

**PROCHA!**



## L'INQUALIFIABLE

L'INqualifiable rassemble des textes, des images, des réflexions sur le monde qui se tisse, les corps qui se modifient, les plaisirs qui s'explorent et les désirs qui coulent, les identités qui se construisent, les espoirs qui unissent et les craintes qui divisent, les sociétés qui se diversifient, s'ouvrent et se ferment...

L'INqualifiable est une revue pluridisciplinaire qui invite des artistes, des journalistes, des chercheuses et des chercheurs, des tchatouts...

L'INqualifiable est une revue à la forme évolutive, aux formes variables, à la périodicité aléatoire mais judicieuse, pour en accentuer la souplesse comme la réactivité, pour faire de la forme une alliée du fond et non un format.

L'INqualifiable croise les écritures : des analyses, des témoignages, des fictions, des essais... des images, des expérimentations.

L'INqualifiable est une revue qui refuse les qualifications, les cloisonnements ou plutôt qui ne s'y restreint pas, qui interroge les cloisons comme ce qu'elles cloisonnent, les catégories comme ce qu'elles désignent.

L'INqualifiable est un point de départ.

### L'INQUALIFIABLE

Philippe Liotard - rédacteur sans chef

MEP - coordination

Vincent Delpoux - design graphique

Marie Valorge - design et développement web

Alexandre Pillot - créateur numérique

[www.linqualifiable.com](http://www.linqualifiable.com)

[redac@linqualifiable.com](mailto:redac@linqualifiable.com)

### NUMÉRO SPÉCIAL - **PUNK !**

Publié à l'occasion du colloque PIND, «Une histoire de la scène punk en France (1976-2016)» - Philharmonie de Paris les 25 et 26 novembre 2016.

Version numérique du 28/11/2016



## PUNK ! ET HOMMAGE À JACQUES NOËL

La numérotation est une illusion. *L'Inqualifiable* n'a toujours pas de n°1 et sort un numéro spécial Punk! avec en cahier central un hommage à Jacques Noël de la librairie *Un Regard moderne*.

Jacques Noël est mort et le punk aussi dit-on.

Pourtant leur fertilité se poursuit, celle des graines de culture alternative plantées par le libraire depuis 25 ans et celle d'une rage salutaire concentrée il y a 40 ans dans la musique de jeunes vauriens londoniens, rage qui s'est diffusée depuis dans tous les domaines de la contre-culture.

Les textes de ce numéro se répondent. Ils parlent de lieux et d'expériences (les premières années du punk à Lyon ou à Rennes mais aussi en Irlande ou dans l'Angleterre rurale). Ils parlent de générations qui se ratent ou se croisent, se rendent hommage ou se chicanent. Ils parlent de ce qu'est le punk, de ce qu'il n'est pas, de ce qu'il reste et de ce qui bouge. Ils parlent du corps punk, des magnétos et des affiches, des fanzines et des concerts et de quelques figures (Nina Hagen, Virginie Despentes). Ils formulent des propos d'aujourd'hui venues de l'énergie d'hier.

Ce numéro est un nouveau bris-collage du savoir qui se fait en s'écrivant, se dessinant, se publiant.

L'hommage à Jacques Noël rassemble textes et dessins offerts par celles et ceux qu'*Un Regard moderne* a nourris. Il est d'une grande tendresse. Le libraire de la rue Gît-le-cœur a planté quelques belles flèches qui s'épanouissent comme des fleurs.

### AVEC

Anne Van der Linden	Jonathan Edwards	Martial	Sue Rynski
AJ Dirtystein-Ausina	Karim Bachiri	Mathieu Poulain	Tan
Arno Rudeboy	Laurent Courau	Nathalie Gauthard	Thierry Guitard
BB Coyotte	Lilian Auzas	Nathalie Mondot	Tim. A. Heron
Bertoyas	LMG Nevroplasticienne	ODM	Val
Christophe Pecout	Lola Rafia	Olivia Clavel	Vincent Delpoux
Didier Kelvin	Lubna Bang	Pakito Bolino	Xanae Bove
François Bon	Luc Robène	Patrick Targazh	Xavier-Gilles Néret
Frédéric Acquaviva	Lyndon Holmes	Philippe Liotard	
Goin	Mamcochon	Sand	
Ian Geay	Marie Bourgoin	Seitoung	
Jean-Luc Verna	Marie Meier	Serge Nagenrauft	
Jean-Marc Renaud	Marquis	Solveig Serre	





### **VARIATION SUR LES BÉRUS (AIR CONNU)**

Salut à toi rebelle afghan  
Salut à toi le dissident  
Salut à toi le p'tit Syrien  
Salut à toi l'Erythréen  
Salut à toi l'Ukrainien  
Salut à toi l'Irakien  
Salut à toi le Kosovar  
Salut à toi même dans le Var  
Salut à vous les Albanais  
Salut à toi l'Sénégalais  
Salut à vous venus manger  
Salut à tous les réfugiés...

*« I LOVE YOU, FUCK OFF »  
Lucrate Milk 1987*



## FUCK YOU STYLE : LE CORPS PUNK

PHILIPPE LIOTARD

**Fuck you :** Allez vous faire foutre. Allez tous vous faire foutre.

**No future :** Votre futur n'est pas le nôtre. Nous ne voulons pas de votre avenir. De votre présent non plus. Encore moins de votre corps.

Le corps punk enclenche le mouvement.

Ensuite, tout s'enchaîne.

Vingt ans plus tôt, le rock avait exposé l'énergie débordante et sensuelle du corps secoué par la musique. Depuis Elvis pelvis Presley, on savait bien que la scène montrait quelque chose que les télévisions cachaient. La sensualité du chanteur, du batteur, du guitariste construisait une nouvelle masculinité au corps agité, secouant le micro ou l'instrument, un corps en osmose avec la musique. La sensualité de Page vient des sons qu'il tire de la guitare qu'il caresse. Les riffs de Keith Richards secouent la guitare dans une étreinte amoureuse. Prince portera ces postures sexuelles au sommet de l'explicite.

Les punks, eux, ont créé la rupture par une nouvelle combinaison de la musique et des corps. Ils (et elles, peut-être elles surtout) ont intégré une vulgarité revendiquée dans les attitudes, les apparences, les manières d'être. Ils ont poussé l'excentricité du côté de l'insupportable. Et la combinaison musique/corps a créé un cocktail détonant.

Peu importe de savoir si le punk est mort en 1978. Peu importe que certains de ses analystes fixent sa date de naissance à la parution d'« Anarchy in the UK » le 26 novembre 1976 (il y a donc quarante ans) alors que d'autres le font remonter à ce qui se joue du côté d'Iggy Pop et des Stooges dès 1967 ou de Patti Smith le 10 février 1971.

Le punk a bien pu mourir, il a laissé des traces ; des punks ont pu disparaître, ils ont laissé une attitude, au-delà de la légende des héroïnohéros, des accros au speed et à la kro.

Qu'il ait vécu deux ans ou dix ans, ce qui compte, c'est qu'il reste une attitude qui s'est perpétuée, ailleurs, plus tard, autrement malgré les nostalgiques d'un âge d'or punk.

Une chose est sûre : la vulgarité travaillée du corps punk a marqué la société qui en a fait un objet de répulsion, une source de dégoût utilisés par la télévision et les magazines. Il suffisait de paraître à la télé dans des accoutrements choquants pour que « les punks » deviennent la figure d'une jeunesse en perdition.

Chaque époque à sa figure de la jeunesse en perdition...

Ce que les punks ont laissé, c'est cette manière de dire à toutes celles et à tous ceux qu'ils dérangent « allez vous faire foutre », sans prononcer un seul mot, par la seule force de leur apparence, avec une ponctuation corporelle explicite, le doigt levé, devenu l'étendard d'une rébellion sans but et sans chef.

Le « fuck you style » se décline à travers les corps, les sons, les paroles, les images.



Sur scène, en revanche, pas besoin de crêtes ni d'uniformes attestant d'une orthodoxie punk. Ce qui compte, c'est l'énergie qui se dégage, le charisme lié à un engagement total du corps, qui va lui aussi construire ses icônes d'Iggy aux Bérus en passant par Strummer ou Rotten. Le punk se joue avec les tripes et se ressent dans les tripes.

La rencontre n'est pas seulement celle d'un corps et d'une musique mais aussi celle d'une attitude avec une vision du monde.

Le punk permet d'incarner le rejet des pouvoirs autoritaires et des normes oppressantes. En bricolant leur apparence volontairement provocante, les punks ont conscience de se construire un corps qui repousse et le bourgeois et les parents et les profs et les flics (qui du coup cognent) et les tenants d'un ordre moral, politique, national (il faut rappeler ici la violence vécue par les punks dans les années 1980-1990, expulsés manu militari par la police lors d'occupations de squats ou bien agressés par des descentes de milices d'extrême-droite, ce qui dans le langage punk se traduit par la désignation de deux ennemis: les keufs et les nazis).

Ce corps provoquant va de plus toucher à la chair, la tatouant, la perçant, la fendant. Ce n'est pas un hasard que nombre des premiers perceurs professionnels français soient des punks, pas un hasard non plus que dans les années 2000-2010 les punks arrivent dans le tatouage « tenu » jusqu'alors par les rockeurs orientation bikers, pas un hasard non plus que des graphistes venant des contre-cultures choisissent la peau comme espace d'expression et les aiguilles montées sur une machine à moteur comme outil scripturaire.

La claque mise à la société par les éphémères Sex Pistols se prolonge dans tous les corps punks qui depuis quarante ans expriment sous des formes renouvelées, diversifiées, métissées, une énergie non canalisée par l'éducation, la religion, la famille, une énergie qui, au contraire les déborde, leur échappe et produit une vague de fond qui, comme tout tsunami modifie durablement le paysage.

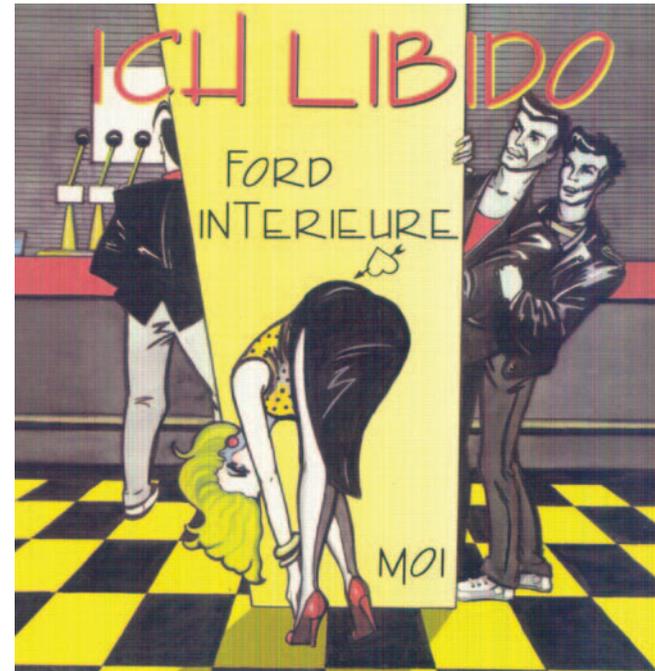
Le punk se marque par un ensemble de codes vestimentaires : crête, cheveux colorés, dread locks ou crâne rasé, tatoué, joues, nez, oreilles percés d'une épingle à nourrice, rat sur l'épaule et bas résille, jeans troués, Doc Martens et perfecto clouté, Fuck you.

Le punk, c'est aussi tout le contraire de ces codes, c'est la liberté de paraître sans disparaître dans les stéréotypes (fussent-ils ceux de la figure du punk). C'est la possibilité de ne suivre ni la mode ni les codes, de ne pas chercher non plus à se distinguer malgré la rage en soi, c'est le droit de passer inaperçu pour mieux créer, c'est la joie de rester inqualifiable.

Être punk, c'est être libre, c'est s'affranchir des pouvoirs oppressifs, c'est résister à l'institué, à l'ordre impensé et pesant, c'est avoir la rage du désir de « vivre pas survivre »\*, jusqu'à en crever, jusqu'à en créer.

\* Patrice Herr Sang, *Vivre pas survivre*, Editions du Yunnan, 2007





LIONEL LIMOUSIN ALIAS PUNKY - ICH LIBIDO

IMAGINE UN PEU LA GUEULE DE TON PÈRE  
SI CES MESSIEURS AVAIENT LES CHEVEUX VERTS  
Oberkampf 1982



LMG NEUROPLASTICIENNE - **MORT AUX VACHES**



Le punk est mort d'un seul baiser aux dents électriques.  
Une envie de pisser terrible.  
Une boîte moisie.  
Musique de pet et aux chiottes.  
La femme champignon s'avance, on est en 1916, les obus filent sur sa tête et il crève sans gloire.  
Son corps ne sera pas salué, son tombeau (où est-il ?) ne sera pas honoré, sauf par quelques synthés zombie qui n'auront de cesse de dire : «Where is my wife?» sur des rythmes sataniques.  
J'ai pleuré. A retardement.  
J'ai mis moi aussi un champignon sur la tête comme tout le monde.  
J'ai pris un bâton et j'ai tapé sur les parois.  
J'ai fait un petit temple bancal avec des trusts en quinconce.  
Je me suis perdue.  
J'ai trente ans.  
Mais j'ai appris à aimer quelqu'un que je ne connaissait pas.  
Car il s'agit bien ici d'amour.

--

ET PAN !

MAMCOCHON



## PARIS

DANIEL DARC ET OLIVE

PLACE DE LA BASTILLE, 21 JUIN 1984

*voix off : Le podium à la Bastille, à l'angle du boulevard Richard-Lenoir*

« – ça s'appelle Paris. P.A.R.I.S., Paris

Hé mec, écoute, c'est la plus belle ville du monde.

J'veux dire, qu'est-ce que tu veux faire d'autre?

Aller à la campagne pour torcher les porcs et se faire mettre par les coqs à six heures du mat ?

– P

– Paris, Paris au monde

– A

– La ville des Dieux

– R

– Notre ville à nous

– I

– Ici, ici

– S

– L'énigme du sphinx est réactualisée :

tu rentres dans des chiottes sur deux pattes, t'en ressors à quatre pattes avec une cravate serrée autour du bras et du sang qui coule lentement.

P.A.R.I.S., Paris

Ma plus grande angoisse,

– P.A.R.I.S.,

– C'est d'mourir dans un troquet

– Paris

– dans des chiottes, perdu dans un vieux troquet de la rue de Belleville.

Ça, c'est imparable.

Regarde, tous nos amis sont morts.

– Mort aux vaches !

– D'autres, y travaillent huit heures par jour.

Quelques fois, ils ont même assez de tunes pour partir un mois en vacances, pour partir loin de Paris, pour aller au Maroc ou en Algérie ou dans des pays comme ça.

– P.

– Mais qu'est-ce que tu veux faire loin de Paris?

– A.

– Hé Olive, Olive

– Ouais

– Comment t'épelles Paris?

– Meeeerde

– Merde, ça s'épelle M.E.R.D.E.

Paris, ça s'épelle M.E.R.D.E.

– Hé Daniel, hé Daniel

– Quoi?

– Comment t'épelles Paris?

– Paris, j'écris ça M.E.R.D.E., comme toi Olive

– Comme les flics!

Paris Paris Paris Paris Paris Paris Paris

– Paris

Alors marche dans les rues, respire le bon air. Mais fais gaffe quand même. Tous les jours, des mômes meurent d'en avoir respiré un peu trop.

– Les flics me foutent les boules

– Et l'îlot Chalon? Olive

– Ouais

– T'as vu l'îlot Chalon?

– Ouais

– Qu'est-ce tu penses de l'îlot Chalon?

– La Meeerde. M.E.R.D.E.

– Merde, Paris, ça s'écrit M.E.R.D.E.

– D.R.O.P.

– Tu sais, à Paris, ils sont gentils, ils font une fête de la musique. Le 21 juin, t'as l'droit de faire de la musique toute la nuit. Puis après, t'as une demi-heure pour rentrer chez toi, puis t'as huit heures pour dormir et puis le lendemain matin faut tout oublier. C'est Paris

– S.H.O.O.T

– M.E.R.D.E.

– Tu sais, à Paris, pour les concerts, ils mettent des barrières et personne, personne ne passe par-dessus les barrières.

– Personne

– Ya qu'à Paris qu'on voit ça.

– Les barrières sont bien où elles sont.

Chacun, chacun, chacun est flic un peu, en soi, à Paris.

Respect du citoyen

Respect de la mobylette

Respect Respect Respect

Reste Reste chez toi à Paris

– Respire le bon air

Olive respire le bon air encore

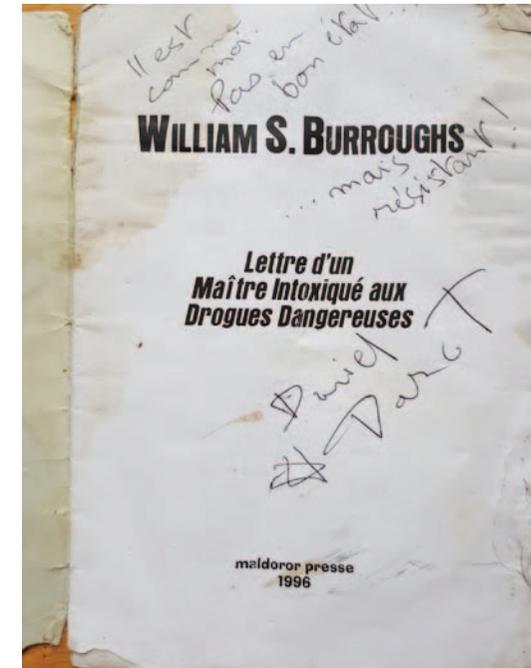
– Respire le bonheur

– P.A.R.I.S., et personne bouge à Paris. Derrière les barrières



– P  
 – personne bouge  
 – A  
 – R  
 – et les flics tout autour  
 – I  
 – S  
 – disent putain vivement que ce soit fini, j'ai déjà raté tous les matches jeudi soir. Tous les matches de la coupe de j'sais pas quelle merde pourrie.  
 Oh Paris, Paris  
 Et tu crois que l'Italie va gagner?  
 – P.A.R.I.S.  
 – Hé Olive, tu crois que l'Italie va gagner ce soir?  
 – Ouais, j'sais pas c'que j'ai gagné  
 j'sais pas  
 j'sais plus c'que j'ai gagné  
 – Rien à foutre de l'Italie.  
 J'en ai même rien à foutre de la France  
 Tu vois, t'es mauvais Parisien  
 – à Paris  
 – Place, place de la Bastille, en 1984, on est là à chanter...  
 – Souviens-toi des prisonniers  
 – Souviens-toi de quoi Olive?  
 – des pri-so-nniers  
 – des prisonniers, ouais.  
 Une barrière de 30 centimètres suffit à les rendre prisonniers.  
 – Prisonniers ou public  
 Prisonniers ou matons, matons, matez  
 Matez-moi  
 Matez-les

Ma télé  
 Télévision  
 – Fais gaffe Paris, mec encore une fois étends tes bras il n'y a plus rien, juste, juste une cravate serrée, un peu de sang qui coule lentement, un peu de sang qui coule sur tes vêtements  
 alors marche encore une fois  
 et n'oublie pas  
 oh marche encore une fois  
 et n'oublie pas  
 c'est Paris, ville de tes rêves  
 Paris, ville de tes rêves  
 Il n'y a rien à faire à Paris  
 Non c'est pas Tokyo, non New York  
 Non c'est Paris  
 – Paris  
 – Paris Paris  
 Ouais monsieur Olive crie encore plus fort, c'est Paris, ya rien à faire,  
 épelle Paris encore  
 Qu'est-ce que tu veux faire ici à part à aller à la fête de la musique  
 – P.A.R.I.S.  
 – mercredi soir ou jeudi soir  
 moi j'connais même plus les jours.  
 le lendemain matin à neuf heures tu vas travailler  
 oh quelle belle vie quelle belle  
 Paris  
 Maintenant que les guerres sont terminées, il n'y avait plus que dans l'arène qu'on pouvait voir la vie et la mort, la mort violente j'entends. Dans l'arène ou sur scène.  
 ... Be bop a lula she's my baby...



DANIEL DARC - DÉDICACE

## **BAD CHOICES MAKE GOOD STORIES.**

### **LA CLÉ DES POSTES, PARIS ET TOUTE UNE DÉCENNIE.**

TAN

Tu te doutes bien que 10 ans de clé des postes ne se résument pas en quelques lignes, et puis c'est difficile de décrire ces trucs-là et d'écrire sur tout ça. J'ai fait une petite sélection de souvenirs mais j'ai eu du mal à choisir.

On allait à l'épicerie prendre des flashs de vodka. On buvait les bouchons en shot. J'en renversais toujours un peu à côté parce que ça débordait. J'avais souvent des mitaines, ça faisait froid au bout des doigts. Parfois, on commençait dans un bar et après trois ou quatre pintes, j'ouvrais la porte d'entrée d'un immeuble.

J'ai pris tout et n'importe quoi, en traces, en fix, en para... mais les trucs à avaler m'ont toujours fait flipper, les opiacés me font gerber et la fumée ne me fait pas beaucoup d'effet. Ma pref, moi, c'était la coke. Je déchirais une page du Lylo pour faire ma paille, la poudre aura toujours l'odeur du papier journal.

Le hall d'immeuble. Parfois c'est un sas avec une deuxième porte à digicode ou interphone. C'est vraiment pour s'abriter du vent et y faire son affaire. Parfois c'est une grande entrée pavée qui donne sur une cour. Là y'a de la place pour faire la révolution (et pisser). La cage d'escalier, c'est l'étape d'après, mais c'est pas obligé. Je me suis jamais fait griller. J'ai une putain de bonne étoile. On a fait un pacte elle et moi, je recommencerai pas.

La clé. Y'a un connard qui l'a jetée dans la rue un jour, avec toutes mes affaires, mes vêtements, mes papiers. J'ai vécu des aventures sans elle mais elle m'a beaucoup manqué et puis j'ai tout arrêté, parce que dans la vie, t'as pas forcément envie de crever. En tout cas, moi, c'était pas dans mes projets. Au bout de dix ans, un peu plus, c'était devenu trop dangereux, alors j'ai fait mon pacte et mes adieux. Ils ont essayé de me faire aller en désintox, j'ai dit non non non. J'ai lutté au fond d'un trou pendant un an, puis j'ai appris à naviguer et j'ai fait des fleurs la troisième année. Aujourd'hui, je fête mes trois ans et hier, quelqu'un m'a dit : «j'ai une surprise pour toi !»

Alors oui, bien sûr que je vais faire un double, même si maintenant la moitié des portes ouvre par badge électronique, même si maintenant j'ai plus grand chose à faire dans les halls d'immeuble à part du tricot, Paris, c'est ma maison, je récupère ma clé, tu peux prévenir les loups que je suis rentrée.

Au début, avec mon mec, on était gamins quand même, on savait pas bien. On passait nos nuits dehors, on marchait, on parlait, on écoutait de la musique et on a mis des mois avant de s'embrasser. On visitait les halls d'immeuble, les escaliers, les couloirs des chambres de bonne, les jardins, les toits, on se calait n'importe où, on voulait juste pas rentrer chez nous. Après on a grandi et on est retournés plein de fois aux endroits où on avait fabriqué nos souvenirs. Et pour les célébrer, il me mangeait de partout. J'ai des souvenirs au carré. Et des frissons dans le cou.

On avait fait du roller toute la journée, on était fatigués, j'ai sorti ma clé, on a trouvé un hall qui donnait rapidement sur des escaliers bien tapissés alors on s'y est emboîtés, je ne sais plus si on a gardé les rollers aux pieds. Dans mon souvenir, la porte d'entrée était vitrée, les lumières allumées, je me souviens que j'ai pensé qu'on avait quand même du bol de jamais se faire griller.

L'immeuble à côté du bar où j'allais presque tous les soirs, au premier étage ; une fois on était allongés, trop pas confortable, mais on était bourrés, une autre fois, on était dans le noir contre le mur à l'arrache, y avait des gens derrière une porte, je me suis dit : «s'ils ouvrent»... Je me suis dit ça plein de fois, mais les gens n'ouvrent jamais. Peut-être que souvent derrière la porte de chez moi y'a des gens qui s'essayent au Kâma-Sûtra sur des marches d'escalier. Grand bien leur fasse et je serais contente que la relève soit assurée, je leur mettrais même une petite musique d'ambiance, si je savais.

Le mec, il voulait absolument que je l'aide à pas foirer sa veine. Je lui ai dit : «écoute mon gars, ma phase Christiane F., c'était il y a longtemps, je suis pas animatrice de colo,



tu fais ta vie, je fais la mienne, si t'as besoin d'un endroit au calme, suis moi, on va se poser sur le toit mais me demande pas n'importe quoi, c'est pas un calumet qu'on se passe avec une complicité secrète dans les yeux, la technique du pieu.» Il a dit «bon ok» et on est allés regarder l'horizon en écoutant de la musique appropriée pendant qu'il se piquait. Il l'a très bien fait.

J'ai grillé des textos de mon mec dans le téléphone d'une meuf alors j'ai dit à ma copine «file moi ta CB» et je suis allée me bourrer la gueule à la vodka pendant un concert jusqu'à ce qu'on me console en backstage et la meuf m'a envoyé un mail pour m'expliquer, j'ai accepté de la voir pour l'écouter et on a fini dans un hall d'immeuble avec un mec qu'on avait rencontré juste avant qui avait un pull jaune aux manches trop longues et qui n'arrivait pas à décider laquelle de nous deux il voulait baiser. Moi ça m'intéressait pas, en plus je la trouvais aussi dégueulasse que lui, on a terminé la coke et je suis partie. Mon mec il m'a dit qu'il voyait pas où était le problème, qu'elle était à moitié conne de toute façon, j'ai dit «c'est encore pire», il a dit qu'il m'aimait, je lui ai foutu un coup de boule, il a dit qu'il était désolé à vie et un mois plus tard il s'est tapé une autre copine à moi.

Je buvais du champagne sur un rebord de fenêtre au rez-de-chaussée, et en voulant donner une impulsion pour me réceptionner, j'ai glissé et je me suis éclaté la tête contre la rambarde en fer forgé de l'entrée de métro en face de moi. Je suis tranquillement entrée dans le shop où on buvait, mon mec m'a dit «mais qu'est-ce qui t'es arrivé ??», j'ai trouvé un miroir et je me suis regardée : j'avais la gueule en sang et une dent cassée. Il m'a dit «viens on va aux urgences», j'ai dit «absolument pas», j'ai pris un flash de vodka, il m'a dit « mais t'es conne », j'ai dû dire «je t'emmerde», je me suis barrée et je suis allée me verser de la vodka sur la plaie pour m'anesthésier toute seule dans une cage d'escalier. Le lendemain, je m'amusais à passer ma langue sur le nerf à vif. Ça faisait un éclair blanc. Depuis, j'ai une fausse dent.

J'avais rencontré un mec dans un bar, dehors il s'était allongé par terre en répétant « t'es incroyable » avec un accent du Sud. Il était sympa et tout mais on avait baisé avec la porte de l'immeuble ouverte et il avait jeté la capote dans la rue à la fin et son frère était passé à ce moment-là, moi j'avais trouvé ça un peu chelou quoi, mais eux

apparemment pas. Ensuite on s'était recroisés et il m'avait dit que c'était la première fois qu'il avait trompé sa meuf et j'avais dit «ah bah c'est bien de me dire ça maintenant, c'est très élégant».

Une fois, j'ai croisé un mec anglais dans un bar, on a parlé de littérature et on voulait traduire un livre ensemble parce que la traduction était nulle en français, il avait 60 ans et je lui ai payé des traces dans un hall, il m'a sauté dessus en me disant «you're so disco» et je me suis barrée, très déçue.

J'avais une jupe léopard et des chaussures en vinyle noires. J'ai tapé de la vieille rabla dégueulasse et j'ai baisé. J'avais mes règles, je sais même plus ce qu'on a fait. Y'avait du sang partout, des traces de main, de l'art contemporain et puis j'ai gerbé. C'est pas la fois où j'ai léché le sol. Ça, c'était dans les chiottes d'un bar, celles où il y'avait plein de miroirs.

Ma pote, elle parlait tout le temps de cul, de son épanouissement incroyable. Après, elle s'est maquée avec un mec que je m'étais tapé. C'était pas le coup de l'année. Ils ont eu trois enfants. Comme quoi... Avant qu'elle disparaisse de la circulation, on avait acheté des mini-courgettes et des capotes et on s'était tranquillement installées dans une cage d'escalier au tapis molletonné et on s'était entraînées à enfiler les capotes sur les courgettes avec la bouche ; et puis il faisait beau alors on est allées juste à côté, dans le cimetière, au soleil, pour peaufiner notre art.

Après le troisième bar, on est sortis dans la nuit, on a croisé un mec qui l'a traité de PD, il a dit « t'es complètement con et puis tu pouvais pas mieux tomber ». Du coup le premier mec lui a mis une droite et s'en est allé, l'autre s'est mis à saigner du nez. On a croisé un mec qui rentrait chez lui, il a dit venez, je vais vous filer de quoi vous nettoyer. On est montés, y'avait des gens qui faisaient de la peinture avec leurs corps en se jetant contre un mur. J'ai pris du poppers, ça m'a fait mal à la tête, on est sortis, il faisait jour, j'avais mal aux pieds, j'ai enlevé mes chaussures, je voulais restructurer mon sac, j'ai ouvert une porte, on a trouvé un escalier qui menait vers une cave, je me suis promenée pieds nus, c'était mou et froid. Il y avait une peluche sale et abandonnée, je l'ai adoptée, je suis rentrée chez moi, je l'ai lavée et je l'ai offerte au gamin de mon mec des années après.

Une fois je rentrais du bar de nuit, comme d'hab, et y a un connard qui m'a plaquée contre un mur et qui a essayé de s'éclater sous ma jupe, du coup je lui ai enfoncé ma clé dans l'oreille et je me suis posée dans le bar de la rue qui est toujours ouvert, j'ai raconté ça aux gars qui étaient là et on est allés fumer des joints dans le hall d'à côté, ils étaient sympa, ils m'ont proposé d'aller le chercher, j'ai dit «ça m'étonnerait que vous le retrouviez, laissez tomber, mais merci pour les joints et le soutien».

J'étais avec un pote dans un bar, j'avais pris 300 verres de vin blanc, je voulais pas rentrer chez moi. On a sympathisé avec un mec, mon pote a fini par partir, le mec et moi on a changé de bar, on a acheté une bouteille et on est allés la boire dans un hall d'immeuble en se disant qu'on resterait potes parce qu'on passait une super soirée. Je l'ai croisé un an plus tard, ce mec, on sortait d'un club, le mec avec qui j'étais avait la joue toute gonflée parce qu'il avait calé sa md dans sa bouche et moi je venais de me faire piquer mon téléphone après avoir mis un coup de pied à un mec qui m'emmerdait (mais j'avais pas capté que c'était pour me voler). On est allés dans un bar, on a rencontré deux mecs qui nous ont proposé de les suivre chez eux mais on les a perdus en route parce qu'on a fait un petit tour dans une église pour voir la messe du matin et on a fini dans un dernier rade où une petite fille est venue jouer avec moi mais ses parents ont flippé, je sais pas à quoi je ressemblais, donc ils l'ont appelée et là, j'ai recroisé le type de l'année passée.

On rentrait de soirée avec un copain ++ et une pote un peu prudasse et le mec et moi on avait pris de l'avance, je sais plus s'il y avait d'autres gens avec nous, j'espère que oui pour ma pote, mais bon. On a trouvé un hall d'immeuble, on a niqué vite fait et ma pote est passée devant la porte un peu vitrée donc elle a vu sa tête à lui se dandiner. À chaque fois que je repense à cette histoire, ça me fait marrer.

J'étais avec ce copain, on rentrait d'un bar de nuit et y'a deux mecs qui sont venus nous faire chier, j'en ai attrapé un au cou, je l'ai poussé et étranglé, alors son pote a voulu casser la gueule au mien. On s'est tous retrouvés au milieu de la chaussée avec des canettes dans tous les sens. Finalement on est partis et on a croisé un mec cool sur la route avec qui on a fumé des joints dans un hall d'immeuble au petit matin.

On était allés en soirée techno dans une cave vers le Canal et j'avais des talons aiguilles. Ensuite on avait pris de la méthadone au goulot dans un hall d'immeuble et une meuf avait sorti un scalpel pour découper ses chaussures ou je sais pas quoi et elle se l'était enfoncé dans la cuisse en faisant un mouvement brusque. Le lendemain, y'avait du sang dans ma cage d'escalier à moi, et j'ai dégueulé toute la journée. La méthadone était mal passée.

J'étais avec mon mec mais c'était pas encore mon mec et on se roulait des pelles sur le capot d'une voiture devant un bar et mon autre mec est arrivé et lui a foutu un coup de pied. Moi ça m'a gonflée, je les ai laissés se débrouiller, je suis allée me chercher un gobelet au bar, je suis sortie et je me suis assise sur le trottoir pour discuter avec un clochard. Il avait froid, je lui ai ouvert une porte, je lui ai dit «essaye de partir tôt demain sinon tu vas te faire emmerder», j'ai fumé une clope avec lui, il m'a dit merci, quand je suis revenue le premier mec était parti et l'autre m'a portée en mariée jusque dans mon lit. Il a dit « t'arrête avec lui maintenant ». Mais j'ai pas arrêté pendant deux ans.

Une fois j'étais avec une meuf qui avait pris de la Ké et elle avait vomi un truc tout rose en disant «regarde ! un furby». Les autres gens avec qui j'étais eux aussi ont tous vrillé, y'en a qui s'est mis à ramper, un qui n'arrêtait pas de se marrer et mon pote qui n'avait jamais rien pris a bien flippé. Moi, ça allait. J'ai tenu la main de mon mec en attendant qu'il soit capable de se verticaliser, on est sorti du hall et on est allés voir une perf de bodmod où y avait une meuf qui voulait absolument le baiser dans les chiottes du shop. Du coup moi je suis partie fâchée avec une bouteille de vodka. J'en ai bu trois et le lendemain j'ai planté toutes les personnes avec qui je devais prendre l'avion, mon billet était un cadeau, non-remboursable, bravo.

Une fois, avec un pote, on avait mis mon mec dans une poubelle à roulettes pour le tirer comme un petit chariot et puis on s'était assis par terre pour boire des coups parce qu'on ne trouvait pas de hall d'immeuble à notre goût. Mon pote était allongé et il regardait sous les jupes des meufs qui passaient et mon mec, depuis sa poubelle, lui disait d'arrêter. Ensuite on a croisé un mec qui m'a déclamé un poème alors on l'a invité à se joindre à nous, il nous a raconté sa vie de gigolo, on a laissé la poubelle, on a

ouvert une porte qui donnait sur une cour intérieure avec jardin, on a pilé des tazs pour se faire des traces, on a mis du Rage Against The Machine et on a dansé dans l'herbe.

J'étais allée boire des bières avec un pote, on était à moitié pétés, on est passés au Sexodrome parce qu'il voulait acheter je-sais-plus-quoi et on est tombés sur des boîtes à accessoires pour lesquelles j'avais posé, on les a embarquées. Ça nous a servi de petit support pour faire des traces dans un hall d'immeuble du coin et puis j'ai rejoint mon mec dans un bar vers Nation, je revenais d'un shooting photo, j'étais hyper maquillée, j'aimais pas la sensation, j'ai la peau très fragile, pardon ; alors après les premières bières avec mon pote, la coke et tout, j'étais grognon du coup on est allés se promener pour que j'arrête de râler, on a trouvé un petit hall fort charmant qui donnait sur une cour intérieure. Il m'a pécho contre le volet fermé de la salle à manger de chez quelqu'un. Un volet sur deux. L'autre était ouvert, il aurait suffi que je passe ma tête pour faire partie des invités au dîner. Mais j'étais occupée.

Mon pote me parlait en marchant, il s'est arrêté d'un coup pour gerber et il a repris le fil, l'air de rien, on a croisé un dealer devant le club et je lui ai dit «si ta coke est mauvaise je t'arrache les couilles et j'arrache celles de ton chien». On a trouvé un camion dont les portes arrière étaient ouvertes, on a pris un gramme en dix minutes, sa coke était mauvaise et heureusement, après on s'est fait dégager donc on a continué dans une cage d'escalier. Ensuite on est allés guincher, mon pote et moi, on a encore fait n'importe quoi, on a dansé sur un bar, je suis tombée dans l'évier, mon pote a re-dégueulé et puis en partant, je dansais sur le toit des voitures, je sautais d'un toit à l'autre et à l'angle de la rue, j'ai croisé un mec qui en faisait autant. Mon pote a croisé son pote en bas. On est tous allés chez le mec du toit. Mon pote et son pote ont fait leur vie et le mec du toit et moi aussi, mais nous on était dans son lit.

Une fois j'avais déboulé à une soirée avec des potes, on était chargés à bloc, y'avait une meuf qui voulait absolument me pécho, je la connaissais pas, on est reparties ensemble, les potes sont restés à la soirée je crois, elle m'a raconté qu'elle s'injectait sous les ongles, je lui ai dit bah du coup j'ai moyen envie que tu me mettes des doigts mais j'ai enlevé mon débardeur et elle m'a léché les seins dans le hall d'immeuble du coin.

Y avait un mec qui arrêtaît pas de me dire qu'il m'aimait et ça m'emmerdait, il était bourré, on avait juste passé une nuit ensemble et là on était dans un hall et il s'était mis à genoux et moi je voulais boire ma vodka tranquille alors je l'ai un peu envoyé chier et le lendemain il gueulait « je t'aime salope » sous ma fenêtre.

J'ai aidé un couple de clodos à entrer dans un hall parce qu'il faisait froid et ensuite ils se sont battus et le mec a balancé la meuf contre la porte, c'était une porte en vitre brouillée alors je les voyais, je me suis assise sur le haut d'un banc en face et j'ai fumé des clopes en attendant. Je sais pas ce que j'attendais mais je voulais pas juste les laisser. Et puis ensuite je suis entrée et ils dormaient.

Je fêtais mon anniversaire au bar, je suis sortie fumer une clope et j'ai vu un mec qui parlait chelou à ma frangine alors j'ai couru pour aller le claquer mais j'ai glissé avec mes chaussures à talons sous la pluie et je suis tombée sur le coude. On a fini la soirée, les potes du bar m'avaient sorti des glaçons, je suis partie avec sous le coude, enfin, dessus et j'ai fait une petite pause hall d'immeuble pour gérer la montée de codéine parce que je supporte pas bien mais un bras cassé non plus. Le lendemain, j'avais le bras tout gros, mon mec m'a accompagnée aux urgences non sans m'avoir expliqué que «non, ton bras ne peut pas être cassé, t'aurais vachement plus mal.» Qu'est-ce que t'en sais, comment j'ai mal ? Il est allé piquer de la xylocaïne pendant que les infirmiers sciaient ma bague parce que mon doigt était devenu bleu. Ils m'ont dit «c'est cassé, prenez donc des dérivés morphiniques», j'ai dit «non je ne prends plus de ça depuis des années et sur une échelle de 1 à 10 j'ai mal à 9 mais je survivrai. 8 ans plus tard, je me suis brûlée au dernier degré, on m'a proposé mille trucs pour m'anesthésier et j'ai encore refusé. J'ai eu mal un an. C'était il y a un an.

Je suis entrée dans un hall toute seule pour rouler une clope parce qu'il y avait du vent, un mec qui m'a suivie et m'a plaquée contre le mur. Je suis passée sous son bras et j'ai réussi à ouvrir la porte en hurlant « casse-toi casse-toi », il est parti en m'insultant et moi je suis plus entrée dans les halls toute seule pendant longtemps.

On s'est retrouvés dehors et on est allés attendre les autres dans un hall avant d'aller en teuf je sais plus où, dans un hangar je crois, mais moi j'ai finalement passé la soirée dans une voiture avec une pote et son chien à taper des traces de coke. Dans le hall, y'avait mon mec et un pote et ils parlaient d'une meuf que je trouvais conne et mon mec a dit qu'il l'aurait bien sautée et moi ça m'a énervée alors je l'ai griffé dans le cou jusqu'au sang. Il s'est plaint un peu et puis plus tard dans la soirée, il s'est mis à genoux et m'a demandée en mariage alors je pense qu'on était ok. J'ai léché les quatre longues traces rouges- sang. Il a gardé la cicatrice longtemps.

Une autre fois, on avait joué avec des scalpels, je lui avais gravé mon prénom sur le bras et lui il avait fait des petites expériences sur ma jambe. Ensuite on a fait des vidéos, on arrivait pas à arrêter le sang d'une de mes plaies et puis avec l'alcool ça saignait pas mal alors je ne pouvais plus marcher, il a fallu qu'on se pose dans un hall pour refaire mon pansement et il m'a ensuite portée sur son dos jusque chez moi où on a laissé des grosses traces de sang dans ma cage d'escalier, sur ma porte d'entrée, sur les poignées, et un peu partout dans l'appart. Mon coloc était ravi au réveil, bien que fort habitué à cette spontanéité.

Une fois j'étais avec des potes et on est juste restés assis toute une nuit parce qu'on avait froid et qu'on savait pas trop où aller. Au petit matin, je ne sais plus ce qu'on a fait. C'est quand je vivais chez un pote et que son chien chialait sur l'oreiller à côté de moi sur le matelas.

Mon mec et moi on s'était engueulés alors il a donné un gros coup de pied dans la porte de l'immeuble, ça l'a cassée, il s'est fait mal, on a fini par se marrer tellement c'était con. Mais il était très con ce mec, de toute façon.

Une pote que j'avais pas vue depuis longtemps s'était fait mettre des implants mammaires. On a papoté dans la cage d'escalier, elle m'a montré et franchement c'était super bien fait. On avait préparé des vodkas-tonics et on a tapé plein de speed avant une soirée dans une cave. Je me souviens de la lumière infernale du jour qui dure trois jours.

On a terminé nos mille vodkas-bières avec mon mec et on est sortis du bar, vers Ménilmontant. On se collait contre les murs en s'arrachant nos vêtements. Y'a une bande de petits mecs un peu cailles qui a commencé à nous suivre en gloussant. Je leur ai dit « bah venez, puisque vous êtes là, maintenant ». On est entrés dans un hall d'immeuble, ils ont maté, ils étaient tout à fait charmants, « merci madame et bonne soirée », je leur ai fait un clin d'œil en partant.

Une fois j'étais avec mon mec dans un bar et je suis sortie fumer une clope et un mec m'a prêté son écharpe parce que j'avais froid. Mon mec est sorti et ils se sont embrouillés. Encore aujourd'hui, je ne sais pas vraiment pourquoi. Je crois que la vraie raison c'est qu'ils étaient tous les deux à balle de je sais pas quoi. Ensuite mon mec lui a cassé la jambe et lui a pissé dessus, à l'autre. Moi je suis partie parce que je trouvais ça complètement ouf comme situation, je suis allée me réfugier dans un hall d'immeuble pour me réchauffer puisqu'il avait bien fallu que je rende l'écharpe, hein... et mon mec a frappé à la porte avec une rose pour s'excuser. Après, ils se sont revus, le mec a dit que c'était ma faute et ils ont bu des coups parce que tu comprends les meufs : toutes des putes.

On se baladait avec un pote, il a sorti une feuille de papier, format A4, il a dit que ça ferait une bonne luge, « essaye », j'ai dit ok, on a trouvé un escalier en pierre dehors, vers le Sacré-Cœur, c'est pas ça qui manque. Il pleuvait un peu, on était pétés, beaucoup, je me suis assise sur la feuille en la tenant, elle a glissé sur le côté, je me suis arraché le doigt, on a essayé de soigner ça dans un hall, le temps de terminer la vodka, ça marchait pas, on est sortis et on a trouvé une machine photomaton dans le métro. Je fume une clope avec un doigt en sang sur la photo.

On était dans un hall d'immeuble avec un pote qui m'expliquait que mes seins étaient parfaits. On avait déjà couché ensemble, c'était pas une technique de drague, on discutait, je sais plus de quoi on a parlé, mais il m'avait quand même un peu chauffée. J'ai dit « bon, faut que j'y aille », je me demande si on s'est roulé une pelle, je sais plus. Je suis arrivée chez mon mec, j'ai remonté ma jupe, déchiré mes collants et je lui ai dit « je veux un piercing ici », il a dit « ok mais après on pourra pas baiser », j'ai dit « tu paries ? » Ce soir-là je me baladais avec un fémidon dans mon sac, je sais pas pourquoi.

C'est pas le genre de trucs que j'ai sur moi en général, mais bon... ça tombait bien, du coup il m'a fait le piercing et on a pu baiser parce que le fémidon protégeait un peu la plaie. Ça a quand même mis du sang sur mes collants filés.

J'étais au bar avec des copines mais elles ont commencé à s'engueuler alors j'ai décidé de rejoindre des potes en soirée. Je suis arrivée tard, tout le monde était perché. Un mec m'a demandé si je voulais manger des trips dans son camion. J'ai cru qu'il me parlait de tripes, j'ai dit « non, sans façon. » Après, j'ai compris, on est allés bouffer ses acides et on s'est promené. On avait embarqué des couvertures, on a baisé sur les quais, tout était mouvant et coloré. Il faisait froid alors on a fini la nuit dans un hall d'immeuble. Le lendemain matin, je flottais en regardant le ciel et j'ai souri à Paris.

*Paris le 15 novembre 2016*





**– Alors *Teenage Riot* c'est un groupe punk ?**  
**– non, non , on fait du rock, on fait du bruit.**  
**De toute façon, le punk c'est anglais, londonien.**  
**On est du Havre c'est pas pareil !**

*(extrait du reportage Rock au vélodrome  
(Lehavre, juin 80).*

*Interview du groupe punk havrais Teenage Riot :  
réponse du batteur Sylvain Picot)*



## JE NE SUIS PAS PUNK.

SAND

Il y a mille choses qui font qu'on écrit un texte (ou pas). Un type croisé quelques jours avant, qui sort l'éternel : «mais vous, vous êtes quoi ?» avec un coup d'œil de bas en haut appuyé sur une allure «atypique».

Un article de «journal» gratuit du métro qui parle de la «mode» de l'automne en annonçant un énième retour du «punk».

Une revue qui se veut «Inqualifiable» mais qui veut quand même qualifier le «punk».

J'suis pas punk : ça doit faire un million de fois que je la dis, la crie ou l'écris cette phrase.

Et d'habitude quand j'ai rien à dire sur un sujet, je me tais.

Mais y'a toujours un petit malin pour ricaner en douce à propos de mes dreads, de mon crâne partiellement rasé ou de mes choix de vie.

Alors, toi, le petit malin qui ne voit ce que je suis que via certains attributs socialement assimilés au «punk», laisse-moi donc t'expliquer pourquoi je me veux «inqualifiable».

J'suis pas punk, quand un gars de mon âge (ou parfois plus jeune) s'approche de moi avec un ton condescendant ou au mieux complice et vient me confier que : avant, moi aussi, je m'habillais comme toi/j'étais coiffé comme toi (rayer la mention inutile).

Parce que manifestement, ce qui ne semble pas évident d'entrée à cette personne, c'est que pour moi, ça ne concerne pas un éventuel «avant». Et que cet «avant»

présenté comme de l'ordre du passage à l'acte (figeant un «avant» et donc un «après») pour moi, il n'existe pas (plus ? quand tu dépasses les 40 ans, c'est trop tard ?). Chacun, ses choix de vie, hein. J'ai pas à juger ce qui cristallise l'avant, de l'après d'une vie mais qu'on ne vient pas calquer les siens sur moi.

De toute façon, un coup d'œil un peu rationnel suffit à s'en convaincre parce tout crâne partiellement rasé que j'affiche, point de crête je n'ai. Et si mes dreadlocks retombent parfois en arrière en se confondant vaguement avec une crête, elle n'existe que dans l'œil d'un observateur non-averti.

Parce que si il était averti, il verrait l'absence absolue de piercing, ô combien pourtant emblématiques, sur ma personne. Le piercing, ce truc inventé pour qu'en cas de baston, tu saches où viser. Faudrait être con pour en porter.

J'suis même pas punk, quand au petit matin, sur le «dancefloor» poussiéreux d'une free-party, le jeune crêteux qui gesticule à côté de moi, montre la croix qui barre mon bras en me demandant si c'est «la croix des bérus». Parce que dans la tribu des kakis qui tapent des pieds dans plusieurs kilos de son, «les bérus» c'est devenu autre chose que du «punk».

Et pourtant, si un jour on me demandait ce que j'ai vu de plus «punk» dans ma vie, je crois que ça serait cette image de teuf d'avant les lois : une clairière, un petit matin, deux petits gendarmes perdus devant les murs de son à chercher «un responsable» et ce DJ lumineux

qui joue «la jeunesse emmerde le front national» sur des enceintes de plusieurs kilos avec une jeunesse d'à peine 20 ans, un énorme pétard planté dans la bouche en train de faire des fucks. Oui, ça c'était «punk», mille fois plus que cette soirée dans cette ancienne boîte branchée, squattée à Barcelone (par des crêteux français !).

Je ne suis pas punk quand je refuse une énième bière en expliquant que «si, si une petite bière, c'est bien de l'alcool» (en plus, j'ai pas de chien). Pis, même quand je buvais encore, avec toute la bonne volonté du monde pour me terminer en vomissant bien partout, le truc le plus systématique que je faisais c'était de taper sur les gens, pas de gerber.

Je n'suis pas punk quand j'écoute du Rap et que j'aime y entendre une rage qui m'a toujours servie de moteur et dont j'ai la sensation qu'elle s'est éteinte de partout.

Je suis pas punk quand un type me file un ticket de métro alors que je cherche juste de la monnaie mais je lui prends quand même son ticket, hein.

J'suis pas punk quand c'est systématiquement à moi qu'on veut acheter ou vendre (c'est selon) de «la drogue» (n'importe laquelle ou toutes).

Chuis pas punk quand un juge m'impose de me marier pour ne pas perdre mes droits sur mes propres enfants (oui, on a des histoires compliquées dans la vie ^^) et que je choisis de le faire un 19 avril, parce que tant qu'à avoir un anniversaire de mariage autant que ce soit celui du «bicycle day» : le premier bad trip sous LSD de l'humanité !





De toute façon, je peux pas être punk, j'ai rien lu de ce qu'il faut lire pour l'être. Je connais rien des théoriciens, et je m'en fous un peu, en vrai ; même si je vois bien que les gens qui veulent m'en parler, sont toujours déçus et surpris.

Avec en passif, un canular à TF1 et une campagne électorale (représentative au-delà des 5% donc remboursée par le contribuable) dans «la capitale du Champagne», les gens, ils se croient obligés de me parler de «société du spectacle». Mais moi, je théorise pas.

Quand TF1 vient tout seul se faire mettre, je vais quand même pas résister au plaisir de la niquer ?

Et quand je mène campagne municipale avec un punk à crête en tête d'une liste black-blanc-beur qui s'étale sur mes affiches si j'en mesure le potentiel médiatique et que je l'utilise c'est parce que je me bats vraiment pour

ceux d'en bas, avec ceux d'en bas dans la solidarité de la merde. Y'a pas de spectacle là-dedans, juste la vérité d'une vie.

Et puis, je n'ai jamais aimé les gens qui m'expliquent comment penser quand ils ne sont pas moi et je crois que c'est surtout la première raison qui fait que je ne suis pas punk. Que je refuse cette idée de stéréotype dans laquelle on veut m'enfermer pour garder des routines de pensées toute faites et inadaptées à la richesse des diversités qui font l'humain.

Non, définitivement, je ne suis pas punk parce que l'être impliquerait trop dans les yeux d'autrui, dans ce qu'il attend que j'ai pu lire ou dans les discographies qu'il pense que je dois connaître par cœur.

Et puis, j'en connais des punks, je sais ce qu'est un punk. Je sais que ça dépasse de loin la façon de se coiffer ou de s'habiller pour investir des choix et des

engagements de vie, je sais que ce n'est pas une façon de s'habiller mais une façon de penser.

Comme je sais que «mes punks» ne sont pas les mêmes que le «punk» dont m'affublent ceux à qui je dois répondre que : «je ne suis pas punk».

Et surtout, je crois qu'ils s'en foutent d'être punk ou pas.

Alors, non je suis pas punk, parce que cette \*façon de penser\* c'est justement de s'ouvrir tous les possibles. Et aujourd'hui, dans la France du 21<sup>e</sup> siècle : «être punk», c'est surtout se fermer des possibles.

*Sand, 15/10/2016*



THIERRY GUITARD - PISTOLS



C'était une époque très difficile les années 1973-1974.  
Les pattes d'éph étaient *partout*. Je vous en prie,  
dites moi comment éviter les pattes d'éph.

John Lydon alias Johnny Rotten,  
*La rage est mon énergie*. Seuil 2014.  
(*Anger is an energy*)



BB COYOTTE - JEU DE CARTES



## COMMENTAIRE SUR LES SEX PISTOLS CONCERNANT LA GENÈSE ET LE PARCOURS DES SEX PISTOLS, RAPPORTÉS À LEURS PRÉDÉCESSEURS

FRANÇOIS BON

**Ceci est un extrait du *Commentaire sur les Sex Pistols* de François Bon qui nous a autorisés à reprendre les passages que nous voulions. Nous renvoyons bien évidemment à l'intégralité de son texte et à l'ensemble de ses écrits sur Dylan, les Stones, Led Zep, Keith Richards... sur [www.tierslivre.net](http://www.tierslivre.net)**

Quand c'est venu, on n'y a certainement pas prêté l'attention nécessaire. Le rock avait toujours poussé devant lui, comme un scarabée maladroit sa boule, cette fonction par quoi lui est indissociable d'affirmer l'excès, et si possible à un endroit où ça gratte et ça morde la vieille société des idées convenues.

Punk est un vieux mot, déjà présent dans Shakespeare. Sa connotation populaire a évolué, mais ça reste proche du bon à rien, du mal foutu – mais sans plus. C'est eux, les Sex Pistols, qui vont l'ériger en rempart moderne – notre propre château.

[...] Alors quand est apparu le mot punk, il s'agissait au plus pour nous autres, qui écoutions les Rolling Stones et Led Zeppelin (plus évidemment quelques autres dont Pinkfloyd, les Who, Doors, Hendrix et Dylan, tout ça va ensemble et ceux du punk n'en étaient que la nouvelle version, éternellement redite depuis les zazous, des gamins mal élevés qu'il importait tellement d'être), d'une nouvelle onde passant sur l'onde lourde ayant avant elle brassé la surface molle du monde.

Une onde hérissée et rapide, un effet de crête (au sens propre, puisque cette crête hérissée allait devenir leur emblème), mais déjà comme quelque chose d'après «nous», qu'on pouvait accueillir avec sympathie si c'était la marque de cette même rébellion qui avait été la nôtre entrant pour la première fois au lycée, à la rentrée de septembre 1968, avec les cheveux par-dessus les oreilles et nos pantalons pattes d'eph'.

Ainsi, dans les magazines que nous achetions chaque début de mois (ils s'arrangeaient pour sortir à dix jours d'intervalle, qu'on ait le temps de se refaire en argent de poche), ces poupées de New York, les New York Dolls, pour qui la drogue n'était

pas une rumeur comme elle l'avait été pour Hendrix ou Keith Richards, mais une affirmation de vie, impasse comprise, jusqu'à la maigreur excessive, les yeux cernés et les dents qui tombent. Et leur musique ressemblait à cet excès, et même l'usage du pseudonyme (après tout, Bill Wyman s'appelait William Perks, et Zimmerman le patronyme de Dylan) une revendication de non-être qui était une insulte de plus aux vieilles mœurs : nous ne sommes même pas un nom, juste une étiquette comme vous les multipliez.

Ainsi la silhouette sombre et maigre qui officiait à l'avant des New York Dolls ne s'appelait pas John Anthony Genzale mais Johnny Thunders, ainsi les Sex Pistols imposeraient des patronymes comme Johnny Rotten (Jean le Pourri) ou Sid Vicious (le vicieux). Et ce corps qui perdait nom, on le trouait et on l'affirmait comme exsangue ou en soif uniquement de ses poisons.

C'est cet inconscient obscur d'une époque qui forcément nous concerne. On ne montait plus sur scène avec un blue-jean de tous les jours, comme Robert Plant, on dédaignait ces oripeaux scintillants qu'affectaient maintenant les Rolling Stones (il a fallu attendre 2003 pour qu'ils reviennent aux tee-shirts et blue-jeans, mais pas payé le même prix que ceux que j'achète chez Smith à New York chaque fois que j'y viens), ce sont des haillons soigneusement déchirés, ou bien même on joue torse nu, et ce n'est plus la boucle d'oreille (Keith Richards se souvient de comment, en 1967, à Rome – hébergé tout cet été-là dans le logement directorial de la Villa Médicis, dite Académie de France à Rome, avec Balthus fils en l'absence estivale du père –, quand l'Actors Studio voisinait Pasolini, il avait été des premiers à se faire percer le lobe, et y pendre une dent de cougar), mais pour Johnny Rotten des trombones de papeterie, ou bien sûr cet emblème du punk que sera l'épingle de nourrice, même dans sa version argent pur, accrochée à l'oreille ou bientôt perçant la joue ou les lèvres, et les mille variantes qui s'en sont succédé jusqu'aux usages actuels qui en ont hérité de l'appellation anglaise non traduite : le piercing.

Me surprend plus, à distance, comment la question des âges nous préoccupait peu. Comme si être musicien de rock voulait dire par définition avoir vingt ans et débarquer sur une scène de bois qu'on fait trembler avec des amplis, et une nouveauté dans la pose. Ainsi, nôtres ou grands frères étaient Keith Richards, né dix ans avant moi comme Jimmy Page, ou le duo Plant Bonham, cinq ans de plus. Et que l'irruption des New York Dolls nous semblait le petit avatar récent par quoi nos jeunes frères ou ceux qui entraînent au lycée maintenant que nous en sortions, pouvaient s'affirmer eux-mêmes : jamais, dans l'idée où s'est figé en moi ce mot punk, n'a été associé que Johnny Thunders et ses collègues avaient mon âge exactement. Et que lorsque s'imposerait la grande secousse sismique des Sex Pistols, il s'agirait pour la première fois de musiciens qui avaient l'âge de mon premier frère, deux ans de moins que moi pour Steve Jones qui naît le 3 septembre 1955 (et mon frère le 5 du même mois), janvier 1956 pour John Lydon dit Rotten. Ce basculement considérable, on peut plus tard l'interpréter comme la marque du ratage : l'histoire aurait pu vous prendre, elle en a pris d'autres. Vous aviez comme modèle des aînés, maintenant sont modèles à leur tour de plus jeunes que vous. Et ces fonctionnements de catalyse dans l'ordre du symbole restent notre principal grimoire à déchiffrer pour comprendre.

[...] Steve Jones est un homme par bien des côtés très sage, un artisan. Aujourd'hui qu'il a comme moi le profil un peu lourd, sur sa Gibson blanche il a laissé des décalcomanies de femmes déshabillées comme on en voit plutôt dans les cabines de camion, sur les haltes d'autoroute. Il dit les choses très simplement. Pour lui, apprendre la guitare n'était pas facile. Copier une chanson des Beatles lui a toujours été impossible. Ce qu'il faisait, c'était reprendre d'oreille un petit éclat rythmique des Kinks ou des Pretty Things, le jouer sur deux cordes ou en faisant un barré, et puis dire : « Ah, ça ressemble à ce machin des Doors, là... »

[...] On emmène John Lydon au pub, on met cinq pences dans le juke-box sur un titre à la mode d'Alice Cooper, et on lui demande de chanter par-dessus. Voilà comment s'invente, un beau jour de cette année 1975, la légende de Johnny Rotten, parce que Steve Jones a mis comme objection qu'on peut être très artiste dans l'art de porter des tee-shirt ou des vestes roses, mais qu'on n'a jamais vu de chanteur à succès les dents aussi cariées (rotten).

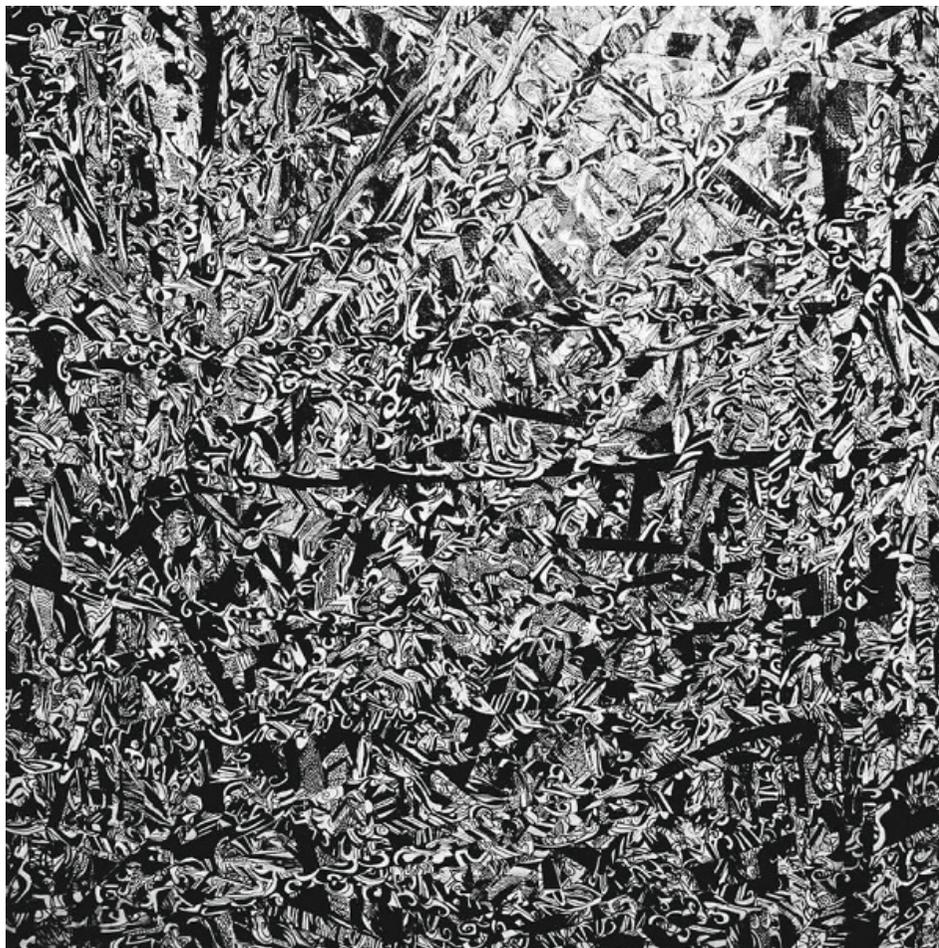
[...] La première chanson du groupe, *Anarchy in the UK*, témoigne de l'alchimie : ligne sinieuse de basse, variation rythmique percussive de la guitare, et la voix éraillée non pas chantante mais déclamante de Johnny Rotten. Et puisque ses copains se refusent à l'harmonie, les deux voix du bassiste et du guitariste, lorsqu'elles rejoignent celle du chanteur, sont à l'unisson. Mais les chœurs d'homme sont une vieille tradition galloise, liée à l'histoire chez eux du mouvement ouvrier, et pas de hasard non plus dans l'appui euphorisant sur cet unisson des trois voix dans le refrain. McLaren saura très bien faire ses affaires de Sex Pistols, même sans beaucoup de concerts ni de disques : un seul, mais un très grand, *Never Mind The Bollocks* est-il besoin de le citer.

L'aura de provocation est immédiate, et même pas délibérée. Il aura suffi que Steve Jones prononce le mot banni fuck (qui fait aussi partie du vocabulaire élémentaire de Keith Richards comme de celui de Peter Grant, probablement le mot qu'ils auront toute leur vie statistiquement le plus fréquemment prononcé avec motherfucker, le second d'ailleurs contenant le premier) à la télévision pour que cela leur offre la Une des journaux bien-pensants, bien mieux que leur revendication d'anarchie pour l'Angleterre.

[...] De la même façon, trois ans plus tard, alors qu'ils s'essayent bravement à jouer *God Save The Queen* comme Hendrix déforme le *Star Spangle Banner*, n'ont-ils sans doute mesuré qu'à l'échelle d'une bonne farce de potache, et non pas en scandale national, ce qui s'ensuivra pour eux par cette chanson. Peut-être d'ailleurs pas la chanson elle-même, mais cette décision de McLaren et Virgin de s'assurer du scandale par une pochette, en plein jubilé d'Elisabeth, l'affublant en photo d'une épingle à nourrice en travers de la narine gauche.

[...] Hallucinants, les concerts des Sex Pistols, pour cette énergie qui s'y délivre, dans la proximité sans barrière du groupe et son public. Une transe désorganisée, mais où la guitare de Steve Jones et la voix de John Lydon sont maîtres. Une voix qui troue la masse musicale, met en avant des amplis saturés les mots éraillés qu'elle désarticule, toujours compréhensible, malléable, irritante ou cassée mais lui vous regarde dans les yeux avec infiniment de sérieux.





MATHIEU POULAIN - **POST PUNK**

And then the dealer's tipped up  
Tied up in Nottz, Shit!  
And then the dealer's tipped up  
Tied up in Nottz, Shit!  
And then the dealer's tipped up  
Tied up in Nottz, Shit!  
And then the dealer's tipped up  
... Big up the riots !

*Sleaford Mods 2014*





**MARQUIS**, LE PÈRE, LE FILS ET LE ST-ESPRIT



## BACK TO THE NO FUTURE

DKELVIN



### 1ère partie. Ne pas écrire sur le punk

J'ai plus que des réticences à écrire sur le punk. Une véritable phobie. Un dégoût même. Le sentiment de trahir, de souiller, d'en annihiler la nature même en l'encerclant d'un arsenal intellectuel qui le détruit en l'approchant. Comme Bataille l'écrit dans *l'Erotisme* au sujet de la sexualité : plus on l'étudie plus elle se dérobe, plus on la quantifie ou on l'historise, plus ce qui en fait sa substance même s'estompe et s'évanouit, pour n'en laisser qu'une enveloppe désincarnée. Il faudrait bander en étudiant la sexualité comme il faudrait retrouver l'excitation d'alors en étudiant le punk. Le punk c'est comme le mercure. Apparemment une matière certes liquide mais compacte, unifiée, mais dès qu'on la verse et qu'on veut la saisir, alors elle se fragmente en milliers de billes hétéroclites, qui elles-mêmes se fragmentent à leur tour en minuscules unités quand on tente de les attraper. Et pas une seule petite bille résiduelle que l'on puisse tenir enfin entre ses doigts. Non, même le punk, l'individu cette fois, était morcelé, partagé entre un nihilisme absolu, une inclination pour l'entropie envahissante, et une énergie d'entreprendre, de créer, de renouveler le monde, irrépressible. Le mouvement punk est aux mouvements qui l'ont précédé ce que la physique quantique est à la physique traditionnelle. Apparemment continu, mais en fait des quanta que l'on ne peut appréhender que par paquets indépendants, à la demi-vie aussi brève qu'incertaine. D'ailleurs si le punk devait être rangé quelque part dans le domaine de la sexualité, il serait l'éjaculation (qu'elle soit masculine ou féminine, désormais ceci n'est plus un marqueur discriminant). Le punk est pulsatile. En retrouver la vérité par une lecture linéaire est un non-sens.

Relire le passé d'un mouvement dont le présent tenait dans le slogan «no-future», a comme un parfum de paradoxe, et même d'uchronie. Le futur n'était pas une option retenue par les punks. Pourtant, ils ont rapidement assimilé le principe de réalité qui, en l'occurrence, est devenu un pragmatisme teinté de cynisme. Initialement en rébellion contre le mythe de l'artiste et sa traîne de postures et de compromissions, ils se sont aperçus qu'il leur convenait finalement pas si mal ce mythe, tout au

moins le statut, et que renverser la table était encore plus excitant si l'on pouvait ensuite la relever et y prendre la place de celui qui y était assis. Pour reprendre une expression désormais utilisée à d'autres fins, le grand remplacement était en marche. On remarquera toutefois que beaucoup de ceux qui profitèrent de cette opportunité, avaient déjà «utilisé» le punk comme stratagème pour obtenir une visibilité qu'ils n'avaient pas. Opportuniste un jour... L'entrisme fut même, durant l'année 1977, une sorte de discipline à part entière, et la réussite de cette opération annonçait le proche désastre. Ainsi, c'est plus encore par ses parasites que par ses membres que le punk a péri. On remarquera d'ailleurs que les deux individus qui me semblent le plus incarner l'esprit punk, c'est-à-dire John Lydon alias Rotten, et Mark Perry alias P., avaient, dès 1978, opté pour une musique plus expérimentale et ne participaient pas à cette récup malsaine. Analyser les premiers mois du punk à l'aune de ce qu'il est devenu dès 1978, c'est-à-dire son installation dans le vieux système tant honni, et lui tenir rigueur qu'il a précipité dans l'oubli et la mort artistique toute une série de gens qui, pour certains, ne méritaient pas ce sort, c'est donc faire la même erreur qu'analyser la révolution française à l'aune de la terreur. Enfin, ce n'est pas à moi, qui refuse l'analyse du mouvement punk, d'en conseiller une méthodologie, des gens autrement plus qualifiés que moi s'en chargeront fort bien.

La seule raison qui me fait encore céder à la tentation d'intervenir sur le sujet, c'est la colère qui me saisit lorsque j'entends certains, notamment français, gloser sur le punk d'un ton docte, en assénant des contre-vérités patentes auxquelles je ne parviens pas à rester indifférent. Il n'est pas question de s'affronter à coups de vérités subjectives, mais de ne pas laisser la doxa ressasser éternellement ce qui n'était pas. Bien sûr, ce sont des débats byzantins, mais on n'est pas toujours maîtres de ses emportements. Parmi ces questions (non) cruciales, certaines me tarabustent. Par exemple, est-ce que Clash était un groupe punk ou non, sujet où je m'entête à dire qu'il ne l'était pas (ce que même eux savaient, ils se revendiquaient dans la continuité du rock, celui des



grands anciens, pas celui qui s'était dilué et englué) ce qui me vaut systématiquement des insultes méprisantes. Est-ce que le punk était un mouvement rock ou non, où là aussi je conteste l'idée d'y associer un seul style de musique quand la diversité des influences couvrait un panel immense, et ce dans tous les genres, même les plus exotiques ou apparemment éloignés des «codes punks». D'ailleurs le punk était-il un mouvement exclusivement musical ? Ce n'est à l'évidence pas le cas, puisque la remise en question concernait toutes les tares d'alors, du sexisme au racisme en passant par les inégalités et la hiérarchisation des rapports sociaux. A cet égard, un mouvement punk serait tout aussi justifié aujourd'hui car aucune n'a disparu, certaines s'étant même aggravées, mais les punks ne pensaient d'ailleurs pas les résoudre. La révolte était sans espérance. Bien sûr la musique fut un vecteur essentiel, mais aussi ses modes de diffusion, avec la création de labels indépendants bricolés avec les moyens du bord, afin d'échapper à l'obligation de passer sous les fourches caudines des majors, ou de ces nouveaux labels opportunistes qui comptaient bien enfler comme la grenouille grâce à cette manne inouïe d'idoles potentielles. Est-ce que les mouvements punks New-Yorkais et Anglais sont assimilables, voilà une autre question vis-à-vis de laquelle je ne parviens pas à conserver une digne indifférence, l'un et l'autre n'ayant pas grand-chose à voir, le punk New Yorkais n'étant que la résurgence du Velvet Underground et des Stooges, sans le riche arrière-plan social et politique du punk anglais. Et je ne vous parle pas de cette accusation récurrente que les Sex Pistols étaient un boys band créé par un Malcolm McLaren démiurge qui les manipulait dans l'ombre. Le pauvre fut bien incapable de gérer John Lydon, qui explique tout cela très bien dans ses deux autobiographies, et s'il ne dément pas la tentative de McLaren (et de Viviane Westwood), de jouer aux marionnettistes, il est manifeste qu'aucun des textes et aucune des musiques issues du groupe, ne doit quelque chose à ces deux personnages, et que John Lydon échappait à leur contrôle et ruinait systématiquement leur plan de com. Je pourrais continuer ainsi des pages et des pages, et même dkortiquer plus encore les questions évoquées, mais vraiment, la réticence me reprend. Concernant mon expérience personnelle, j'ai dkris l'essentiel dans un texte qui fut publié en guise de préface d'un livre qui reprenait la chronologie précise du punk depuis ses débuts, chronologie qui avait été publiée des années durant dans le fanzine *New Wave*. L'auteur du livre était d'ailleurs le créateur du fanzine, Patrice Herr Sang. Je le reproduis ci-contre pour ceux qui seraient intéressés. Le reste appartient à la rémanence mnésique qui s'éteindra avec la mort de ses derniers acteurs. Comme tout le reste. Finalement, le slogan était lucide. No future.

*Bobigny, octobre 2016*

## 2ème partie. Ne pas avoir vécu le punk : Lyon (1976-78)



Tout a commencé en décembre 76, quand un vendeur de la Fnac, qui nous savait, mon compagnon d'adolescence et moi-même, désespérément à l'affût de quelque nourriture un peu consistante à se mettre entre l'enclume et l'étrier depuis que le rock était devenu de la glue pour les tympanes, nous tendit négligemment un 45 tours sans pochette, frappé sur sa rondelle du logo EMI, en nous disant «Tenez, c'est de la merde, prenez et écoutez, ça devrait vous plaire» (retranscription apocryphe). Connaissant les goûts affligeants de notre interlocuteur, nous nous précipitâmes sur le champ dans la petite pièce où le staff local autorisait (avant tout par grandeur d'âme et accessoirement inclination homo assez marquée) les deux grands ados dégingandés et impécunieux que nous étions, à écouter quelques disques (et le plus souvent à n'en acheter aucun). Il n'est guère utile de préciser que lorsque le riff d'«Anarchy In UK» (car c'était bien l'«Anarchy In UK» des Sex Pistols gravé brièvement chez EMI dont il s'agissait) s'éleva tel un cyclone dévastateur dans l'air confiné de ce cagibi capitonné, nous fûmes aussitôt emportés par le tourbillon sonore et immédiatement acquis à la cause. Autant dire que la revente quasi-intégrale des quelques 200 disques de ma discothèque (sauf mes vieux Creedence Clearwater Revival, Aqualung de Jethro Tull et le Led Zeppelin III), la constitution de notre propre groupe, le choix de son patronyme (Suzie Belle en hommage à Suzi Quatro et à notre bassiste, plutôt belle), la recherche d'un local de répétition (une effroyable cave humide et malodorante), la composition des morceaux (entre Sex Pistols et ... Sex Pistols, avant de s'ouvrir un peu à autre chose, ouverture rapidement béante qui nous conduisit tout de même en 4 ans à des reprises de Ray Charles, Frank Alamo et des Kinks) et les concerts tous azimuts (que je transformais souvent en séances cathartiques de violence collective du fait de ma coupable tendance à insulter l'assemblée, saigner du nez, ou me fracasser le crâne du fait d'un contrôle moteur amoindri par l'alcool) ne furent que les étapes consécutives découlant tout naturellement de ce traumatisme premier, autrement plus fort que toutes les conneries Freudiennes qu'on nous a fait gober depuis 1 siècle (mon stade anal à côté du premier single des Sex Pistols, est d'une totale insignifiance existentielle).

Il me faut peut-être faire un bref topo sur le tour particulier que prit l'éruption punk à Lugdunum la moderne. Le mouvement punk naquit à Lyon dès 1977 avec quelques groupes qui lui donnèrent rapidement un rayonnement national : Marie et les Garçons, Electric Callas et Starshooter. Mais la scène fut plus vaste que cela, la seule faute



des autres ayant été de ne pas se précipiter pour signer avec une major dès que ces hyènes affamées pointèrent leur museau saprophage. Leurs noms, tombés du coup dans un irréversible oubli, méritent une petite citation posthume : Graffiti, Raison Pure, Diamant et bien sûr Suzie Belle devenu, dès le départ de la belle, Suzie B. (le nouveau bassiste était mignon mais pas assez toutefois pour mériter qu'on rebaptise le groupe Suzie Beau). En réalité, ne nous cachons pas derrière une commode révision à distance de l'histoire, aucun de ces groupes ne pouvait décentement se réclamer du mouvement punk, et n'aurait eu la moindre crédibilité outre-manche. Le Français est comme cela, trop marqué par la chanson française, la mode, l'attitude. Tous ces jeunes gens faisaient en réalité une fixette sur les Stooges (je comptai ainsi un soir 3 versions d'«I Wanna Be Your Dog» lors d'un festival punk local) ainsi que sur le Velvet, mais plutôt plus pour la pose arty destroy de ces deux légendes que pour leur musique. Nous mettrons à part Starshooter qui a toujours été considéré par les punks lyonnais comme un gag, plutôt moins drôle que Plastic Bertrand (on peut en dire autant de Bijou, véritable énigme devant l'éternel qui fit de ce mauvais groupe revival un symbole du punk français, mais laissons ça aux Parisiens). Parmi les groupes punks en activité, ce sont d'ailleurs les plus ostensiblement intellos dont l'influence s'exerçait sur le punk Lyonnais (Wire, XTC, the Fall, Joy Division). Ce qui me chagrina le plus, ce fut l'absence de toute dimension politique dans ce nouveau chaos. En tartinant mes textes («Democrasseux», «Politiciens», «Le Nouveau Vide» sont quelques titres des premiers morceaux que nous livrâmes en pâture au public, plutôt content à ce qu'il me semble), je compris vite que cet aspect-là n'intéressait personne et qu'une vacuité nihiliste affichée était la seule posture autorisée. Il faut dire que la politique émigra assez vite, y compris outre-manche, des préoccupations du mouvement (avant de ressurgir quelques années plus tard avec des groupes comme Conflict), et je fus moi aussi gagné par cette dépolitisation. La disparition des Sex Pistols, la récupération des Clash et une passion effrénée pour Mark Perry, Pete Shelley, Peter Perrett et les Saints, me conduisirent à donner moi aussi dans l'introspectif.

Courant 79, sentant les carottes carboniser, je tentais bien de fédérer tous les outsiders sous une même enseigne intitulée, assez médiocrement je dois l'avouer, «Nouveau Rock Nouvelle Scène», imaginant pouvoir, à l'instar de Two Tones, contourner les

majors. Mais il était trop tard, et puis surtout j'étais à l'évidence le seul à avoir ce type d'appréhension vis à vis des majors. Mes interlocuteurs attendaient tous le grand soir où sex & drug & rock'n roll leur seraient servis sur un plateau d'argent. Ils attendent encore. En réalité, avec le recul, je m'aperçois que je n'ai fréquenté que très périphériquement ce milieu, n'ayant jamais eu de goût pour la glande, les conversations creuses, et les «salut ça va» débités à la chaîne à la terrasse des cafés (et quels cafés, n'oublions pas qu'on est à Lyon, une ville à l'époque particulièrement infecte et fuligineuse, bétonnée à la va-vite durant les années 70 par le sinistre Pradel). Bilan des opérations, Electric Callas en resta grosso modo à son premier EP, Marie laissa ses garçons sombrer dans la dance muzak à 2 balles, Starshooter devint un gag national et les autres finirent, comme votre serviteur, derrière les platines de la seule radio libre méritant cette appellation non contrôlée : Radio Bellevue, qui vit même défiler les pantôches parisiens type Pacadis, venant par à-coups empester le réduit collectif d'où nous em(i)jettions nos playlists insensées. Nous étions en 81 et le mouvement punk n'était déjà qu'un souvenir amer, celui d'un ratage absolu.

Bien sûr, je semble faire de sacrées impasses. Oui il y eut bien le Rock'n Roll Mops, des concerts des Boys, de Blondie, des Stranglers et des Cramps. Mais tout ça, c'était déjà du showbiz (une boîte à concerts, des tournées de groupes anglo-saxons, so what !), alors que le punk aurait dû être une formidable explosion de créativité jaillissant du sein même de la ville. Il me restera de tout cela deux personnages : Born To Kill (nous avions souvent des pseudos, j'ai même dû prendre celui de DR Kiddy quelques temps, c'est dire), qui portait la frustration sexuelle comme une décoration et qui m'a appris son pouvoir de provocation, et puis Dolores (encore un pseudo), qui restera pour moi éternellement comme une promesse d'amour que l'abstinence, évitant les inévitables à côtés prosaïques de la consommation charnelle, aura permis de préserver.

Ce qu'on re-découvre en lisant la chronologie sèche des événements telle que nous la rapporte Patrice Herr Sang dans son livre «Vivre Pas Survivre», c'est la violence que durent encaisser les punks durant ces quelques années. J'avais presque oublié que je fus personnellement tenu en terreur rue Edouard Herriot, une heure durant, et dans l'indifférence générale de quelques milliers de passants qui se contentèrent

de s'acquitter consciencieusement de leur qualité (passer), par 3 punkophobes lissencéphales arborant un look rockabilly qui couvrait mal leur bedaine de bière-o-philes invétérés. Je ne dus le salut de mes dents qu'à l'arrivée d'autres punks qui vinrent à mon secours, ce qui nous valut une baston mémorable dont certaines carrosseries portèrent la trace. Venant d'acheter le premier album de Wire qu'un de ces porcs m'avait confisqué (et qu'il aurait cassé dès les premiers accords je suppose), je dois avouer que je passai plus de temps à tenter de récupérer mon précieux vinyle qu'à jouer les justiciers. Quelques semaines plus tard, les dents de mon voisin ne résistèrent pas, elles, au coup de boule d'un des skins qui s'étaient invité au concert des Cramps. Mais comme il le montre fort bien, la violence à laquelle durent faire face les punks fut le plus souvent duale : celle des fachos d'un côté, des flics de l'autre (ce qui est plus pléonasmique qu'oxymoresque). Il en allait de la bonne marche de la société rétrograde dans laquelle nous macérons toujours et qui n'a pas de haine assez forte pour ceux qui la contestent. Nathalie Menigon ou Cesare Battisti sont aujourd'hui les preuves vivantes (pour combien de temps) de la ténacité des rancunes d'états qui pardonnent les pires saloperies quand elles s'exercent dans le cadre d'une activité en accord avec sa vision mercantile et/ou servile de l'humain (Sirven et Papon sont eux sortis de prison).

Voilà, comme je le craignais, cette préface n'en est donc pas une et risque de me rester sur les bras. Tant pis, je la bercerai et elle s'endormira. Finir en rêve n'est pas le pire qui pouvait lui arriver même si, pour paraphraser John Lennon, concernant le punk, je crains que «the dream is over».

*Paris, Mai 2004,*

Publié comme préface de *Vivre Pas Survivre*, de Patrice Herr Sang, aux Editions du Yunnan, 2007.



GOIN - LIVE FAST DIE YOUNG - DARWIN / BORDEAUX 2015





**SALE PUNK**  
LÆTTIA



**OLD PUNK IS NOT DEAD YET**  
VAL



**ÊTRE PUNK, C'EST ÊTRE LIBRE.**  
MARTIAL, PUNK À CHIENNE



## ALTERNATIVE ULSTER

TIM A. HERON

«*Is this the UDA? Or is this the IRA? I thought it was the UK*»<sup>1</sup>. Ici, Johnny, on est en Ulster.

Rotten a beau chanter l'anarchie, nous, en Irlande du Nord, on la vit. Au quotidien. Johnny n'a pas vécu les fouilles à l'entrée des magasins, les soldats et fourgons blindés à chaque coin de rue, les bandes de voyous qui te caillaient parce qu'ils t'ont vu sortir du «mauvais» quartier. Vicious n'a pas connu les bombes dans les boutiques, les fusillades dans les bars, les membres ou organes qui jonchent les pavés (dommage collatéral). S'ils venaient ici, il se rendraient vite compte que l'anarchie, ce n'est pas l'état d'exception. C'est la routine, le train-train, l'apathie face à une violence qui n'en finit pas. Une violence qui ne touche pas tout le monde, mais qui peut toucher n'importe qui. Mais comment les *Pistols* le sauraient-ils ? Ils ne sont jamais venus ici.

*The Clash*, eux, sont venus. Le 20 octobre 1977. Mais ils n'ont jamais pu profaner le Ulster Hall, ce temple du rock. Les élus annulent le concert à la dernière minute. Une question d'assurance, disent-ils. Les jeunes punks venus de partout – certains des quartiers chauds de Belfast, d'autres du fin fond de la brousse irlandaise – se retrouvent comme des cons. Donc on fait quoi ? On fait ce que les Nord-Irlandais savent faire de mieux : on commence une émeute. On gueule, on bloque la route, on casse quelques vitres. Bien sûr, la RUC – les flics protestants au service de sa Majesté – sont là en moins de deux, les journalistes aussi. On peut toujours compter sur eux. Les matraques et les Moleskines. Les flics nous bastonnent et nous foutent dans leurs fourgons, les journalistes nous prennent en photo pendant que l'on hurle «SS RUC ! SS RUC !». L'émeute de Bedford Street, un gros titre tout prêt pour le lendemain. Un mythe est né. Comme au *100 Club*, comme à Mont-de-Marsan, chaque punk nord-irlandais était là, même ceux qui n'étaient pas encore conçus. Et les membres des *Clash*, pendant ce temps-là ? Ils se font prendre en photo devant les fourgons blindés et le fil de fer barbelé, loin de l'échauffourée. Une *photo op* pour « le seul groupe qui compte ». L'anarchie, prête à consommer.

Le pire, ce ne sont pas les bombes ou les balles perdues. C'est l'ennui. Une torpeur implacable, qui se loge dans les estomacs, qui s'installe sur les visages, qui hante les rues. La nuit, les villes sont désertes. Personne ne sort, de peur de se faire enlever, tabasser, ou pire. Personne ne sort, sauf les putains, les punks et les pédés. A Derry comme à Belfast, c'est comme ça que l'on t'appelle, si tu essaies de respirer, de te dérider, de te démarquer. La nuit, on est tous pédés.

La drogue n'est pas une échappatoire non plus, du moins pas si tu vis dans les quartiers populaires. Si les paramilitaires te voient prendre du speed, ils t'accompagnent dans une allée sombre, et te mettent une balle dans chaque genou. Si tu as de la chance. Du coup, il ne nous reste que la vinasse, la bibine et la glue. Jamais le shit, ça c'est pour les hippies et les étudiants. Oui, le véritable ennemi, c'est l'ennui. Cet ennui qui rend fou, qui pousse les flics à tabasser, les bidasses à brutaliser et les ados à s'engager dans l'IRA ou l'UDA.

Le seul répit, ce sont les concerts. Et quels concerts ! De bons groupes, on en a un tas, et de toutes sortes. Il y a les naïfs (*the Undertones*), les faux durs (*the Outcasts*), les malchanceux (*Rudi*), les vendus (*Stiff Little Fingers*)... et des dizaines d'autres groupes qui, semaine après semaine, célèbrent des grand-messes dans les quelques bars miteux qui veulent bien accepter les punks, les mineurs et les catins. Catho ou parpaillot, on danse, on sue, on crache, on pue. Sabbats de salauds. Bacchanales pour bourrins. Pourtant, ce ne sont pas les prêtres du punk qui comptent, mais nous, les punks ordinaires. Ou plutôt tous les punks sont prêtres. On officie tous. Oubliez les martyrs républicains, oubliez les défenseurs du peuple protestant, les illuminés du grand soir et les culs-bénis. Nous sommes nos propres héros. Nous, les punks. Nous qui restons en Irlande du Nord plutôt que de déguerpir comme ces bourgeois d'étudiants. Nous qui ne rejoignons pas l'armée («vive l'Angleterre !»), la police («vive la Reine !») ou les paramilitaires («vive la République !», «vive l'Ulster libre !»). Nous qui, sans foi ni loi, avons pour seul crédo la musique et la défonce. Nous sommes *taigs* (catholiques) ou *huns* (protestants), mecs ou meufs, hétéro ou *queer*. On pogote ensemble, on boit ensemble, on sniffie ensemble, on couche semble. Pendant l'espace de quelques



heures, on redessine les frontières de l'Ulster. Billy, du quartier du Shankill (plus parpaillot que là, y a pas) a ramené chez lui Damian, un copain batteur. Et catho. Tous les gamins du quartier se sont entassés dans le salon pour passer leurs mains, tour à tour, dans ses cheveux. Pour voir s'il avait des cornes. Des cornus, il y en a, mais parce que un punk, faut pas croire : ça a un sacré *sex appeal*. Quand on se pelote dans les toilettes du *Harp*, du *Pound*, du *Casbah* ou de l'*Anarchy Centre*, on ne cherche pas à savoir si la chair est protestante ou catholique. Sous les néons rouges, on pratique l'œcuménisme comme personne. *Teenage Kicks* dans les chiottes. C'est ça, le processus de paix.

La paix. Qui en veut vraiment ?

Un gouvernement composé demain des crapules qui hier nous passaient à tabac. Un boulot de petit fonctionnaire ou de conducteur de taxi. Une maison mitoyenne dans un quartier ségrégué, une *Ford Cortina* qui roule à peu près, un bébé que l'on va devoir envoyer dans une école ou catholique ou protestante. Ça sent le rêve, ça ? Et puis, qu'est-ce que ça change pour nous ? *UK, ROI* ? Ulster indépendante, Irlande unie ? On s'en fout, nous. Ce qu'on veut, c'est une Irlande du Nord où on ne s'ennuie pas. Ce qu'on veut, c'est l'anarchie, mais selon nos propres termes. On veut un avenir, mais imaginé par nous-même.

Pas *Anarchy in the UK*, mais : *Alternative Ulster*.

<sup>1</sup> *Sex Pistols*, « *Anarchy in the UK* », EMI, 26 novembre 1976



BB COYOTTE

# NEW WAVES

UN VASINIER EN 100 MARQUES

DEATH  
HERUANA  
FRONT 242  
DREAM  
WARRIORS

COBRA & FINCHERS

N°11 - FEV. 88

## GRATUIT

# GRAMPS

■ 23h, précises, j'étais devant la porte des couilles, dansant d'un pied sur l'autre tellement j'avais mal aux pieds sur mes talons-aiguilles de 13cm de haut! Moule dans un body et des bas P.V.C., mini-jupe latex, je donnais l'air derrière, les fans attendaient. La porte s'ouvre: une fille me tire à l'intérieur avec moi. On s'assoit sur une chaise de matériel et on attend. Dix minutes plus tard, en cette soirée d'automne à Paris, les GRAMPS nous rejoignent. J'y flashe sur ma tenue, sur les deux autres GRAMPS, j'attends, à nous sur le camp. Attention! le crédo va commencer!

■ Quelle est l'idée directrice de votre dernier album ?  
Luk: "I wanna get in your pants", au coin d'une rue, il y a une fille et un garçon lui dit "hey, je voudrais être dans ton futa". Elle répond "pourquoi?" et arrive de la merde dans le futa. Voilà, c'est arrivé comme ça et cela m'a donné l'idée de faire cette chanson qui ne parle pas de vouloir baisser son pantalon mais simplement d'être à sa place, dedans.  
"Alligator stom" est une danse de Cleveland, en 1974, il y avait deux qui étaient encore un groupe de rock, il y avait aussi les Electric Merces avec Nick Meas, un pas mal de bons groupes. C'était avant le punk rock, l'époque des New York Dolls. Et donc cette danse appelée l'alligator ou tout le monde s'allongait par terre, roulaient sur le sol et copait les gens encore debout, en se déplaçant comme le fait un alligator... et en plus ils mordaient!  
Luk: "Dames bouze whine and boots", ah, quelle est l'idée de cette chanson ?  
Ivy: tout ce que recrée tout!

■ AGENT 86 est un groupe de hardcore punk américain. Créé en janvier 1980 sous le nom de THE FIX à Arcata (Californie), ils ont finalement opté pour celui d'une série parodique d'espionnage de la TV US. Un premier 45 en octobre 83 ("Protect the earth"), un second en mars 85 ("Sary action") et en octobre 86 le maxi "American apartheid style", tous autoproduits. In octobre 88, le label français "New Wave Records" les signe, regroupant 20 titres sur le LP "American apartheid style" (dont deux inédits). Leur hardcore est très basique et ils ne rechignent pas à exécuter quelques raggaes, leurs textes portent sur des problèmes politiques notamment le droit des "Indiens", dont on "féta" l'extermination cette année en "honneur" Ch.Columb, un explorateur dont on serait bien passé la civilisation ancestrale amérindienne! Joe Knighly, du groupe hardcore canadien D.O.A., a produit plusieurs de leurs titres.

■ 1990, un nouveau 45, "Vietnam Generation", toujours sur "New Wave Records". Fin 1991 leur nouveau 311 "Just say no", 15 titres d'un hardcore devenu plus rappe, plus dur, suite à leur installation à Washington D.C., au 24h/24 des morts violentes aux US. Du 14 octobre 91 au 20 janvier 1992, AGENT 86 a joué en Italie, en Yougoslavie, en Belgique et en France (Paris, Lyon, Marseille, Bordeaux, St Mandé). Les CD/45 ont été produits par les SCRAPS, les CADAVRES, JUDIC 4447.

■ Aimez-vous aller dans des boîtes ou des soirées fetishistes ?  
Luk: Il n'y a pas de party fetishiste à Los Angeles mais des "travesti" sont parties. On n'y va pas.  
Ivy: Non, on n'aime pas aller dans des soirées. On préfère rester chez nous.

■ Que pensez-vous des travestis et des transsexuels ?  
Luk: Travesti? Quelles sont les règles pour être un travesti? Nicky est-il un travesti? Et mes chaussettes? (Il montre ses escarpins noirs) C'est quoi "travesti"? Comment peut-on décider si quelqu'un est un travesti? Sur quels critères?  
Ivy: Un transsexuel à quelque chose de réalisé par le chirurgien, mais je ne comprends pas ça. Pour faire une chose pareille, il faut se hair soi-même!  
Luk: Oh, ma bite, est-elle de mes meilleures amies? Je ne l'abandonnerai pour rien au monde. Mais si deux qui l'ont sont heureux ainsi, tant mieux.  
Ivy: C'est une exploitation car les médecins font de l'argent là-dessus. Les docteurs, les hommes d'église et les politiciens sont les pires gens au monde.

■ Que pensez-vous du rock ?  
Luk: N'ins est vraiment super, son look!  
Ivy: L'anne Jerry Lee Lewis.  
Luk et Ivy: Les Shadows, Red Devil.

■ Que pensez-vous des gens qui vous collent une étiquette en jugeant votre apparence ?  
Ivy: ça dépasse leur réalité. Ce n'est pas quelque chose qu'ils connaissent, ils ne peuvent pas imaginer autre chose.  
Luk: Peut-être ont-ils raison d'avoir peur de quelqu'un habillé tout en noir. C'est peut-être quelqu'un de dangereux, comme les sorcières! Je pense qu'il ne faut pas leur prêter d'attention.

■ Que pensez-vous du rap ?  
Ivy: C'est une bonne chose du point de vue culturel mais ça m'est indifférent. C'est très industriel.  
Luk: Ça ressemble à de la poésie, avec un son assez rare. Mais je ne fais un peu de la poésie, la musique est quelque chose de plus fort. Mais le rap, c'est comme une adaptation. Les kids de 16 ans qui ont des instruments n'ont pas la présentation de faire du bon rock'n'roll. Les gens qui font de la musique aujourd'hui font un disque pour de l'argent, ce n'est pas vraiment réel.

■ Vos projets ?  
Ivy: On va enregistrer un disque à Memphis sur Sun Records, le même label qu'Elvis Presley et Jerry Lee Lewis.  
Luk: Il y a de très bons albums réalisés par de bons groupes à Memphis mais trop osés, c'est pourquoi ils ne sont pas connus.  
Madison et Nathalie

JAIME HERNANDEZ

HEY! WE'RE TALKING TO YOU!

SOUTHERN CALIFORNIA USED TO HAVE THE BEST SCENE IN THE WHOLE WORLD. LET'S NOT DESTROY WHAT LITTLE OF IT IS LEFT WITH SILLY CLIQUE RIVALRIES. NOBODY CARES HOW COOL YOU MAY THINK YOU ARE. IF GIGS AREN'T FUN ANYMORE IT'S BECAUSE YOU'RE NOT MAKING THEM FUN. IF THIS SCENE SUCKS IT'S BECAUSE YOU SUCK. THIS SCENE IS YOUR RESPONSIBILITY. NOTHING WORTHWHILE IS FREE.

THANK YOU AND GOODNIGHT.



le Parisien

200 PUNKS ATTAQUENT LA POLICE

## J'ÉTAIS UN LOUP-GAROU ADOLESCENT *I WAS A TEENAGE WEREWOLF, THE CRAMPS*

NATHALIE GAUTHARD

Concert à l'Élysée Montmartre en 1991 et rencontre pour le Fanzine *New Wave*.

À l'Élysée-Montmartre, dans cette salle à taille humaine, les concerts sont des partages intimes. La communion punk-rock est là : la bière à la main, la rage dans les veines. C'est le désir, en l'espace d'une ou deux heures de concert, de s'affranchir d'une société normée et oppressante, du monde du dehors. L'explosion sonore, la distorsion des guitares, les éclats de voix, les rythmes de la batterie sont un hymne à la révolte. Les guitares suintent un son sourd et lancinant, hypnotique. Deux ou trois accords. Une véritable symphonie pour guitares claquantes et saturées, un cocktail enivrant de Punk-rock, Rockabilly et Garage saupoudré de psychédéisme. Tout le son des Cramps est là, mais pas seulement. The Cramps, c'est toute la sous-culture américaine faite chair : des créatures hybrides, sexy ou monstrueuses échappées des «B movies», des films à pas chers foisonnant d'inventivité à l'esthétique baroque voire grotesque. Cette galaxie délirante et déjantée s'incarne en Lux Interior, chanteur survolté aux tenues moulantes et talons aiguilles et en sa compagne Poison Ivy, la guitariste en bas-résille et bikinis à paillettes. Les tenues extravagantes (ou le peu de tenues parfois), le mélange du masculin et du féminin, les références aux pratiques fétichistes, l'hyper sexualisation des corps, sont une ode à l'anti-conformisme, une incitation à la transgression, à l'émancipation sexuelle. La pantomime déchaînée de Lux Interior en contrepoint de la mine renfrognée de Poison Ivy renforce la théâtralité de ces tours de scène.

Lux Interior en combinaison noire moulante et talons aiguilles saute sur les enceintes, lèche son micro, aboie, éructe, glousse, soupire. Poison Ivy en guêpière noire à franges, reste impassible, mâche son chewing-gum et lance parfois en direction de Lux quelques regards complices. Pour cette tournée, elle a changé de look : la longue chevelure frisée façon country des dernières années a laissé place à la frange et cheveux raides façon Betty Page version rousse. Dans ce concert de l'Élysée Montmartre, il y a deux nouveaux venus, le bassiste androgyne Slim Chance et le nouveau batteur Nickey Alexander. Quand, je les avais vu au Bataclan l'année

précédente, Nick Knox, batteur des Cramps depuis 1977 (le groupe a été fondé en 1976 à New-York) était encore là avec la renversante bassiste Candy Del Mar, un sosie de Vara, le personnage central du film culte de Russ Meyer, *Faster Pussycat Kill Kill*, incarnée par la très pulpeuse et très charismatique Tura Satana. Le concert tient ses promesses, même si tous les anciens morceaux ne sont pas au rendez-vous, excepté *Human Fly* (1977) et la reprise hystérique du *Surfin' Bird* (1977 également) des Trashmen joué en rappel.

Dans les coulisses, Poison Ivy me dévisage longuement et finit par interpellier mon amie Madison – l'américaine avec qui je partage l'interview et qui me sert d'interprète – pour lui dire avec un grand sourire que je ressemble beaucoup à leur ancienne bassiste, Jennifer «Fur» Dixon, celle de 1986. Ce n'est pas tant la ressemblance physique mais surtout le look, d'autant qu'à l'époque j'ai de longs cheveux rouges, comme l'ancienne bassiste, et la dégaine à l'avenant. Je prends la comparaison et la ressemblance comme un compliment. Le tonitruant Lux Interior, une fois le show terminé, paraît calme, tranquille. Nous sommes tous alignés dans un canapé cosy. Quelques questions sur les derniers morceaux de la tournée, leurs influences, l'esthétique transgenre et fétichiste de l'époque, leurs projets, suivi d'une mini séance photo et la rencontre prend fin, le tout est publié dans le fanzine *New Wave*, la référence incontournable dans l'univers punk-rock et underground de cette époque.

Le punk déjanté des Cramps a été un bol d'air pour une jeunesse à la marge, une référence et une inspiration. Eux qui chantaient dans les années 80 *I was a teenage werewolf*, en référence au film de 1957 où le tout jeune héros interprété par Michael Landon – celui-là même de *La petite maison dans la prairie* – peinait à réprimer ses pulsions de loup-garou, ont laissé leur empreinte indélébile sur la jeunesse marginale et révoltée de cette époque, car reconnaissons-le d'emblée, loin des sirènes de la consommation effrénée, être un loup-garou adolescent était la seule réponse possible à cette société étouffante et beaucoup trop normée.



## PUNK SEI DANK !

### NINA HAGEN ET BERLIN : ENTRE ENFER ET PARADIS

LILIAN AUZAS

Le 10 décembre 2016, Bob Dylan devrait recevoir le Prix Nobel de littérature des mains du Roi Charles XVI Gustave de Suède. Ainsi, le jury de la plus prestigieuse des récompenses continue de questionner la notion même de littérature, assimilant alors le chanteur américain à un poète. La littérature regagne donc son sens originel lié à l'écrit et au style. La lecture, la récitation ou encore le chant n'en sont que des vecteurs parmi d'autres.

À travers ce postulat, considérons tous les paroliers comme des écrivains. D'ailleurs quelques-uns publient aussi des livres, révélant pour beaucoup une plume originale et talentueuse. Tel est le cas par exemple de Patti Smith ou encore de Brigitte Fontaine en France. Mais intéressons-nous au cas de la chanteuse allemande Nina Hagen, auteure-compositrice et interprète de chansons ainsi qu'écrivain. En effet, elle a signé différents textes ainsi que deux autobiographies dont ses récentes *Confessions*<sup>1</sup> qui ont rencontré un grand succès outre-Rhin.

Artiste très engagée, Nina Hagen est une touche-à-tout sur la question du style ; fille du punk dont elle se réapproprie le genre pour créer le sien propre et devenir pour le monde entier « la mère du punk allemand. »

Née en 1955 en R.D.A., la chanteuse a toujours eu un rapport particulier avec l'Allemagne et ses compatriotes dont elle « *ne peut*[t] être fière.<sup>2</sup> » Une relation faite de hauts et de bas, entre un amour inconditionnel et une répulsion haineuse. Cette oscillation, ce grand écart passionnel, souvent incompris par ses concitoyens, dessinent aujourd'hui un cheminement intérieur qui part de la colère pour se rendre vers l'apaisement.

Le 6 décembre 1976, un sympathique imprimé du conseil ministériel de la R.D.A. attestait que j'étais virée de mon pays. Yippi-yippi-yeah ! Enfin libre ! Je me barre d'ici ! « *Tu trouveras partout mieux que la mort tout au moins* », comme disait l'âne des musiciens de Brême<sup>3</sup>. Mais je n'étais pas aussi pessimiste. Je me suis plutôt assise, j'ai peint un tableau et j'ai griffonné dessous : « *Mais où est la vie échevelée ?* »

Yeah ! Je me sentais comme le roi David dans la Bible : « *Notre âme s'est échappée comme l'oiseau du filet des oiseleurs ; le filet s'est rompu, et nous nous sommes échappés.* »<sup>4</sup>

C'est à travers cette confiance que l'on peut comprendre l'essence même de la philosophie de Nina Hagen. Sa vie est une quête. Telle une prophète, elle entend atteindre le bonheur ultime (*Glückseligkeit*) tout en prêchant l'amour et le respect. Cela, sur un terrain des plus compliqués : les deux Allemagnes, et plus particulièrement Berlin. Sa liberté représente alors la clé de voûte de ce qui fait que Nina Hagen est Nina Hagen : dans son langage, dans son expression corporelle, dans ses écrits et jusque dans ses accoutrements.

### BERLIN-EST : BERCEAU D'UNE PUNK AVANT L'HEURE ?

Depuis 2013, Nina Hagen se produit régulièrement sur la scène du Theater-am-Schiffbauerdamm qui dès 1949 accueille le Berliner Ensemble jusqu'à aujourd'hui. Elle y rend hommage à son écrivain préféré, Bertolt Brecht, fondateur des lieux avec son épouse Helene Weigel. Cette série de concerts réguliers atteste l'attachement de l'artiste à sa ville. « *C'est mon petit coin de paradis ici* »<sup>5</sup> dit-elle lorsqu'elle parle de cet endroit. Ainsi, Nina Hagen, qui se considère pourtant comme une citoyenne du monde avant même d'être allemande s'est trouvée un refuge quelque part dans Berlin, juste là où se trouvent ses propres racines en tant qu'artiste...

Adolescente, elle habitait non loin de là, à l'angle de la Wilhelm-Pieck-Strasse (aujourd'hui la Torstrasse) et de la Friedrichstrasse. Elle s'y rendait assidument avec des camarades de sa bande afin d'assister à des représentations du répertoire brechtien, et cela pour seulement 55 pfennigs. Pour cette nouvelle génération est-allemande née après-guerre, Bertolt Brecht incarne la contestation et la rébellion.

Pour Nina Hagen, c'est un maître. « *Bref, en un mot : [elle est] une élève de Brecht.* <sup>6</sup> » Cette influence a une origine : sa propre mère, Eva-Maria Hagen<sup>7</sup>, star du cinéma est-allemand considérée comme la Brigitte Bardot de R.D.A., fut formée dans la troupe de celui que Nina appelle son « *dieu du théâtre* <sup>8</sup> ». Son très célèbre beau-père Wolf Biermann<sup>9</sup>, le chansonnier dissident pris dans le collimateur de la Stasi, fut quant à lui assistant à la mise en scène au Berliner Ensemble entre 1957 et 1959 alors dirigé par la femme de Brecht après la mort de ce dernier en 1956. Il y recevra l'influence de Hanns Eisler, ancien ami et compositeur de Bertolt Brecht.

L'enfant Nina Hagen forge ainsi sa personnalité à travers la figure tutélaire de l'auteur de *Mère Courage*. Les chansons, le théâtre et les poèmes de Brecht furent une révélation pour elle. Une véritable révolution intérieure <sup>10</sup>. Pacifiste dans l'âme, trop anticonformiste et cosmopolite pour les idéologues du Parti Unique, il était un maître à penser pour les générations d'après-guerre. Lorsque Nina Hagen découvrira le punk quelques années plus tard à Londres, elle ne cessera de clamer que Bertolt Brecht était le premier de l'histoire ou bien qu'il en était le précurseur.

En toute logique, Nina Hagen intègre à seize ans une troupe de comédiens, *Die Knoblauchraspel* (Le Presse-ail), qui se produit dans un café-théâtre secret. C'est là qu'elle s'émancipe, écrivant et interprétant des textes piquants et humoristiques, très critiques, dans la lignée directe de son mentor :

On était très prisés dans les fêtes privées parce qu'on y charriait cet absurde monde socialiste. Quand on presse de l'ail, on sent mauvais après. Nos sketches satiriques n'épargnaient pas non plus « les autres là-bas », avec leur société de marché idéale ! On démolissait tout. On défaisait la R.D.A. dans nos sketches et on la reconstruisait à nouveau, on tournait définitivement en dérision l'humanité ; on parodiait l'opérette en se chambrant les uns les autres. Et, comme on n'est pas morts de rire, on est encore vivants aujourd'hui ! <sup>11</sup>

Nina Hagen a trouvé sa voie. Avec l'accord de sa mère, la très bonne élève arrête ses études en dixième (équivalent de la seconde) et se présente au concours d'entrée de l'école d'état de comédie. Mais elle échoue :

Après la Réunification, on a appris en détail pourquoi ça avait foiré ; un compte-rendu de la Stasi m'est tombé entre les mains : celui-ci évoquait une conversation téléphonique que j'avais eue à ce moment-là avec une amie, où je lui racontais, toute contente, que j'avais posé ma candidature à l'école de comédie ; le compte-rendu portait, en marge, une unique note manuscrite de l'officier de la Stasi responsable : « Empêcher ! » <sup>12</sup>

Déscolarisée et sans emploi, Nina Hagen fuit en Pologne afin d'éviter le *Jugendwerkhof*, un atelier forcé qui avait pour mission de recadrer la jeunesse, « *un croisement entre camp de travail et maison de redressement.* <sup>13</sup> » Elle espérait ainsi se faire oublier des autorités et pouvoir ensuite regagner la République Fédérale d'Allemagne. En effet, Nina Hagen comprit très vite qu'il fallait quitter le terrain que l'on critiquait. L'action prend alors un tout autre écho.

Mais Varsovie fut loin d'être une sinécure <sup>14</sup> malgré la découverte des vêtements hippies et de musiques illégales venues de l'Ouest : Joan Baez, The Doors, David Bowie, Tina Turner, Janis Joplin entre autres. Rapidement sans argent, elle est d'ailleurs contrainte de retourner à Berlin-est et de se rendre aux autorités de l'État. Après un interrogatoire de la Stasi, elle bénéficie de l'amnistie générale prononcée par le nouveau Président de la R.D.A., Erich Honecker, envers de jeunes délinquants.

En apparence, Nina Hagen rentre même dans le rang en intégrant le *Zentrale Studio für Unterhaltungskunst* (Studio central pour les arts du divertissement), jusqu'à devenir une chanteuse de variété, un pur produit de l'État. C'est que par ce biais, elle espère obtenir le titre de *Reisekader*, ces cadres habilités à voyager de l'autre côté du Rideau de fer. La chose semblait bien partie puisque Nina enchaîne les tubes. *Du hast den Farbfilm vergessen* (litt. « Tu as oublié la pellicule couleur »), interprétée au sein du groupe Automobil deviendra l'hymne de toute une génération. Écrite par Kurt Demmler et composée par Michael Heubach, les paroles sont pleines d'ironie, et, entre les lignes, d'une forte virulence envers la R.D.A. En résumé, ça raconte les vacances de Nina qui en veut à Micha d'avoir oublié la pellicule couleur car toutes les photos et ses souvenirs seront en noir-et-blanc. Elle décrit ce désir fou de fuir ce monde noir et blanc pour aller dans un lieu plein de couleur et de lumière. (...) Dans le bonheur privé, dans une relative liberté amoureuse, qui donne un aperçu du

paradis. Mais ce paradis est rattrapé par la banalité de la vie quotidienne d'un pays qui fournit des voitures en plastoc, pétaradantes et malodorantes, des maillots de bain ringards, et, année après année, pas assez de pellicules couleurs. J'ai peut-être chanté des chansons de meilleure qualité que *Farbfilm*, mais aucune n'a plus profondément touché le cœur de mes amis. <sup>15</sup>

Nina Hagen veut faire entendre sa voix d'artiste et joue les excentriques autant que faire se peut dans un Berlin-est peu enclin à la chose. Elle se coupe elle-même les cheveux d'une façon qui «*auraient rendu vert de jalousie n'importe quel punk*. <sup>16</sup>» On lui impose alors une perruque ou bien un grand chapeau afin de cacher ses hasardeux essais capillaires. Sa liberté de ton agace en haut-lieu. Elle n'hésite pas à critiquer les conditions de travail des ouvriers pendant ses concerts et à haranguer en public des fonctionnaires de l'État afin de faire valoir sa liberté d'expression. On lui somme alors de quitter son nouveau groupe, Fritzens Dampferband. Nina Hagen se retrouve donc piégée dans une situation surréaliste et paradoxale : la voilà en train de jouer les poupées devant les membres du

Parti et de la Stasi qui continuent à la courtiser (interprétant son comportement emporté comme des reliquats de sautes d'humeur adolescentes) tout en rêvant de pouvoir franchir le Mur.

À l'époque, elle écrit dans son journal : «*La chanson de variété, y'a pas plus malhonnête et abrutissant*.<sup>17</sup>» Nina Hagen souffre de devoir mentir et de se taire. Et plus de trente ans plus tard, elle se souvient encore avec amertume :

La « charmante petite » avait le droit d'ouvrir sa charmante petite gueule, de remuer son charmant petit derrière approuvé par l'État, et, lors de mornes fêtes d'entreprise, de très mornes rassemblements du SED et d'encore plus mornes réunions du FDJ, produisait les charmants détritrus de l'esprit qu'on exigeait d'elle. En quoi cela me concernait-il ? En quoi cela concernait-il mes idéaux ? ma musique ? En rien. Je souffrais des remugles des bas-fonds soi-disant socialistes, je conchiais l'ordre décrétant cette boue émotionnelle. <sup>18</sup>

Pour parler de sa carrière « officielle » en R.D.A., Nina Hagen emploie la troisième personne du singulier créant ainsi une distance vis-à-vis de ce passé. Elle remploie la première personne pour évoquer violemment ses impressions sincères durant cette même période.

Sa liberté d'artiste est considérablement restreinte après son altercation avec le *Kamarad* Egon Krenz, alors membre du gouvernement et responsable de la jeunesse, à qui elle réclame le droit d'aller et venir de part et d'autre de Berlin. « *Mademoiselle Hagen, si vous affirmez votre allégeance au socialisme, et que vous rompez avec l'ennemi de classe Wolf Biermann, nous en reparlerons !* <sup>19</sup> » fut la réponse qu'elle obtint. Mais pour la jeune Nina Hagen c'est avant tout dans le cœur que l'on joue de la musique, et non pas ici ou là, encore moins à Berlin-est.

Puis, un jour de 1976, une goutte va faire déborder son vase émotionnelle. Wolf Biermann, son Pygmalion, est déchu de sa nationalité et ne peut plus rentrer en R.D.A. (il s'était rendu à Cologne pour un concert). Elle écrit alors au Ministre de l'Intérieur, Friedrich Dickel, la lettre suivante :



Melle Nina HAGEN  
104 Berlin  
W.-Pieck-Str. 220

Ministère de l'Intérieur  
À l'attention de M. Friedrich DICKEL  
1086 Berlin  
Mauerstr. 29/32

Objet : Demande de déchéance de la citoyenneté est-allemande et autorisation de sortie de la R.D.A. vers la R.F.A.

Monsieur le Ministre !

Mon nom est Nina Hagen. Ma profession est chanteuse. Je suis citoyenne de la R.D.A. Je connais Wolf Biermann depuis que j'ai 9 ans. Il a été mon père pendant 10 ans, mon ami, mon professeur. Je l'aime et le vénère.

Le 16 novembre 1976, Wolf Biermann fut déchu de sa nationalité est-allemande. Cette mesure se heurte à ma protestation et à mon incompréhension.

Wolf Biermann se voit reprocher des choses qui ne sont pas conformes à la réalité. Par exemple, ce genre de remarques :

«Biermann a diffamé la classe ouvrière», « Biermann a sali durant des années l'État socialiste et son idéal d'humanité. »

Ce que l'on reproche à Biermann m'est alors indirectement reproché ! Car Biermann est mon ami et mon collègue. J'ai souvent travaillé avec Wolf Biermann. Bientôt paraîtra en 1977 en R.F.A. son disque sur lequel j'ai collaboré et chanté avec lui des chansons. J'ai travaillé auprès de lui et voudrais le refaire dans l'avenir. Car la façon dont Wolf Biermann lie la Vérité à l'Art, appelle des groupes brisés à gauche à l'unité, et toujours et sans relâche à la solidarité internationale : cela mérite mon estime profonde envers le loyal communiste Wolf Biermann. Je suis toute endeuillée au sujet de la disposition de notre gouvernement et j'ai perdu tous mes repères. Pour l'instant, je ne vois aucune possibilité de travailler ici, dans mon pays, car je ne saurais pas me taire face à l'injustice ; et donc je n'aurais rien à faire qui correspond à mes capacités.

Je crois fort au socialisme ! J'ai maintenant 21 ans et je ne peux pas et ne veux pas me passer de mon ami et collègue Wolf Biermann. C'est pour cela que je demande ma déchéance de nationalité est-allemande et l'autorisation de sortie de la R.D.A. vers la R.F.A.

J'espère beaucoup que le gouvernement de la R.D.A. va repenser l'affaire Wolf Biermann.

Si un jour Wolf Biermann a la permission de vivre et de remonter sur scène en R.D.A. je voudrais bien annuler ma demande de déchéance de ma citoyenneté est-allemande et l'autorisation de sortie de la R.D.A. vers la R.F.A.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Nina Hagen<sup>20</sup>



La lettre fait son effet au sein du Ministère puisque le 6 décembre 1976, Nina Hagen reçoit un avis d'expulsion de la R.D.A. et une déchéance de nationalité immédiate. Elle quitte Berlin-est le 10, soit deux jours avant la fin de l'ultimatum. Grâce à Wolf Biermann, elle rentre en contact avec la CBS où le découvreur de jeunes talents Jochen Leuschner s'interroge d'abord sur les qualités de cette plouc de l'Est attifée avec quinze ans de retard. Si Nina Hagen le supplie de ne pas lui faire chanter de la variété, il lui impose une sérieuse remise à niveau. Très rapidement, après une brève initiation chez des punks de Londres, elle deviendra la star allemande que l'on connaît.

À l'instar de Patti Smith, Nina Hagen ne croit pas à un mouvement punk qui serait une réaction au mouvement hippie. Bien au contraire, elle y voit les racines communes d'une mentalité contestataire vis-à-vis de l'ordre social imposé. Le punk, c'était en somme ce qu'il fallait à Nina Hagen pour exulter voire exorciser tout ce qu'elle avait dans ses entrailles.

À chaque fois que je lis des conneries assurant que c'est à mon arrivée à l'Ouest que j'ai sauté dans le train du punk, pour reprendre à mon compte cette mode du moment, je me sens incomprise : les gens ne savent rien de ma vie, du mouvement punk, et rien de ce qui se passait dans l'Est sauvage. J'étais déjà punk en R.D.A. : une punk-hippie, parfaitement ! Mes cheveux étaient constamment ravagés. Des punks, il y en avait déjà en R.D.A. ; peut-être pas sous ce nom, mais dans les faits. À l'Est déjà, je m'insurgeais avec passion et résolution contre la bêtise galopante des normes. <sup>21</sup>

Pour Nina Hagen, le punk est plus une philosophie qu'un look où un style d'expression musicale. Être punk est une attitude, une ligne de conduite. D'ailleurs, aujourd'hui, quand on porte un regard rétrospectif sur sa discographie complète on se rendra compte de son éclectisme ; que Nina chante du rock, du reggae, du funk, de la pop, de l'électro, du gospel, du rap ou encore de l'opéra, elle ne se sépare jamais de ce qui fait son identité. Comme elle l'a chanté une fois : « *elle vit la vie qu'elle chante dans ses chansons*. <sup>22</sup> » Pour elle, le punk peut mener à cette vie échevelée ardemment désirée car il draine une pensée sincère, loin du No Future proclamé par les âmes égarées dont le lobe est percé par une épingle à nourrice. Ça, ce n'est qu'une image.

Non, le punk de Nina Hagen clame haut et fort que le futur c'est maintenant <sup>23</sup>.

En 1979, quand le magazine anglais *Melody Maker* déclare que « *Nina Hagen est la plus remarquable contribution allemande à la culture populaire depuis Brecht* <sup>24</sup> », il y a comme une impression d'accomplissement, la certitude inébranlable d'avoir emprunté le bon chemin. Sans aucun doute, c'est le plus beau compliment que l'on pouvait faire à cette punk débarquée d'Allemagne de l'est.

## BERLIN-OUEST ET LE REVERS DE LA MÉDAILLE

Berlin-ouest est plutôt fade, bien loin de ce qu'elle avait imaginé, un peu comme si à force d'être enclavé en R.D.A. la ville n'avait pu trouver un moyen de s'émanciper. Nina Hagen s'était inventé une toute autre ville d'après les dires de ses amis ou de ceux de ses parents venus de l'Ouest. Elle raffolait de discuter avec l'écrivain Heinrich Böll qui lui rapportait toujours des cigarettes Roth-Händle. Elle savait que l'Ouest n'était pas un paradis, ni un monde parfait. Mais elle avait cru à mieux que ce qu'elle découvrait. Il ne s'y passe pas grand-chose. Il était temps qu'elle arrive pour secouer tout ça. Elle n'aura pas non plus une meilleure opinion de Londres :

Et Londres ? C'était comment, Londres ? Pourri, rien que de la drogue. Rien ne sentait le *flower-power*, le *peace and love*. La scène rock était depuis longtemps commerciale à mort, et se parodiait dans ses gesticulations stériles. La ville puait, elle était jonchée d'ordures et agitée de problèmes sociaux. <sup>25</sup>

Malgré tout, elle hume avec délectation cette liberté gagnée et se sent en harmonie totale avec le bouillonnement artistique et musicale underground qui frémit là-bas. Très pieuse, elle remercie le Seigneur de lui avoir fait connaître The Clash ou The Sex Pistols. Et dès qu'elle le peut, détourne l'adage religieux, « Dieu soit loué ! » (*Gott sei Dank!*) en « Punk soit loué ! » (*Punk sei Dank!*). C'est aussi une référence à une célèbre citation de Marlene Dietrich : « Je suis, Dieu soit loué, une Berlinoise ! » (*Ich bin, Gott sei Dank, eine Berlinerin!*) – beaucoup de journaux affirmaient alors que Nina Hagen était la femme allemande la plus célèbre de l'histoire après Marlene Dietrich. Mais



*Nina Hagen devant le mur de Berlin  
photographiée par Ilse Ruppert en 1983. DR*



*Die Brechtschülerin, Nina Hagen dans la cour  
du Berliner Ensemble, oct 2015  
© Lilian Auzas*



*Enseigne du Berliner Ensemble de nuit  
(d'après une idée de Nina Hagen)  
© Lilian Auzas*



surtout, le Dieu de Nina Hagen est forcément un punk. D'ailleurs, Wolf Biermann et Heinrich Böll ne lui avaient-ils pas affirmé quand elle était adolescente que si Jésus revenait sur Terre aujourd'hui, il ressemblerait à quelque chose près au Che Guevara ? Définir le punk de Nina Hagen...

C'est encore l'intéressée qui en parle le mieux :

Dieu merci, je suis punk, aujourd'hui encore. Le punk, ce n'était pas un ramassis de prolos malodorants, des guitaristes crâneurs et éructants, et des petites gonzesses avec un penchant naturel pour la crasse et une épingle à nourrice dans la joue. Le punk, c'était un hurlement au changement, un authentique mouvement de la jeunesse, où il y avait des idéaux, des convictions politiques tranchées, beaucoup d'amour, de solidarité et une chaleur animale réconfortante. Le punk s'est développé sur les expériences humaines et sociales de ma génération. Nous les punks, nous étions des enfants conformistes mais désorientés dont beaucoup s'arrangeaient très bien avec la mandarinocratie de l'Est, alors qu'à l'Ouest, les autres succombaient au matérialisme et au consumérisme. En vérité, c'était le bordel ; du point de vue intellectuel et éthique, nous n'avions rien à envier à la génération de nos parents. Chez nous, les jeunes punks, la soupe de l'écœurement et de la détresse mijotait. Et bang ! Le monde menteur volait en éclats. Nous criions notre douleur d'être abandonnés dans ce monde. Nous crachions sur ce système violent entouré de relents pseudo-révolutionnaires. Nous parlions fort quand il fallait se taire, nous étions en colère quand il fallait s'écraser, inadaptés quand ils voulaient nous récupérer pour faire de nous des courtisans. Nous aimions l'anarchie parce que nous aimions la liberté. <sup>26</sup>

Nina Hagen crachera, oui. Notamment en guise d'ouverture de sa chanson *Pank* sur l'album *Nina Hagen Band* sorti en 1978. La jeune femme incarnera tout ce qu'elle vient de décrire. Il fut un temps où elle sciait les pieds de ses meubles et faisait en sorte que tout, chez elle, soit en contact direct avec le sol. Elle hébergea régulièrement des punks paumés ou sans-abris <sup>27</sup>. Elle s'investit pleinement dans de nombreuses œuvres caritatives afin de faire bâtir un hôpital en Inde. Elle lutte encore inexorablement pour les droits des animaux jusqu'à devenir définitivement végétarienne dès 1982. Combat l'utilisation de l'énergie atomique. Et bien d'autres choses encore. Explosive.

Pas facile mais gratifiant. Pour résumer : « *Nina Hagen est aussi un Mantra. Ce que ça signifie ? Vraisemblablement, le chemin. Le douloureux et extatique chemin.* » <sup>28</sup> »



Le punk, c'était ce qui correspondait le mieux à Nina Hagen. Elle l'avait toujours été sans forcément pouvoir mettre un mot dessus. D'ailleurs, pourquoi le fallait-il ? En 2003, elle tente tout de même de s'en défaire dans quelques interviews. Notamment le 20 octobre, en France, dans l'émission *On a tout essayé* présentée par Laurent Ruquier : « *C'est pas vrai, hein ! Punk, je ne l'ai jamais été et ne le serai jamais !* » <sup>29</sup> » Ce qui passe ici pour un reniement est en réalité un agacement. Elle ne veut plus être réduite à une image, un cliché – puisque c'est ce à quoi la réduisent la plupart des gens. De plus, elle fait la promotion de son album de reprises de standards du jazz, *Big Band Explosion*, interprétées de façon plus académique que ce qu'elle a pu faire par le passé. Et sans doute s'imagine-t-elle que dans l'esprit de beaucoup la dichotomie punk/jazz pourrait être mésinterprétée, d'autant qu'elle aurait confié auparavant à l'animateur par téléphone : « *Vous verrez, j'ai beaucoup changé (...), je ne suis plus l'excentrique que j'ai été.* » <sup>30</sup> Il faut dire que la chanteuse est une *aficionada* de la reprise « à sa manière ». Il n'y a qu'à écouter sa version de *My Way* pour comprendre... Bref, en 2003, Nina Hagen n'est plus à une contradiction près, et tout à fait consciente de l'image que les autres se font d'elle.

Nina Hagen est donc bien plus qu'une simple formule. Elle est une femme à part entière. Une artiste. D'ailleurs, lors de la sortie de son premier album solo, *NunSexMonkRock*, la C.B.S. insiste sur cet aspect. Nina Hagen, c'est Nina Hagen. Des encarts publicitaires et des affiches affirment : « *Une seule personne ose être Nina Hagen. Nunsexmonkrock. Si Nina Hagen ne le chante pas, ça ne peut être chanté.* » Nous voilà prévenu !

Comme Bertolt Brecht le fut pour elle-même, Nina Hagen devient alors le symbole de toute une génération. Elle sera la tempête qu'attendaient Berlin-ouest et la R.F.A. pour se réveiller. Le pays tout entier retient son souffle devant chacune de ses apparitions, sur scène comme à la télévision.

Mais avant toute chose, Nina Hagen chante et parmi ses nombreux thèmes de prédilection, il y a Berlin.

Son premier single au sein de son groupe Nina Hagen Band est *T.V.-Glötzer*, une



reprise glampunk de *White Punks On Dope* de The Tubes. Ce titre évoque, dans la version allemande, une génération de jeunes qui s'affale devant la télévision sans se préoccuper de ce qui se passe au dehors.

*J'mate d'Est en Ouest. La 2, la 5, la 4.*

*J'arrive pas à m'décider !*

*Tout est si coloré ici !*

*J'mate la télé (elle mate la télé) x 2*<sup>31</sup>

Si à Berlin-est Nina Hagen a manqué de pellicule couleur, c'est totalement l'inverse de l'autre côté. Ce qui ne vaut guère mieux selon elle. Les médias occidentaux sont tout aussi manipulateurs. Gare au formatage, alerte-t-elle. Après tout, jeune exilée, elle était bien placée pour le savoir.

Mais le titre le plus emblématique du Nina Hagen Band reste *Auf'm Bahnhof Zoo*, sorti sur les ondes en 1978, soit un an avant le livre *Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée...* En allemand, le titre est beaucoup moins tape-à-l'œil tout en restant clair dans son énoncé : *Christiane F. – Wir Kinder vom Bahnhof Zoo* (litt. « Christiane F. – nous les enfants de la station Zoo »). La Bahnhof Zoo se situe non loin du Kurfürstendamm, la célèbre grande avenue de Berlin-ouest jonchée de prestigieuses boutiques. Cette gare et station de métro était un haut lieu de la scène junkie. Des enfants, garçons et filles, se prostituaient afin de pouvoir se payer leur héroïne. Tous les Berlinoïses étaient au courant de ce qui se passait là-bas sans jamais en parler. Au même titre que le Mur, la Bahnhof Zoo était l'un des nombreux tabous qui frappaient la ville. Si le témoignage de Christiane Felscherinow, dite Christiane F., d'abord paru en épisodes dans le *Stern*, va faire définitivement tomber le masque sur cette bien triste réalité, c'est Nina Hagen qui, la première, met le doigt là où ça fait mal :

*À la station Zoo, dans les chiottes pour dames*

*Je dois être affamé*

*Adorable enfant*<sup>32</sup>

Nina Hagen raconte le quotidien d'une adolescente punk (elle en a tout l'accoutrement) en manque (Nina Hagen l'assimile à la faim), et qui s'enfile sa dose d'héroïne dans les toilettes publics pour dames de la station de métro. La Bahnhof Zoo est pour la chanteuse la quintessence de ce que le monde capitaliste pouvait produire de plus abject. Elle qui avait tant désiré « faire le Mur » découvrait le revers d'une médaille auquel elle ne s'attendait pas à être confrontée de façon aussi violente et quasi permanente. Pis, à ses yeux, l'Allemagne abandonnait ses propres enfants. Pour Nina Hagen, Berlin est une ville triste, sans âme tant qu'elle ne sera pas réunifiée :

*Berlin, Berlin, ville morte – ville de merde*

*Avec des fils barbelés sur des barrières blanches*

*Berlin est vieux et plein de violence*

*Où sont-ils allés, oui, où sont-ils allés, les beaux rêves ?*<sup>33</sup>

Nina hurle sa déception dans cette reprise de *My Way* et adaptée en allemand par ses soins. Si dans la version originale française (*Comme d'habitude*), Claude François évoquait la lassitude qui s'installe dans un couple, et que Frank Sinatra, quant à lui, évoquait un bilan de vie personnel, Nina Hagen se fait la porte-parole d'une jeunesse allemande blasée, complètement paumée et héritière de quelque chose qu'elle n'a jamais souhaité : un pays et une ville coupés en deux. Pas étonnant que cette jeunesse se réfugie dans la drogue comme elle le décrit dans sa chanson *Atomic Flash Deluxe* pour se faire, dit-elle, hara-kiri :

*La cocaïne à Berlin-ouest*<sup>34</sup>

*Le futuriste*

*L'extrémiste*

*Il dit simplement « tschüss ! »*<sup>35</sup>

La colère de l'artiste est permanente. En 1988, elle reprend *I'm a believer* de The Monkeys pour en faire *Ich bin ein Berliner* d'après le célèbre discours de J.F. Kennedy devant la Porte de Brandebourg le 26 juin 1963. Dans cette chanson, Nina Hagen évoque l'impossibilité des Berlinoïses de circuler où bon leur semble. Tout au long de cette chanson, et en filigrane, la chanteuse parle de la notion absurde d'appartenance.

Nina Hagen n'est pas allemande, elle est une citoyenne du monde (c'est pour cette raison qu'elle vivra aussi bien à Berlin qu'à New York ou Los Angeles, à Ibiza et encore à Paris à différents moments de sa carrière). Berlin est dans son A.D.N., on peut être Berlinoise partout dans le monde<sup>36</sup>. Mais il y a aussi ce besoin viscéral de lutter pour cette liberté qui lui a tant manqué étant jeune. Et quand Nina voyage ou part vivre ailleurs, elle en revient toujours à Berlin :

*J'étais sur le point de partir en EXIL,  
Mais quelque chose m'a retenu ici :  
Ma haine du Mur et des douanes !  
Le quotidien est gris, qui donc ici est déjà libre ???!!!  
Je tape du poing sur la table !  
JE SUIS UN BERLINOIS  
Ou pas d'ailleurs !?  
Mon quartier, c'est BERLIN !  
J reste ici !  
HUH ! Je suis un Berlinois,  
Je m'appelle Nina,  
La pionnière !<sup>37</sup>*

## Le Mur

Nina Hagen le clame partout : il doit tomber. Elle en a une haine viscérale. Si bien que dans un reportage pour la télévision française, elle ne lui jette presque aucun regard alors qu'elle se tient sur une plate-forme juste devant. À cause du Mur de la honte, elle ne peut revoir ni son père ni son demi-frère, Benjamin Hagen, sans compter un bon nombre de ses amis qu'elle a laissés à Berlin-est après son expulsion. Ainsi se confie-t-elle à Lamy Vincent, animateur de *L'Écho des bananes*, tout en ajoutant : « *Je me sens terriblement mal ici... oh, regarde le lapin là-bas ! C'est la seule chose sympa à propos de ce mur. Ici les animaux peuvent courir en liberté.* »<sup>38</sup>

Le 3 octobre 1989, son souhait le plus cher se réalise.

## BERLIN : LA FIERTÉ RETROUVÉE

Le Mur est tombé et pour fêter ça, le 15 janvier 1990 Nina Hagen fracasse des moellons à coups de marteau à Paris lors d'une performance artistique. Par ce *happening*, elle entend rappeler qu'il reste encore beaucoup de murs à faire tomber dans le monde.

Le 3 octobre 1991, l'Allemagne est réunifiée.

La Réunification fut pour beaucoup d'Allemands de l'ouest l'occasion de découvrir la ville qui allait redevenir leur capitale (*Hauptstadt*) : Berlin. C'est donc pour Nina Hagen une excellente occasion de promouvoir sa ville natale.

En France, Anne-Marie Pailhès et Catherine Robert, deux agrégées d'allemand et anciennes élèves de l'E.N.S., éditent chez Hatier en octobre 1991 un recueil de textes sur Berlin parmi les plus grands auteurs outre-rhin du vingtième siècle. Quel rapport avec Nina Hagen ? C'est elle qui signe la préface de ce « *petit livre amusant, distrayant et instructif avec des histoires sur le vieux et le nouveau Berlin* »<sup>39</sup> :

Berlin, Toi la sauvage et belle ville ! Y'a d'l'ambiance<sup>40</sup> ! T'es dingue au sens joyeux :

Ton humour, Tes bistrots ; Tes beaux, vieux et grands appartements qui, dans des arrière-cours souvent plus petites, sont souvent sans salle-de-bain ni chiotte ! Néanmoins, les hommes ont bon cœur et un franc-parler<sup>41</sup>, la culture était et est resté avant-gardiste et moderne. La tradition des cabarets d'antan, aussi bien que Bert Brecht, le théâtre de Max Reinhardt, Tes revues de travestis : le Mur ne pouvait détruire Ton âme forte. Et maintenant Tu es réunifié ! Les nombreux petits lacs de tes alentours invitent à nager, à faire du bateau, à pêcher, à bronzer, à chercher des champignons – être libre !

Ballet classique et télévisé tel que ceux du célèbre Friedrichstadt-Palast, sans oublier les ballets des opéras comique et municipal dans la partie est de la ville, des groupes punks, le striptease, la danse du ventre, l'opéra, l'opérette, la comédie musicale, la scène jazz (de renommée internationale démente) et tous les nombreux théâtres, acteurs, groupes, poètes, musiciens, chanteurs, peintres, designers, artistes, bon-vivants<sup>42</sup>.

La ville vit ! Marchés aux puces. *Laubenpieper*<sup>43</sup>. Tramways.

Je T'aime, Berlin. Tu es internationale ! Et Bonn n'a pas besoin d'être triste car tu n'as pas de concurrence <sup>44</sup> ! Imbattable ! Au top ! <sup>45</sup>

En utilisant l'énumération, Nina Hagen ne cherche pas à décrire la ville, plutôt à retranscrire une atmosphère. En sautant comme elle le fait de termes en termes, elle souligne l'aspect vivant de Berlin, et ce qui fait son côté attachant. C'est de *son* Berlin dont elle parle, et non plus cette ville morte tant critiquée auparavant dans ses chansons. Ce petit texte est une invitation, via la littérature, à découvrir la capitale allemande. D'ailleurs, elle se réjouit que sa ville natale, capitale de la R.D.A. ait été préférée à Bonn pour devenir la première ville de cette nouvelle Allemagne fédérale et (r)accueillir le siège de son gouvernement. Ainsi, Berlin rayonne à nouveau. Enfin, Berlin peut retrouver son identité, redevenir comme avant. À cette époque où elle était à la pointe. Avant le Mur. Avant Hitler.

Cette atmosphère typique, c'est exactement le sujet de sa chanson *Berlin*, extrait de son album *Revolution Ballroom* (considéré par les critiques comme son meilleur album solo avec en couverture son célèbre portrait en sado-masochiste immortalisé par les photographes Pierre & Gilles). D'ailleurs, le single s'ouvre sur des bruits de rue.

#### BERLIN (version originale)

Wir tanzen und verführen  
Wir singen und berühren  
Wir herrschen und betrügen  
Wir kriechen und wir lügen  
We're loving and romancing  
We're singing and we're dancing  
We beat it when we need it  
We're lying and keep smiling  
Wir leben bis wir schweben  
Wir hoffen und wir beten  
Wir trinken und wir essen  
Wir lachen und vergessen  
Was die Leute reden ist wie der Wind  
Es rauscht an mir vorbei  
Wir brauchen Worte, die Verbindung schaffen  
Von Vorurteilen frei  
Berlin!!  
Berlin!!  
Ich liebe die Stimmung  
L'atmosphère c'est très bizarre  
Right over here  
Chez toi at the «Tempodrom»  
At the «Tunnel» and the «Q»  
Over here  
Avec un rendez-vous  
Toujours retour c'est la vie  
Mais oui oui oui oui oui oui  
C'est la vie!  
We all gotta choose  
If we gonna win or if we gonna lose  
We all gotta choose  
If we gonna win or if we gonna lose  
Berlin!!  
Berlin!!  
Osten, Westen werden hell,  
Ja die Große Stadt ist schnell!  
Send me a postcard if you please  
C'est royal, c'est magnifique  
Osten, Westen werden hell,  
Ja die Große Stadt ist schnell!  
Send me a postcard if you please  
C'est royal, c'est magnifique  
Berlin!!  
Berlin!!  
We all gotta choose  
If we gonna win or if we gonna lose  
We all gotta choose  
If we gonna win or if we gonna lose

#### BERLIN (tda)

Nous dansons et séduisons  
Nous chantons et nous effleurons  
Nous avons le pouvoir et dupons  
Nous rampons et mentons  
Nous aimons et sommes romantiques  
Nous chantons et nous dansons  
Nous frappons quand il y a besoin  
Nous sommes allongés et gardons le sourire  
Nous vivons jusqu'à planer  
Nous espérons et nous prions  
Nous mangeons et nous buvons  
Nous rions et oublions  
Ce que les gens disent est comme le vent  
C'est comme un bruit de fond qui m'arrive au-dessus  
Nous avons besoin des mots, de créer la connexion  
Libre de tous préjugés  
Berlin !  
Berlin !  
J'aime l'ambiance  
L'atmosphère c'est très bizarre  
Par ici  
Chez toi au Tempodrom  
Au Tunnel et au Q  
Ici  
Avec un rendez-vous  
Toujours retour c'est la vie  
Mais oui oui oui oui oui oui  
C'est la vie !  
Nous allons choisir  
Si nous allons gagner ou si nous allons perdre  
Nous allons choisir  
Si nous allons gagner ou si nous allons perdre  
Berlin !  
Berlin !  
L'est et l'ouest deviendront lumineux  
Oui la grande ville est rapide !  
Envoie-moi une carte postale s'il te plait  
C'est royal, c'est magnifique  
L'est et l'ouest deviendront lumineux  
Oui la grande ville est rapide !  
Envoie-moi une carte postale s'il te plait  
C'est royal, c'est magnifique  
Berlin !  
Berlin !  
Nous allons choisir  
Si nous allons gagner ou si nous allons perdre  
Nous allons choisir  
Si nous allons gagner ou si nous allons perdre



Nina Hagen insiste sur le fait que Berlin redevient une ville normale et que ses habitants n'ont plus à être des bêtes de foire à plaindre aux yeux du monde. Elle utilise à nouveau un procédé qu'elle affectionne : l'énumération. D'un point de vue rhétorique, ce style a l'avantage de convaincre. Ici, elle énonce des banalités et des comportements humains de base (manger, boire, danser, etc.) sans exclure un aspect négatif (mentir, se battre, etc.). Enfin, encore une fois, elle affirme que Berlin est enfin Berlin grâce à la réunification des deux parties de la ville. Comme si jusqu'à présent, l'identité de la ville avait été mise en *stand-by*. De cette sectorisation de la ville par les forces alliées d'occupation, elle n'en retient qu'un aspect positif, d'un point de vue humain toujours : l'échange des cultures. C'est pour cette raison qu'elle chante aussi en anglais et en français, tout en excluant volontairement le russe puisque le Mur empêchait cette connexion dont elle parle.<sup>47</sup>

Dans Berlin (ist dufte!), titre édité sur son album précédent, Street, elle raconte l'évènement historique que représente la chute du Mur de Berlin. La chanson a des allures de contine punkrock car Nina Hagen aime jouer les Märchenerzählerin (conteuse) en expliquant l'Histoire avec une petite histoire :

BERLIN (IST DUFTE!) (version originale)

Nina Hagen is gonna rock you  
Nina Hagen is gonna rock you  
C'est moi !

Berlin ist dufte, Hauptstadt der DDR  
Berlin ist dufte, Hauptstadt der DDR  
Berlin ist dufte, und die olle mauer is och nicht mehr

da steigt ne Party, in der Karl-Marx-Allee  
Unter den Linden verliert Udo sein gefülltes  
Portemonnaie  
in der Keibelstraße steigt ne riesen Show  
und die Grenzen der Hauptstadt brennen lichterloh  
aufm Straußbergerplatz, treff' ich meinen Schatz  
hej, dann ziehen wa wieder rüber zum Alexanderplatz  
mein altes Fräulein Direktorin  
aus'm Prenzlauerberg trägt den neuen Slogan:  
„Pioniere und FDJ'ler Berlin ist dufte!“  
Hauptstadt der DDR

Berlin ist dufte, und die olle mauer is och nicht mehr

Haste ne macke ey ?

auf der Mauer auf der Lauer sitzt ne alte Bar  
hiermit erkläre ich die ehemalige BRD für besetzt  
und keine wird hier wieder vor die Tür gesetzt  
da steigt ne Party im Laubenpieper Wilhelmsruh  
ich bin mit allen Berlinern auf du und du.....

Oh Berlin Berlin Berlin  
Du bist aller Städte queen  
Der Berliner Bär bin ich  
Schrecklich lieb das habe ich dich  
Ick bin eine reife Frucht  
Mein Berlin dat is'ne Wucht  
Berlin is all right now!

BERLIN (IST DUFTE!) (tda et Dr Martina Behr)

Nina Hagen va t'bercer  
Nina Hagen va t'bercer  
C'est moi !

Berlin est épatant, capitale de la R.D.A.  
Berlin est épatant, capitale de la R.D.A.  
Berlin est épatant, et le Mur n'est plus

Y'a une fête sur la Karl-Marx-Allee  
Sous les tilleuls, Udo a perdu son porte-monnaie bien  
rempli  
Dans la Keibelstrasse, il y a un grand spectacle  
Et les limites de la capitale sont en flammes  
À la Straussbergplatz, j'encontre mon trésor  
Hey, on va pouvoir retourner sur l'Alexanderplatz

Ma bonne vieille Mademoiselle la Directrice  
De Prenzlauerberg porte le nouveau slogan :  
Pionniers et membres de la FDJ Berlin est épatant  
Capitale de la R.D.A.

Berlin est épatant et le Mur n'est plus

Ça va pas, la tête !

Sur le Mur est assis un vieux bar  
Par cela, je déclare l'ancienne R.F.A. occupée  
Et plus personne sera mis à la porte  
Y'a une fête parmi les Laubenpieper de Wilhelmsruh  
Je tutoie tous les berlinois...

Oh Berlin Berlin Berlin  
T'es la reine de toutes les villes  
L'ours de Berlin je suis  
Je t'aime à la folie  
Je suis un fruit mûr  
Mon Berlin ça décoiffe  
Berlin va bien maintenant !



Nina Hagen invite l'auditeur à faire un tour dans le Berlin de son enfance, dans la partie est de la ville. Toujours et encore l'énumération de quartiers qu'elle affectionne comme Prenzlauerberg ainsi que des lieux hautement symboliques : la Karl Marx allée, l'Alexanderplatz où se trouve la célèbre tour de télévision typique de l'architecture soviétique, la *Fernsehturm*. Elle exhorte les Berlinois à se mélanger. Pour sa part, elle accompagne le chanteur Udo Lindenberg dans une visite à l'est et réclame aux habitants de Berlin-est d'«occuper» Berlin-ouest. Nina Hagen écrit l'hymne de Berlin, une ode à la fraternité.

Depuis, la Chute du Mur de Berlin, être Berlinois devient pour Nina Hagen un argument politique :

« *My name is Nina, Ich bin ein Berliner* » annonce-t-elle au début du single *Nina IV* President dans le même album. D'un point de vue rhétorique, tout ce qui fait Nina Hagen tient en cet axiome : Ich bin ein Berliner.

Si Nina est Berlin, Berlin est aussi Nina.

Nina Hagen est avec le temps devenu un symbole de Berlin, une part d'identité de la ville. Nina Hagen est à l'image de la capitale allemande : rebelle, vivante, colorée, provocante, intelligente ! Elle est sa plus fidèle ambassadrice.

C'est en toute logique qu'Ikea lui demande d'être son égérie pour sa campagne publicitaire à Berlin. En une affiche, il y a alliance des symboles forts. Nina Hagen-la-berlinoise enfle les vêtements de Fifi Brindacier, la célèbre héroïne pour enfants suédoise, afin de promouvoir la célèbre marque d'ameublement suédoise dans sa ville chérie. Berlin devenant alors comme l'indique le slogan : «la capitale suédoise secrète».

<sup>1</sup> Nina Hagen, *Confessions*, Éditions Bénédictines, Saint-Benoît-du-Sault, 2012 (trad. fra. : Lys-Marie Angibeaud).

<sup>2</sup> „Ich kann nicht auf die Deutschen stolz sein.“ Dans Nina Hagen, *Ich bin ein Berliner*, Goldmann Verlag, Munich, 1988, p. 208 (tda). Elle énumère ensuite quelques noms d'Allemands qui trouvent grâce à ses yeux, tels Katharina Thalbach, Herbert Grönemeyer, Marlene Dietrich ou encore les membres de Die Toten Hosen.

<sup>3</sup> „(...) etwas Besseres als den Tod findest du überall.“ Allusion au conte des frères Grimm, *Die Bremer Stadtmusikanten* (Les Musiciens de Brême).

<sup>4</sup> Nina Hagen, 2012, p. 153.

<sup>5</sup> Entretien personnel de l'auteur avec Nina Hagen (19.10.2015).

<sup>6</sup> „ Kurz und gut: Ich bin eine Brechtschülerin.“ Dans Nina Hagen, 1988, p. 13 (tda).

<sup>7</sup> Eva-Maria Hagen est née en 1934 à Költzchen (actuel Kołczyn) en Poméranie orientale, ancien territoire allemand séparé par le couloir de Danzig, aujourd'hui en Pologne. D'abord formée comme mécanicienne dans une usine de tramways, elle se lance dans la comédie dès le début des années 50. Bertolt Brecht l'engage dans sa troupe du Berliner Ensemble où il la dirige en 1953 dans *Katzgraben*, une pièce d'Erwin Strittmatter.

<sup>8</sup> Nina Hagen, 2012, p. 14.

<sup>9</sup> Né à Hambourg en 1936, Wolf Biermann est issu d'une famille juive et communiste dont certains membres étaient des résistants au nazisme. Il se forme d'abord à la mise en scène à Berlin-est et donne son premier concert en 1964 à Berlin-ouest où il édite son premier disque, *Die Drahtharfe* (*La Harpe de barbelés*), l'année suivante. En 1966, il épouse Eva-Maria Hagen avec laquelle il vivra six ans. Durant ce mariage, il apprend à Nina Hagen à se perfectionner à la guitare (notamment en lui faisant écouter de la musique interdite comme des titres de Bob Dylan). Il l'encourage aussi à écrire ses propres poèmes et chansons. Biermann lui rend hommage dans *Ninas Nase* (*Le Nez de Nina*). En 1976, alors que la tension entre les deux Allemagnes se durcit, le chanteur est déchu de sa nationalité est-allemande après un concert donné à Cologne. Il sera soutenu par son ex-femme et Nina qui seront toutes deux expulsées vers l'ouest à la fin de la même année.

<sup>10</sup> Nina Hagen, 1988, pp. 13-14 et entretien personnel de l'auteur avec Nina Hagen (19.10.2015).

<sup>11</sup> Nina Hagen, 2012, p. 104.

<sup>12</sup> Idem, p. 117.

<sup>13</sup> Idem, p. 116.

<sup>14</sup> « *La peur, la peur, la peur. La peur d'être repérée par les enquêteurs de la Stasi. La peur de ne pas trouver de refuge pour la nuit. La peur de ne plus avoir d'argent et de n'avoir rien à manger. La peur d'être obligée de retourner dans cette putain de R.D.A.* » dans idem, p. 120.

<sup>15</sup> Idem, p. 141.

<sup>16</sup> Idem, p.123.

<sup>17</sup> Idem, p. 123.

<sup>18</sup> Idem, pp. 139-140.

<sup>19</sup> Idem, p. 150.

<sup>20</sup> Nina Hagen, 1988, pp. 18-19 (tda et Dr Martina Behr).

<sup>21</sup> Nina Hagen, 2012, p. 159.

<sup>22</sup> “*I'm gonna live the life I sing about in my song*” Nina Hagen (*I gonna live the life*, extrait de l'album *Revolution Ballroom*, Mercury Records, 1992)

<sup>23</sup> *Future is now* est une chanson de Nina Hagen extraite de son premier album solo, *NunSexMonkRock*, CBS, 1982.

<sup>24</sup> Chris Bohn, “West is best (but still not good enough)”, dans *Melody Maker*, Londres, 16 juin 1979.

<sup>25</sup> Nina Hagen, 2012, p. 158.

<sup>26</sup> Idem, pp. 163-164.

<sup>27</sup> Sa fille, l'actrice Cosma Shiva Hagen, le confie sur Arte dans l'émission *Durch die Nacht/À travers la nuit* en 2012.

<sup>28</sup> Nina Hagen, 1988, p. 80.

<sup>29</sup> Interview de Nina Hagen par Laurent Ruquier (*On a tout essayé*, 20/10/2003). L'extrait a été récemment supprimé de Youtube.

<sup>30</sup> Idem.

<sup>31</sup> „Ich glotz' von Ost nach West. 2, 5, 4 / Ich kann mich gar nicht entscheiden / Ist alles so schön bunt hier! / Ich glotz' TV (Sie glotzt TV) x 2“ (tda).

<sup>32</sup> „Auf'm Bahnhof Zoo im Damenklo / Ich muss hungrig sein / Süßes Kind“ (tda)

<sup>33</sup> „Berlin, Berlin, tote Stadt – scheiß Stadt / mit Stacheldraht auf Weißen Zäunen / Berlin ist alt und voll Gewalt / Wo sind sie ihn,

ja wo sind sie ihn, die schönen Träume?“ (tda)

<sup>34</sup> Au début de la chanson, Berlin-ouest est remplacé par Vienne-la-belle (*schönes Wien*). Allusion à une très célèbre chanson de 1982 du chanteur autrichien Falco qui parle des toxicomanes viennois (*Ganz Wien*).

<sup>35</sup> „Das Kokain im Westen Berlin / La Futurist / La Extremist / Er sagte einfach Tschüss!“ (tda)

<sup>36</sup> Entretien personnel de l'auteur avec Nina Hagen (19.10.2015).

<sup>37</sup> „Ich war drauf und dran, in das EXIL, zu gehen / doch irgendetwas hielt mich hier zurück: / Mein Hass auf die Mauer und die Grenzpolizei! / der Alltag is'n grauer, wer ist hier schon frei???!!! / Ick haue uff'n Tisch! / ICH BIN EIN BERLINER / oder etwa nicht!?! / mein Kiez ist BERLIN! / Ick bleib hier! / HUH! Ich bin ein Berliner / Ich heiße Nina / die Pionier!“ (tda et Dr Martina Behr)

<sup>38</sup> Interview avec Lamy Vincent. *L'Écho des bananes* (FR3, le 06/11/1983).

<sup>39</sup> „Ein amüsantes, unterhaltsames, lehrreiches Büchlein mit Geschichten aus dem alten und dem neuen Berlin!“ Nina Hagen, „Berlin“, dans Anne-Marie Pailhès et Catherine Robert (sld), *Berlin*, Paris, éd. Hatier, coll. « Lire en V.O. », 1991, p. IX (tda).

<sup>40</sup> Nina Hagen emploie l'expression „Es tanzt der BÄR“. Bär (l'ours) fait directement référence à Berlin dont il est l'emblème. En outre, dans ce même esprit, il arrive que certains Berlinoïses, dont Nina Hagen, écrivent *Bärlein* (petit ours) pour parler affectueusement de leur ville.

<sup>41</sup> Nina Hagen écrit „Die Menschen haben Herz und Schnauze am rechten Fleck.“ En allemand, l'expression „Das Herz am rechten Fleck haben“ signifie avoir bon cœur. Mais elle y ajoute le mot *Schnauze* qui peut se traduire par le flair. C'est aussi et surtout une référence à Berlin puisque c'est avec ce terme que l'on définit la façon de s'exprimer typique des Berlinoïses réputés pour parler sans détour (sans que cela ait une connotation négative).

<sup>42</sup> En allemand, Nina Hagen emploie la répétition „Künstler, Lebenskünstler“ difficilement traduisible en français. Si *Künstler* signifie bien « artiste », *Lebenskünstler* désigne quelqu'un dont la vie est bien organisée, un genre de dilettante sans l'aspect négatif. Nous avons choisi le terme français « bon-vivant », conscient de ses limites sémantiques.

<sup>43</sup> „Laubenpieper“ est intraduisible en français. En dialecte berlinois, cela désigne ceux qui passent leurs week-ends dans des cabanes avec un petit jardin en dehors du centre-ville de Berlin afin de fuir le stress.

<sup>44</sup> Nina Hagen évoque ici la „Konkurrenz“ ; c'est une allusion à une célèbre chanson d'Hildegard Knef, *Berlin dein Gesicht hat sommersprossen*, où il est fait mention d'une „Schönheitskonkurrenz“, un concours de beauté que, malgré ses nombreux défauts, la ville remporte haut la main.

<sup>45</sup> Nina Hagen, „Berlin“, 1990, p. VII (tda).

<sup>46</sup> Ce sont des clubs et salles de concert de Berlin.

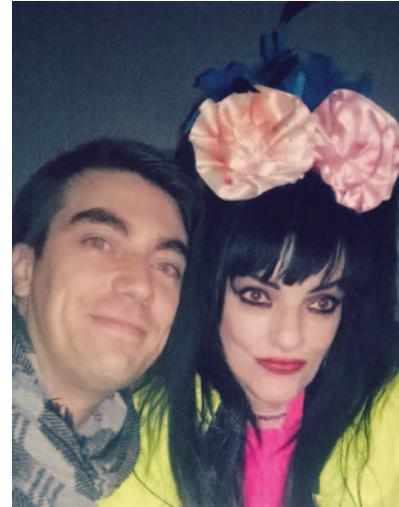
<sup>47</sup> Notons tout de même que Nina Hagen a des notions de russe dû à sa scolarité en R.D.A. D'ailleurs, elle a chanté quelques mots dans cette langue dans certaines de ses chansons (*Gorbatschev Rap* ou encore *Russischer Reggae* par exemple).

<sup>48</sup> Il existe une variante à cette chanson. En effet, à l'origine, et parce qu'écrite en 1988, la chanson imagine ce que serait Berlin sans le Mur et invite les Berlinoïses à le faire tomber.

<sup>49</sup> *Unter den Linden* est une célèbre avenue berlinoise qui signifie littéralement « sous les tilleuls ».

<sup>50</sup> Il s'agit de Udo Lindenberg, célèbre chanteur allemand et ami de Nina Hagen.

<sup>51</sup> Ce vers n'a pas beaucoup de sens ni en français ni en allemand dans ce contexte. C'est une allusion à une célèbre chanson pour enfant *Auf der Mauer, auf der Lauer sitzt 'ne kleine Wanze*. Elle remplace „kleine Wanze“ (« petite punaise ») par « un vieux bar ».



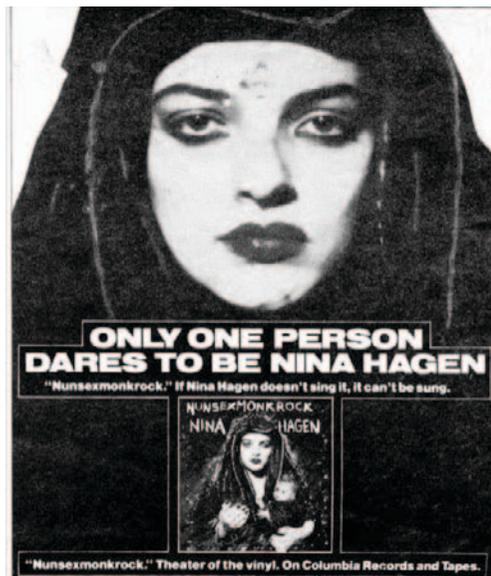


*Nina Hagen en tenue S.M. (hommage à Betty Page)  
photographiée par Pierre & Gilles pour la pochette de son album  
Revolution Ballroom, Mercury, 1993. DR*





Nina Hagen en couverture du Stern.  
N° 41, 4 octobre 1979. DR



Encart promotionnel de l'album  
NunSexMonkRock, CBS, 1982. DR



Pochette du premier album éponyme du Nina  
Hagen Band, CBS, 1978. DR





*Grüße aus Berlin, 2016*  
© Aurélie & Lilian Auzas

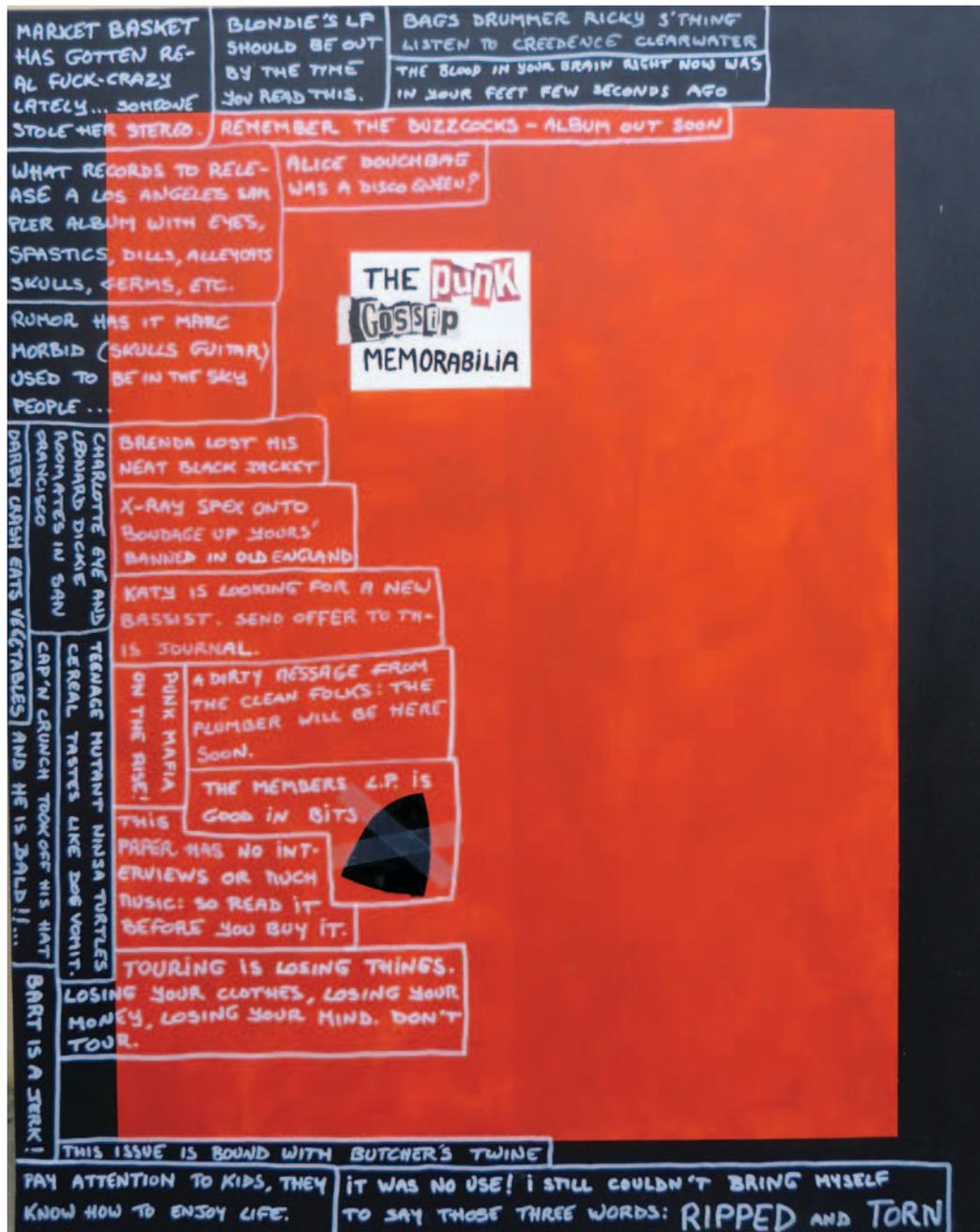




**DO YOU SPEAK ENGLISH ?  
NON JE PIQUE LES CLOPES**  
LUBNA BANG

Do you speak english ? non je  
pique les clopes  
L'amour saignera trois fois  
Pendant que la haine s'emporte,  
Que tu crèves mon aorte  
Lentement, de tes dix doigts.  
L'amour saignera trois fois  
Alors que meurt en couche,  
Le venin dans ta bouche,  
Et qu'au ciel tu abois  
De longues plaidoiries,  
Des ave maria,  
De ces psaumes de cirque  
Qui ne font rire que toi.  
L'amour saignera trois fois  
Avant que la mort ne fauche,  
Tes funestes sons de cloche  
Que tu caches sous ton toit.

L'amour saignera trois fois  
Le temps pour nous de gueuler,  
Que la belle au bois dormait  
Même si elle n'y était pas.  
La haine sifflera trois fois  
L'amour que tu m'arraches,  
Mon cœur que tu cravaches,  
Lentement, de tes dix doigts.  
La haine sifflera trois fois  
Sous tes draps misanthropes,  
Où s'échouent tristes phoques,  
Les désirs les plus tendres  
Les amours dilettantes  
Les macabres escortes  
Des beaux gestes à ta voix.  
Je ne te hais point salope  
Mieux vaut piquer une clope  
Que de speaker l'english  
Dans ton oreille de bois.



SEITOUNG - THE PUNK GOSSIP MEMORABILIA (2001-2013)

## TE FAIRE ENCULER

ODM

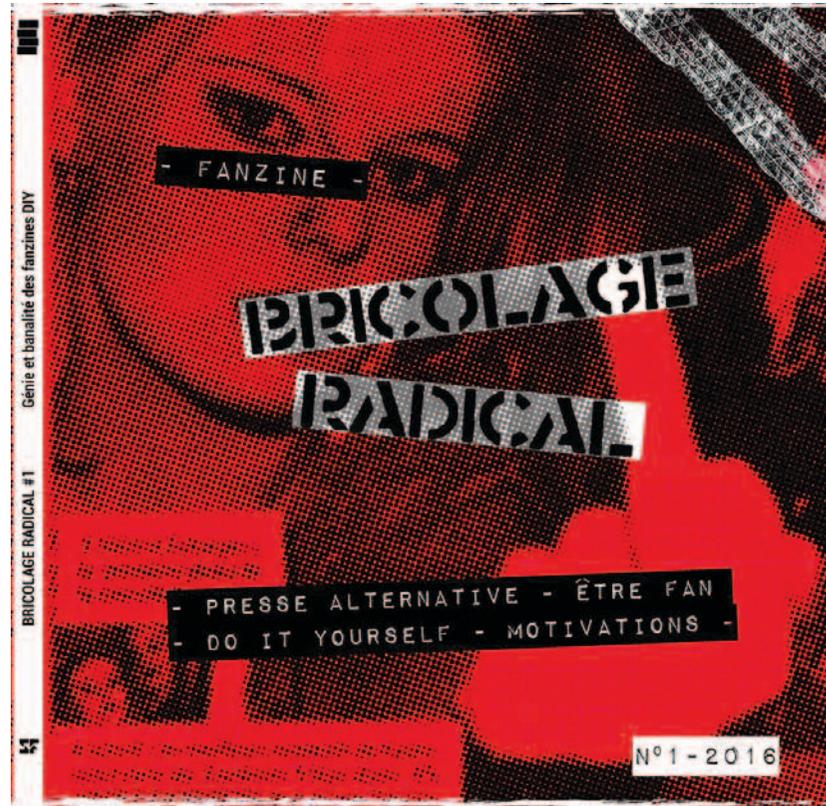
Et t'enculer aussi bien,  
T'emmerder,  
Te pisser à la raie,  
Et suce ma bite encore  
Et Bouge  
Bouge  
Bouge  
Dégage de mon soleil  
Mon doigt bien profond  
Regarde le  
Mon doigt  
Droit  
Tendu  
Tendu  
Ogive nucléaire  
À la face de tes bombes,  
De tes urnes,  
De tes petits arrangement avec les  
morts  
Mon doigt à la face de tes slogans, de ta  
prostitution, de ta pornographie politique  
De ton eucharistie quotidienne de  
vaurien.  
Tu me veux vagabond ?  
Tu me veux en chien, jappant ?  
Mon cul frotté sur ton parquet ciré, sur  
ton sénat  
Sur ton assemblée d'accablants  
fossoyeurs.  
Ça split et salit tout sur son passage

Ça dégueule aux entournares  
Ça souille ta convenance de danseuse  
endimanchée  
Tes racolages de carmélite  
Tes mensonges larvés de prédateur  
vorace  
Ça souille tes messes et tes cérémonies  
de  
jésuite  
Ton 14 juillet et tes calvaires au bord  
des routes  
Dans les campagnes de la Meuse  
Ça souille tes charniers et tes ossuaires  
Je suis ta crasse érigée en œuvre d'art  
Je suis ta conscience morale de petite  
 salope fourbe  
De faux prophète  
D'escroc.  
La possibilité de te racheter une  
conscience.  
Je suis le doigt tendu à la face de tes  
sophismes.  
Cette façon nonchalante de chier sur ton  
contexte  
Sur tes institutions  
Sur tes croyances  
Et sur tes justifications hasardeuses  
Je suis cette façon arrogante  
De chier sur tes guerres  
Et sur tes intentions  
De chier sur tes radars  
De chier sur ton dressage et ta  
domestication

Je suis le gag ball qui ferme la bouche à  
ton mépris à tes crachats  
Toi qui me voudrais en pute, effrayée et  
docile  
Toi qui te voudrais mon souteneur  
Qui me voudrais aux ordres,  
Qui voudrait mes mains à jamais posées  
à plat sur la table pour servir tes bonnes  
manières  
Toi qui n'as d'autre intention que  
d'asservir mon corps pour nourrir ton  
compte en banque  
Pour justifier ta raison d'être  
Et faire enfler ta cause  
Je suis ta souillure,  
Je suis ta contradiction,  
Ton insoumise en porte jarretelles et en  
bas résilles  
Tout ce que tu n'es pas,  
Je suis celui qui te contemple,  
Je suis le témoin de ta dialectique de  
tête à claque.  
De tes sourires de publicistes.  
Et de ta prétention pleutre.  
De tes jactances d'énarque.  
Je suis celui qui danse avec fureur sur  
tes déluges  
Sur tes naufrages.  
Je suis l'indécent, le mal élevé  
Un cheval insoumis  
Né de l'accouplement de tes rues avec  
la nuit.  
Rejeton abject de ce que tu as oublié

dans ta littérature de comptable  
Dans ton prévisionnel de petit  
commerçant  
Je suis l'enfant terrible  
Le parricide joyeux qui t'empêchera, à  
jamais, de dormir.  
De mes cris  
De mes orgasmes.





## JURASSIC PUNK

JONATHAN EDWARDS

Mon expérience punk a été grandement influencée par le site Grooveshark. C'était un site de streaming de musique dans le genre de Spotify ou Deezer avec une fonctionnalité que d'autres sites n'ont pas : la possibilité de faire des broadcast. Ça consiste à passer une playlist que les gens peuvent venir écouter, en discutant sur un tchat. Je m'étais mis au punk, après avoir eu une période pop-punk (Green Day, The Offspring, blink-182). J'ai donc lancé mon broadcast punk au début de l'été 2013, Jurassic Punk, avec les quelques groupes que je connaissais. Au fur et à mesure, quelques personnes sont venues écouter ma playlist et proposer des groupes. Ça a été une expérience géniale et j'ai découvert énormément de groupes. C'était au début de ma thèse, et tous les jours en arrivant à mon bureau je lançais la playlist qui grossissait avec le temps, et j'ai commencé à la trier en sous-playlists. J'ai découvert le ska-punk, avec Streetlight Manifesto, et le punk français, avec Justin(e) notamment, qui deviendra mon groupe favori. A part un concert de Green Day à Paris en 2009, c'est aussi la période où j'ai commencé à aller à des concerts et festivals punks. NOFX, la tournée Guerilla Asso, le Groezrock, l'XtremeFest... Je me suis fait une crête en décembre 2013. C'était marrant de voir le regard des gens dans la rue. Les grands-mères qui me jugeaient, les gens qui regardent du coin de l'oeil, les gamins qui me fixaient et me montraient du doigt... J'ai donné quelques cours pendant ma thèse. J'ai adoré les réactions des étudiants qui me voyaient pour la première fois en entrant dans la salle de classe. J'ai été contacté par une employée de Grooveshark, qui faisait le lien entre le staff Grooveshark et les broadcasters. J'étais devenu un des broadcasters les plus importants dans mon style de musique sur Grooveshark (pour relativiser, c'était rarement plus d'une quinzaine d'auditeurs en même temps, alors que certains broadcasts electro ou rock atteignaient les quelques milliers d'auditeurs). De temps en temps, on se mettait d'accord pour que mon broadcast soit «featured», c'est-à-dire placé tout en haut de la page des broadcasts, mis en valeur. Je profitais de ces sessions de quelques heures pour passer des playlists spéciales, comme une playlist composée uniquement de reprises punk. Certaines sessions étaient organisées pour des événements, comme la Saint-Patrick où je passais une playlist de punk celtique, ou la Saint-Valentin où je passais une playlist avec pour thème l'amour. Ca a été aussi

une super expérience humaine. Plusieurs de mes auditeurs revenaient régulièrement. J'ai pu discuter avec des punks du monde entier, chacun me faisait découvrir des groupes locaux. J'ai fait des playlists de punk russe, de punk brésilien, de punk polonais, de punk espagnol...

J'ai parlé avec des punks américains des années 70-80, et des punks français ou allemands très engagés. Ça m'a aidé à forger mon idéologie punk. Cette année j'ai pu rencontrer un de mes auditeurs, un punk brésilien, de passage à Paris. Il m'a donné une bière faite maison qu'il m'avait promise. C'était cool de voir ce type que j'avais rencontré en ligne, et avec qui j'avais beaucoup discuté par tchat. Une auditrice que j'avais rencontrée sur Grooveshark m'avait dessiné un avatar, un philosopunkus, un dinosaure humanoïde qui se pose des questions (basé sur le meme du philosoraptor), avec une crête en plumes et des vêtements punks. J'ai demandé à une amie dessinatrice de reprendre cet avatar et de me le simplifier pour en faire un logo. J'ai ensuite ouvert une boutique en ligne avec des tee-shirts et des badges avec mon logo, et j'ai fait faire des stickers que je colle dans les toilettes de bars et dans les festivals. Malheureusement Grooveshark a fermé, le 1er Mai 2015. J'étais dégoûté, le broadcast m'avait beaucoup apporté. Depuis j'écoute de la musique principalement sur Deezer. J'y ai refait un compte Jurassic Punk, et j'ai refait mes playlists : Street punk, Classic punk, Hardcore, Pop punk... Mais les auditeurs et l'ambiance sur le tchat me manquent. Un jour, peut-être, j'aurai l'occasion de remettre Jurassic Punk «On Air».



## **RENNES VILLE PUNK : TÉMOIGNAGE PARTIEL ET SUBJECTIF**

PATRICK TARGAZH

**Pourquoi les punks naissent dans les artichauts et pas dans les choux ou les roses ?**

**Pour quelle guérilla urbaine *Kalachnikov* fut adopté par de nombreux jeunes rennais ?**

**Dans quel contexte le Marquis de Sade se fit une Fracture à Rennes ?**

**Comment, bien que logé chez mes parents, je me suis retrouvé à l'ARU ?**

**Et bien d'autres révélations divulguées ici pour la première fois...**

**Tu sauras tout cher lecteur en lisant cet article (si ça c'est pas une accroche...!)**

1979-82, Rennes, dans ma mémoire, des graffitis souvent à la craie ou au marqueur surgissent sur les murs de Rennes tels des symboles mystérieux, annonceurs d'une apocalypse à défaut d'un monde nouveau, chaque inscription interpelle comme une interrogation violente, séparative, être de ceux qui savent versus l'indifférence à leurs présences, une rupture esthétique et temporelle...

Mais que signifie ce «Kalachnikov» qui se répand partout !!!??? dans ma tête d'ado déjà pleine de questionnements, la réponse se révéla vite auprès de mes sectes lycéennes favorites, totalement dévouées au baphomet du Rock tendance Bon Scott, «Kalashnikov<sup>1</sup> ? c'est un groupe de punk rennais», du punk rennais, ouah !, le punk ce n'est donc pas qu'à Londres, ici aussi dans la capitale bretonne, si calme et avec le charisme aussi peu signifiant qu'inspire la bourgeoisie robine du cru... des punks brillants, éructants comme ce Johnny Rotten des *Sex pistols* vu à la télé, «punk» le mot est lâché, oui à Rennes dont l'univers folkeux à tendance bretonne et au rock progressif à la française sont les tendances musicales majeures... Cette ville sans problème avéré mais sans grande jouissance non plus !!! *Kalachnikov* par son nom, par sa présence murale était déjà un signe des temps... de la fin des temps, du Kali Yuga révélé, un ultime appel à l'effervescence dionysiaque, (les punks sont

enfants de Nietzsche !) *Kalachnikov* dans un premier temps, puis je découvre les *Troskids*, les *Angry rats* (avec le A cerclé il va sans dire...), les *P38*... et autres groupes punks du coin. Dans le même temps un petit festival naissait : les Trans Musicales, transformant la salle de la Cité en une mythique salle de concert... toute une effervescence bouleversait la ville, toute une énergie rock enflammait ses murs... Mais d'où venait cette déferlante punk, cette vague rock qui s'emparait de la moindre arrière-salle de bar (qui comme toute ville bretonne n'en manque pas !), Rennes la parlementaire bourgeoise, ville de garnison, laissait place à Rennes la rebelle, nourrie par la vitalité débordante et stimulante de sa jeunesse étudiante...

Car si le punk éructe soudainement à Rennes c'est comme souvent en Bretagne, à cause des artichauts (qui sont légions ici !). Et oui cher lecteur (le punk aime interpellé !), je te sens interrogateur sur ce rappel historique que tu ne liras nulle part ailleurs et je vais comme il se doit en cette terre de légendes, de bruyères et de korrigans (sorte de petits keupons celtes) te conter la véridique genèse du punk rennais... En effet en 1960 a lieu en pays de Léon (rien à voir avec Zitrone !), la «Bataille de l'artichaut», terrible conflit autour d'une histoire de prix plafond trop bas pour les agriculteurs, bref..., la sous-préfecture de Morlaix est attaquée (tradition très brittonique), la répression de l'État français est terrible, les leaders sont arrêtés dont Alexis Gourvenec, ce qui ne fit qu'empirer les choses, le breton étant un tantinet frondeur quand on le cherche... d'où des manifs monstres... L'État validera alors pour calmer tous ces rebelles ce truc étrange : le «marché à cadran à enchères dégressives» !!!... et c'est suite à cette jacquerie populaire qu'un mouvement de réflexion s'opéra et que l'on commença à parler de « plans d'actions en faveur de la Bretagne » et de «désenclaver le pays»... Les bretons toujours un peu «vénere» contre le centralisme français dirent que finalement en face, les britanniques sont quand même bien plus proches que ces parisiens têtes de ch...(expression locale et... très affectueuse), Alexis Gourvenec crée alors en 1972 la Brittany Ferry, et en 76 est ouvert la ligne Saint-Malo-Plymouth. Du coup Londres devenait plus accessible que Paris pour toute une génération de Rennais qui allaient dès lors se confronter à l'ambiance musicale underground from London... et accessoirement aux petites anglaises... mais je m'égare... (dès 1969 le disquaire Disc 2000 devenu par la suite Rennes-Musique seul endroit où l'on pouvait dénicher des vinyles imports avait amorcé le mouvement !!!) il fallut à peine 1 an d'allers-retours pour qu'à l'été 77 naisse à Rennes la première vague punk : le



groupe *Fracture* avec déjà Christian « Rocky » Dargelos à la basse et au chant (qui deviendra par la suite *Frakture* et évoluera vers la new wave), très vite Dargelos quitte le groupe et crée avec Frank Darcel, *Marquis de Sade*, dont le premier concert aura lieu le 7 octobre à La Halle Martenot en tant que première partie des punks londoniens de *Damned*, concert rennais mythique et fondateur, Philippe Pascale est dans la salle et deviendra par la suite le chanteur principal du *Marquis*, en 78 1er 45 tours, en 79 c'est le passage à la première édition des Trans Musicales, en 80 c'est la fameuse interview dans *Actuel*... et dès lors la lumière médiatique ne cesse de s'abattre sur Rennes, la dénomination de «ville-Rock» la désigne alors à la France entière et bien au-delà, une transformation radicale... mon adolescence s'annonçait jolissante... !!!

1981, Mitterrand rafle la mise, c'est la libération des ondes, les radios pirates deviennent libres, le punk envahit aussi ce nouvel espace (*radio Savane*, *Canal B*, à Rennes). Exit Danièle Gilbert, Alain Maneval apparaît sur l'écran (alors cathodique !) de la télé, dandy punk rock à la tresse bleu, il nous abreuve de musiques déjantées... j'exulte !

1983, alors que je traîne en centre-ville avec mes potes du lycée, nous assistons par hasard salle Omnisport (Aujourd'hui *Le Liberté*) aux balances d'un groupe, ce fut un choc musical, esthétique, *Les Nus* sur scène !!! l'énergie punk au service d'une puissante rythmique (dont malheureusement l'album ne rend pas compte), des textes en français à l'aura littéraire (Cocteau, Genet, Wilde), un look marqué, une harmonie empruntée à la new wave naissante... ce fut dans ma vie un marqueur, j'en garde encore aujourd'hui une trace mémorielle quasi physique, émotionnelle, bouleversante, cette rage de l'instant allait teinter toutes mes expériences à venir... Christian Dargelos et Frank Darcel revivifiaient le flambeau de ce que l'on désignait alors du label de «rock rennais»... Le groupe influença considérablement le rock français, particulièrement *Noir Désir* (qui leur rendit hommage par la reprise du titre «Johnny colère»). Mais ne rencontra jamais le succès national espéré...

En 85 Jack Lang débarque à Rennes pour promouvoir les « musiques actuelles », dans le cadre du festival «Rock against Tarzan» (déclinaison rennais des «Coup de talent dans l'Hexagone» du ministère de la Culture), l'évènement et l'arrivée d'importantes

subventions ministérielles permettent à *Kalashnikov*, ainsi qu'à 3 autres groupes dont *Niagara* de sortir des vinyls «4 titres». La municipalité rennais bienveillante mais encore frileuse comprend tout l'intérêt de faciliter plus encore l'émergence de cette culture rock qui la bouscule de toute part, il est question de nouvelles salles, d'infrastructures... tout s'accélère...

1986, je suis étudiant à Rennes 2, le rock est partout dans la ville, et dans la rue... la fac s'agite contre la loi Devaquet, les manif entonnent à tue-tête «L'empereur Tomato-Ketchup» des *Béerus*. Suite à l'assassinat à Paris de Malik Ousseki, Devaquet démissionne, Chirac annonce le retrait du projet de loi le 8 décembre. Les Trans Musicales débutent le lendemain et s'achèvent 5 jours plus tard dans une mémorable fiesta bérurienne à l'orgie circassienne... et légumière<sup>2</sup>... avec le groupe punk rennais *Wart*<sup>3</sup> (ex-*Angry rats*), *Ludwig Von 88*, *Washington Dead Cats*, et bien sûr les *Béerus*. Les Trans ont conquis Rennes «dans une sorte de folie collective, joyeuse et débridée...» dira avec justesse Béatrice Macé<sup>4</sup>. L'art pictural post-punk en profite pour s'étaler dans l'espace urbain, Kiki Picasso, Blek le rat, Miss Tic, Marie Rouffet...

À la fac, mon prof d'économie, Jean-Michel Lucas (Doc Kasimir Bisou), cuir et lunettes noires, n'est pas un inconnu, il participe à l'organisation des Trans Musicales, futur conseiller de Lang, il a déjà rédigé un pavé : *Rock et politique culturelle - l'exemple de Rennes* qui interpelle l'autorité politique... Décontractés, nous traînons souvent ensemble dans les couloirs de la fac à visionner sur les écrans télé la rediff des «Enfants du Rock», ses étudiants attendront bien 5 mn de plus dans l'amphi...!!! (punk attitude !!!) l'homme pourtant chargé de m'enseigner l'économie, nourrit surtout ma réflexion sur le Droit culturel, il crée L'ARU (Association rock université) avec Benoit Careil, j'y participe avec enthousiasme, nous serons la 1re université à ouvrir dans ses locaux une salle de répétition pour les groupes ! et surtout J-M Lucas est vice-président de la fac, nous avons donc quartier libre pour organiser dans l'amphi Chateaubriand des concerts... jusqu'à parfois 500 personnes... et c'est ainsi que naquit «Que l'esprit rocke» sorte de challenge national inter-université, véritable tremplin pour les groupes locaux composés d'étudiants et ce sont les punks de *Wart* qui le 29 janvier 1987 remportent la finale régionale.

Un jour que nous sommes une fois de plus en « féroce » concurrence sur l'achat de vieux vinyls d'occase !!!, J-M Lucas me glisse, l'air de rien, la suggestion de m'investir dans l'organisation de concerts, impossible ! professionnellement je dois partir une année à Montpellier, où je deviendrai manager du groupe *Les Frenchies* et fréquenterai une nouvelle famille punk : *OTH*, *Les shériffs*, *Tulaviok*... et les États généraux du rock fin janvier 88 au Zénith, puis j'emménagerai sur Paris où je retrouve mon pote Jean, chanteur de *Wart*, je croiserai alors Marsu des *Bérus*, les *Chiwawas*, les *Cherokees*, l'*Echo râleur*, les *Nonnes Troppo*, les *Stepping stones*... mais ceci, cher lecteur, est une toute autre histoire...

«Être punk c'est trouver sa voie, son style, surtout ne pas suivre bêtement les autres.»  
Johnny Rotten

«Chaud, fou et excitant, le punk est une histoire d'explosion, la première véritable expression du détachement». *Debbie Harry*

«Vous n'avez rien écouté de ce que je vous disais, vous n'avez vu chez moi que les vêtements que je portais» *Johnny Rotten* redevenu *Johnny Lydon*

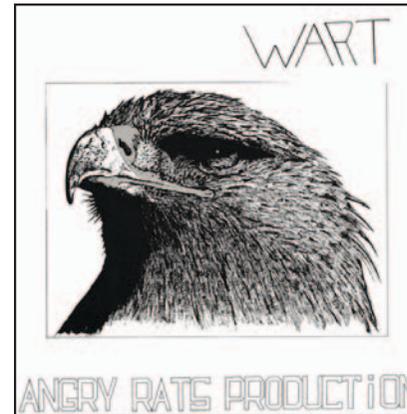
<sup>1</sup> Avec le regretté Boulmich à la basse (qui rejoindra *Animatorz* en 85), Dominique Garreau (futur *Dominic Sonic*) rejoint le groupe comme chanteur en 81. Anecdote : *Kalashnikov* à ses débuts fit une reprise d'*AC/DC* !

<sup>2</sup> Rapport à la bataille festive initiée par *Washington Dead Cats* avec le public à base de poireaux et autres projectiles.

<sup>3</sup> Dont Yann Thiersen fut membre peu de temps en tant que clavier, principalement pour le tremplin *Rock n' solex*, et oui Yann Thiersen a joué dans un groupe punk !!!

<sup>4</sup> Co-fondatrice des *Rencontres Trans Musicales de Rennes*

<sup>5</sup> Alias *M. Big* dans *Billy Ze Kick*, actuellement adjoint à la culture de Rennes.



## DE CHAIR ET DE SANG : L'IMAGE DE LA CHIENNE CHEZ VIRGINIE DESPENTES

AJ DIRTYSTEIN-AUSINA

Artiste plasticienne et performeuse. Chercheure post-doctorale à l'IREF UQAM

*En surface, nous sommes encore amicales, mais sous la peau, nous n'avons plus rien de domestique.*

Clarissa Pinkola Estès, *Femmes qui courent avec les loups*, p. 624.

Les réflexions autour de la sexualité féminine restent taboues dans le champ de la littérature française. Le féminin étant un espace souvent «contrôlé» par des auteurs ou des représentations qui n'ont pas toujours vécu les expériences citées dans leur chair et se contentent de se servir de la peau des autres pour vendre du papier. En 2006, Virginie Despentes écrit *King Kong Théorie*, un essai articulé en sept chapitres qui réfute les discours moralisateurs et la place dont les femmes disposent dans le champ des représentations médiatiques et littéraires. Les thématiques dont elle s'empare sont radicales : viol, pornographie et prostitution. Il s'agit d'une acerbe critique sociale et politique qui lui permet de démolir symboliquement le système «masculiniste» en focalisant son propos sur la place que les femmes conquièrent en dehors des schémas que le patriarcat leur impose. À travers son œuvre romanesque, Despentes campait déjà ses héroïnes de la même façon que la littérature occidentale représente ses héros, tant sur le plan de la brutalité que des comportements dits «explicites », revoyant ainsi sa propre définition du féminin. Mais avec *King Kong théorie*, Despentes pose les bases de sa définition de l'*empowerment*, à travers l'image à la fois ironique et réaliste, provocateur et sensuel de la Chienne. Pour l'auteure, les femmes deviennent des êtres cyniquement domestiquées par l'homme, tellement bien «éduquées» par leurs oppresseurs, qu'elles en sont tout aussi dangereuses et carnassières qu'eux. Elles incarnent cet animal, symbole de louve déchue et de femme corrompue par le système. La définition du féminin, chez Despentes, ne renvoie pas à une vision poétique des femmes prônant une intériorité mystérieuse ni une quelconque quête archétypale... Elle suppose avant tout un comportement «explicite», associé à un présent immédiat où il s'agit de tout montrer, de tout ouvrir, afin de s'armer et de renoncer une bonne fois pour toute au fantasme de «l'éternel féminin».

Par cette stratégie, il est possible d'interroger les limites entre comportements dits «virils» et comportements dits «naturels», afin de revoir la définition des genres, voire les annuler totalement.



Auteure controversée par les médias depuis la réalisation de son film *Baise Moi* en 2000, Despentes «parle» d'elle-même, pour sa classe et pour son genre, sans confisquer la voie de qui que ce soit. Elle prend la parole pour dénoncer mais pas seulement : son propos vise également à rendre, à sa façon, une certaine dignité aux plus précaires et aux plus rejetées : à ces *chiennes* qui ont choisi de vivre plutôt que de mourir, en leur permettant de se reconnaître comme faisant partie d'une meute sans cesse chassée, dressée ou manipulée par un système qui n'aime guère le sauvage. La coloration autobiographique de son essai *King Kong théorie* en témoignage : Despentes passe par sa chair pour construire son discours féministe. L'image de la chienne y est, une image de résistance territoriale, même si c'est toute son œuvre (littéraire, journalistique et cinématographique) qui est concernée par cette vision féministe.

## DE LA LOUVE À LA CHIENNE

La place des femmes dans la société de consommation soulève des sollicitations permanentes et oppressantes quand à leur physique mais surtout met en évidence qu'à travers l'utilisation du féminin comme chair à vendre, à consommer, à étiqueter, ce sont les femmes elles-mêmes faites de chair et de sang, qui sont vulnérabilisées puisque décrédibilisées à force d'exposition constante. Cette vulnérabilité passe par le contrôle : l'image est lisse, blanche, ne fait pas un pli, pas une tache. Elle est loin de la définition du charnel - la carne, cette «substance somatique de consistance relativement molle<sup>1</sup>» - et de ce fait, impose une confusion entre incarnation et représentation, chair et fantasme, expérience et projection. La chair est cette « nature » (du latin «*caro, carnis*») qui renvoie à une forme molle et inconsistante de l'humain. Ce mode de représentation est pourtant loin d'être *chair*, mais joue le jeu d'en être et impose, au quotidien, une illusion qui impose la peur de soi-même. Un *soi-même* qui transpire, flasque, gros ou rachitique, à la peau trop foncée ou vieillie par le temps...



Les femmes ne sont globalement pas représentées dans leur diversité. C'est un modèle unique qui navigue pour entretenir le mythe du féminin et ce mythe se construit dans la ville : à travers les panneaux publicitaires, les journaux, les magazines, la télévision. Un espace souvent critiqué et remis en cause par les artistes et les féministes qui s'emparent la rue comme lieu de manifestation. La ville et encore plus la rue, est un «enclos de liberté». Elle symbolise le vivre ensemble et le vivre pour soi, l'appartenance à tous et à personne à la fois, la diversité et le populaire : elle devrait donc représenter tout le monde, minorités comprises. Mais elle est un espace dominé par un système qui cherche à contenir, à éliminer « ce qui déborde ». Le territoire de l'homme passe par la conquête du sauvage, tant au propre qu'au figuré et de ce fait, la possession du territoire passe par la possession du corps des femmes. Le viol en est la triste illustration, puisqu'il prend racine dans l'histoire de la conquête du territoire de l'autre, celui que je cherche à vaincre. Il est un message d'homme à homme qui continue de se propager à travers le langage. Les insultes populaires, naissent de cette culture du viol (« je baise ta femme » qui signifie clairement « je te domine ») et perpétue l'idée suivant laquelle le corps des femmes est un butin, engendrant tout un lexique témoignant du fait que se faire « prendre » ou être « pénétré » est forcément une marque de faiblesse lié à une féminité ou une homosexualité («Je t'encule», «va te faire foutre», «je me suis fait niquer», « nique ta mère », «se faire baiser»...etc).

Dans cette guerre de territoire, une femme en particulier résiste et fait du bitume son terrain de chasse. Elle est l'ancêtre de la louve, qui pourtant, à la différence du loup est un symbole de fécondité. En effet, la louve possède la double casquette de mère nourricière mais aussi d'emblème de débauche sexuelle. Elle revêt le symbole de métamorphose que l'on accorde à la fois aux femmes et aux hommes dans les mythologies car elle se veut généreuse. L'histoire de Romulus et de Remus, fondateurs de la ville de Rome, est l'illustration la plus connue de la portée symbolique de la louve en tant que signifiant maternel mais abandonnés dans les bois, les deux héros sont recueillis par une femme prénommée Acca Larentia, qui les allaite. Mère de douze enfants, elle est représentée comme une louve dans les textes anciens et y est évoquée comme une prostituée puisqu'elle est surnommée *Lupa* :

«Les jours de fêtes qui lui étaient dédiés à Rome, les Larentalia, mettaient d'ailleurs traditionnellement les prostituées à l'honneur <sup>2</sup>.»

En effet, la «louve» est le nom que l'on a souvent donné aux prostituées : c'est au latin *Lupa* que se rattache étymologiquement le substantif *lupanar* («la maison des louves»), qui désigne populairement la «maison close»<sup>3</sup>. Ce rapprochement entre la mère nourricière et la prostituée établit une résonance entre féminin « naturel » et féminin culturel à partir de deux images prêtées dans ce mythe à une même femme (la «maman» et la «putain»). La louve associée à la prostituée propose la vision d'une femme exclue de la vie familiale - dans les mentalités conservatrices - appartenant à une communauté de femmes (la maison close), ne suivant aucune règle énoncée par les lois religieuses et sociales. Mais aujourd'hui, le terme de «louve» n'est plus utilisé pour parler d'une «putain». En revanche la «chienne», sa petite fille, apparaît comme un écho à son origine et vient nommer les femmes qui revendiquent leur place dans l'espace public dit «masculin». Clairement négatif, l'insulte «chienne» («Bitch» en anglais) sous entend que la femme que l'on qualifie est un être sans retenue, sans complexe et donc sans dignité. Elle n'est plus la «putain» à proprement parler mais plutôt sa version «domestiquée» par l'homme : la « salope », celle qui ne tarifie pas, qui prend plaisir à être un objet sexuel. Pourtant, la vision masculine de cette insulte, tout comme le terme de «pute», nous éclaire sur le fait que du point de vue des hommes, une femme qui prend du plaisir n'est pas une femme, puisque la définition du féminin culturelle doit la plier à la contrainte d'être enfermée chez elle et désirable si elle veut faire des enfants un jour. À choisir entre deux contraintes misogynes, à savoir celle de l'enfermement dans la sphère familiale hétéro-normée ou celle de l'enfermement du jugement négatif pour s'être amusée sur le territoire de chasse du masculin, certaines féministes revendiquent clairement la seconde «contrainte», jugeant la sexualité comme un lieu de partage et non comme un territoire à défendre pour manifester sa domination.

L'image de cette chienne là s'oppose aux « chiennes de garde » abolitionnistes, qui voient dans l'exhibition du corps féminin, forcément un symbole de désespoir masculin. Ces féministes anti-porno se font «chiennes» n'ont pas pour occuper l'espace mais pour le garder, dans la même lignée que le système policier - ennemi des «salopes» et des prostituées<sup>4</sup>. La «Bitch» elle, est une image de femme ouverte, généreuse qui ne se contente pas de garder un petit territoire mais bien de conquérir sa propre liberté. C'est en tous cas l'image de la chienne que l'on retrouve chez l'auteure féministe Virginie Despentes.

## VIRGINIE DESPENTES, PUNK À CHIENNES

Despentes réduit à néant la conception résignée des femmes, en faisant de ses héroïnes des femmes libérées du poids de leur corps, en raison du travail qu'elles effectuent où de la façon dont elle se comportent, s'habillent et parlent. En effet de *Baise moi* à *Vernon Subutex*, en passant par *Mutantes* et les nombreux articles pour *Libération* ou les *Inrocks*, son intention est toujours marquée par la volonté de récuser les symboles de la domination. Il est clair que la chienne dont elle se fait l'avocate met plus que jamais en évidence son appartenance à la mouvance punk. À la fois du côté des féministes pro-sexe et aussi des actrices de la scène punk des années 1970-1980, elle choisit ainsi de parler «pour sa classe» et «pour son sexe», déroutant ainsi la norme blanche et masculine héritage de la pensée bourgeoise. Pour le sociologue Dick Hebdige : «*Certains groupes sociaux ont plus d'influence, plus d'opportunités de dicter les règles et d'organiser le sens, tandis que d'autres occupent une position moins favorable et ne disposent pas à un même degré du pouvoir de produire et d'imposer leurs définitions du monde*<sup>5</sup>».

Ainsi, afin de donner à ses personnages une place dans la diégèse en conformité avec ce qu'elle pourrait être dans le monde réel, l'auteure s'inspire de sa propre expérience, de son propre vécu, de sa propre «chair». Cette démarche est emblématique de l'idéologie punk, puisqu'en rejetant toute forme d'idéal ou d'idole et en respectant la philosophie *Do it Yourself* propre à leur combat, les punks excluent toute forme d'influence médiatique à leur vie et se séparent ainsi de l'héritage bourgeois et de ses modèles désincarnés. La chair ici prend tout son sens : en favorisant l'image de la chienne, Despentes se sert de son expérience de strip-teaseuse en *peep show* et de prostituée pour donner à ses personnages de roman une justesse réaliste, mais surtout pour ouvrir un dialogue sur la place accordées aux femmes qui travaillent dans l'industrie du sexe dans la littérature française et les médias, ou bien celles qui ont simplement choisie de vivre leur liberté sexuelle sans suivre le modèle hétéro-normatif qui induit forcément un avis masculin sur le corps ou les attitudes revendiqués. Se faisant, elle ne parle à la place de personne - sinon depuis son propre modèle de vie - et les héroïnes de *Bye Bye Blondie*, de *Baise-Moi* ou des *Chiennes savantes*, s'emparent de l'idéologie de leur auteure pour élaborer une stratégie de diffusion de leur actes en tant que faits «naturels». Roland Barthes l'avait souligné dans son

ouvrage *Mythologies* : une «idéologie anonyme» est une idéologie infiltrée à tous les niveaux de la vie quotidienne<sup>6</sup> car en effet, d'après Dick Hebdige, l'idéologie est une structure de pensée qui échappe à la conscience. On ne peut pas la distinguer de la vie quotidienne tant elle est imprégnée dans les individus et informe leurs agissements et réactions. C'est pourquoi, en «naturalisant» son idéologie par des textes réalistes, peignant la réalité des classes minorisées françaises et en particulier des femmes qui y vivent, Despentes dévoile un autre féminin, passé sous silence par les autres auteurs et auteures ou par les médias. Si chaque structure idéologique «manœuvre» pour véhiculer ses intentions, Despentes n'hésite pas à employer sa propre contre-culture pour véhiculer ses intentions.

Les punks ont dans les années 1970-1980 repris certains codes que les cyniques de la Grèce antique avaient déjà mis en place à leur époque, pour détruire tous les signes considérés comme «naturels» véhiculés par la culture dominante, en jouant le jeu de la provocation. Pour naviguer «contre la culture» et ainsi favoriser un dialogue «contre- culturel», les cyniques jouaient avec les attitudes «contre-nature» pour interroger la norme - qui n'hésitaient pas et n'hésite toujours pas d'ailleurs encore aujourd'hui - à se servir de la Nature pour imposer ses règles. De cette façon, ces philosophes prenaient la liberté de laisser parler leur corps, comme les animaux, quand celui-ci devait s'exprimer. L'impudeur provocante dont ils usaient avait pour but de transgresser les règles et ainsi poser un questionnement politique. Aussi, avaient-ils pris l'image du chien comme figure d'exemple : «cynique» étant d'ailleurs un dérivé grec de «Kunos» qui signifie «chien». L'animal, mais particulièrement le chien, a une connotation négative dans une société spéciste. Domesticé par l'homme depuis le paléolithique, le chien est une figure de docilité, de par la « mutation » rapide que cet animal, à la base sauvage (le loup), a pu subir pour devenir cet animal domestiqué que l'on connaît aujourd'hui. Les cyniques en jouant à devenir des chiens, renvoyaient frontalement à la norme dominante et à ses dirigeants l'image du Maître qui domine ses animaux domestiques, le tout en ridiculisant sa façon de gouverner puisque le propre du chien est de pouvoir se retourner contre son Maître.

De cette manière, ils inversaient les règles du jeu, par la métaphore canine. Despentes, avec la même désinvolture contre-culturelle, explique qu'elle «joue» également à un

jeu, celui de la féminité : «Finalement, aucun besoin d'être une mégabombasse, ni de connaître des secrets techniques insensés pour devenir une femme fatale... il suffisait de jouer le jeu. De la féminité <sup>7</sup>.» Par cette stratégie, elle réfute l'idée encore courante suivant laquelle l'attitude féminine est un phénomène purement naturelle, mais elle change de peau également, passant du masculin au féminin, comme elle le désire, elle soulève ce que Judith Butler décrit comme une performance de genre. Ainsi, en passant d'un genre à l'autre, elle met en évidence que l'image de la chienne est une figure inventée par l'homme pour asservir les femmes – qui ne doivent surtout pas y ressembler sous peine d'être punies par la culture – par le viol ou par le fait de ne jamais trouver l'amour – et exprime par celle-ci une féminité sortie de l'esclavage d'un système machiste, en ayant pris conscience de sa réalité et en se servant de ce qui fait peur à outrance pour s'émanciper des règles – devenir nullipare, lesbienne et se relever fièrement si elle se fait violer. À l'image du terme « queer », insulte envers les communautés homosexuels et les sexualités minorisées, Despentes utilise le terme de « chienne » comme faire valoir son droit et sa fierté de ne pas appartenir à cette norme punitive. Le message des cyniques était le suivant : « si l'on me considère comme un chien, alors je serai ce chien et me conduirai comme tel », de la même manière que Despentes a pris conscience de la vision négative que la société porte à l'égard du féminin et se sert de cette vision pour la renverser, voire l'extrémiser.

En présentant des héroïnes décomplexées sur le plan sexuel, elle redonne au corps féminin son pouvoir d'existence en lui ôtant son masque social à travers une liberté d'action et de paroles sexuelles. Despentes soutient que les femmes peuvent aussi « expliciter », revendiquer et exhiber leur sexualité, contrairement à ce que les médias et l'éducation entretiennent : «Je suis une fille, le domaine du sexe hors couple ne m'appartient pas <sup>8</sup> » dit-elle ironiquement pour expliquer pourquoi elle choisit de faire l'inverse. A l'image de Diogène qui joue le chien, Despentes défend la chienne et elle s'en sert comme d'une arme pour se placer du côté du masculin et en tirer profit : l'industrie du sexe devient un terrain appartenant aux femmes, leur propre espace de liberté, que ce soit dans la pornographie, la prostitution, le strip-tease ou encore l'art performance. L'obscène devient une vraie arme pour éloigner, faire peur et tenir tête. De cette manière, elle gagne du terrain pour pouvoir s'exprimer et ainsi façonne un espace dans le champ de la littérature française qui laisse une possibilité aux marginales d'exister par leur parole et leur témoignage libérateur.

Ainsi, en défendant les chiennes, Virginie Despentes défend surtout les travailleuses du sexe, ces louves oubliées :

« Ce qui gêne la morale dans le sexe tarifé n'est pas que la femme n'y trouve pas de plaisir, mais bien qu'elle s'éloigne du foyer et gagne son propre argent. La pute, c'est "l'asphalteuse", celle qui s'approprie la ville<sup>9</sup>. »

L'image de la chienne est prise au pied de la lettre, c'est celle qui s'approprie la ville, la femme qui erre certes dans le milieu urbain mais gagne du terrain sur le territoire de l'homme puisqu'elle n'est pas enfermée dans un foyer où elle n'a que très peu de place pour s'exprimer et s'amuser. Elle circule dans l'espace social, dans l'espace politique, dans l'espace sportif, dans l'espace académique si elle veut, puisque malgré son argot et son franc parlé, Despentes utilise bien des références universitaires pour parler de féminisme et faire le pont entre la rue et l'Institution. Elle circule où bon lui semble : du masculin au féminin, de la rue à la littérature française et même de l'anglais au français, de part sa contribution à des traductions de textes anglophones.

Ainsi, à travers son travail, Virginie Despentes a soulevé son point de vue personnel et mis à plat son expérience pour encourager à rester libre et fière de ses choix dans une société qui contraint quiconque ne rentre pas dans le moule de l'éducation hétéropatriarcale. Mais si l'auteure revendique l'image de la chienne comme une figure de liberté, c'est bien parce qu'elle n'a de place dans le système social. Elle est une figure de femme qui a certainement souffert de l'ignorance, du refus, de la violence au quotidien mais qui, malgré tout, est capable de créer des espaces de révolte et ne se considère pas comme une victime. Elle fait figure d'expression contemporaine mais reste également profondément archaïque puisqu'elle renvoie à l'image d'une nature sauvage prêt à bondir au moindre danger. Cette nature sauvage, trouve son écho dans l'archaïsme de la pulsion de vie, qui malgré toutes formes de contraintes, sait retentir quand elle ou quand l'une des siennes est en danger. Image véhiculée par les performeuses *post-porn*, la chienne renvoie à la rage, qui sous-entend à la fois la maladie qui rend colérique certains canidés, mais fait aussi écho à la colère que certaines minorités peuvent extérioriser par le biais des luttes militantes. Il s'agit d'une aliénation qui «décrédibiliserait» le féminisme d'après l'opinion publique et

l'éducation mais qui lui offre une liberté d'agir et de penser, puisqu'elle sort enfin du dogme qui enferme le corps dans un seul angle de vu. Ce n'est pas pour rien si les actrices et acteurs *post-porn* et transféministes se servent de cette image pour transgresser les normes et délimiter leurs espaces d'expression, comme en témoignage l'œuvre par exemple de Annie Sprinkle, l'initiatrice du post-porn ou encore, plus récemment de Diana Torres:

«Je n'offrirai pas mon corps à celui qui veut me voir morte ou idiotisée, j'ai ma chienne intérieure pour ce genre de situation, fidèle à sa horde, sauvage avec quiconque essaie de nous entuber<sup>10</sup>.»

C'est une image qui s'incarne, se vit, s'expérimente et qui renoue enfin avec les interdits liés à la chair, lui offrant la place principale : celle de référence ultime et de savoir sur soi et le monde. Matière sensiblement subjective, la chair questionne sur notre liaison avec notre extérieur, elle vibre et s'exprime au quotidien à travers notre être. Vouloir exprimer la charge émotionnelle qu'elle supporte c'est casser avec la tradition qui voudrait que nous ne soyons pas les créatrices et les créateurs de nos vies. Même si la chienne est souvent solitaire au quotidien, ses sœurs sont nombreuses et constituent une meute solidaire, qui, à travers la diversité de ses «membres», fait résonner la symphonie d'un «soi» singulier, en cohérence avec l'humanité [c]ar personne n'est capable, seul, de transformer l'obscur en amour. Nous avons besoin les unes des autres pour cela. Nous avons besoin de tout le pouvoir que nous sommes à même, ensemble, de faire monter<sup>11</sup>.

Ainsi, le travail de Virginie Despentes représente une zone d'expression libre et audacieuse qui souligne que le seul héros possible en ce monde c'est soi-même, sa vie et son expérience propre ; et permet de ce fait, de se reconnaître comme faisant partie d'une humanité bien plus riche que les modèles dupliqués, imposés par la norme.

<sup>1</sup> Définition provenant du Trésor de la Langue Française Informatisé (ATILF) : atilf.atilf.fr/

<sup>2</sup> *Encyclopédie des symboles*, [Knaur lexikon der Symbole, München, 1989], Paris, Librairie Générale Française, 1996, Coll. « La Pochotèque ».

<sup>3</sup> Ausina Anne-Julie, *Performer la femme sauvage. Itinéraire d'une lectrice de Virginie Despentes et de Claraïssa Pinkola Estès*, thèse de doctorat soutenue le 4 juillet 2014 à Bordeaux III, disponible sur these.fr.

<sup>4</sup> La « salope » pour l'état policier c'est celle qui ne peut pas être une victime de viol puisqu'elle a forcément incité son agresseur avec son attitude ou sa tenue. Sa plainte ne peut donc pas être prise en compte. Pour la prostituée, c'est à peu près la même chose, les lois à l'appui (loi anti-racolage - 2003 mise en place par Sarkozy, arrêté anti-prostitution - 2014, pénalisation des clients par le gouvernement socialiste en 2015 et 2016).

<sup>5</sup> Dick Hebdige, *Sous-culture, le sens du style*, Paris, La Découverte, 2008, coll. « Zones », p. 18.

<sup>6</sup> Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Le Seuil, 1970, coll. « Points », p. 227.

<sup>7</sup> Virginie Despentes, *King Kong Théorie*, Paris, Grasset, 2006, coll. «Le livre de poche», p.64.

<sup>8</sup> Virginie Despentes, *op.cit.* p. 70.

<sup>9</sup> *Idem*, p. 78.

<sup>10</sup> Diana J. Torres, *Pornoterrorisme*, Gatuzain, Azkaine, 2012 [ *Pornoterrorismo*, Txalaparta, 2010, coll. Gebara.], p. 65.

<sup>11</sup> Starhawk, *Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique*, Cambourakis, Paris, 2015 [ *Dreaming the Dark. Magic, Sex & politics*, Miriam Simos, 1982], p.34.



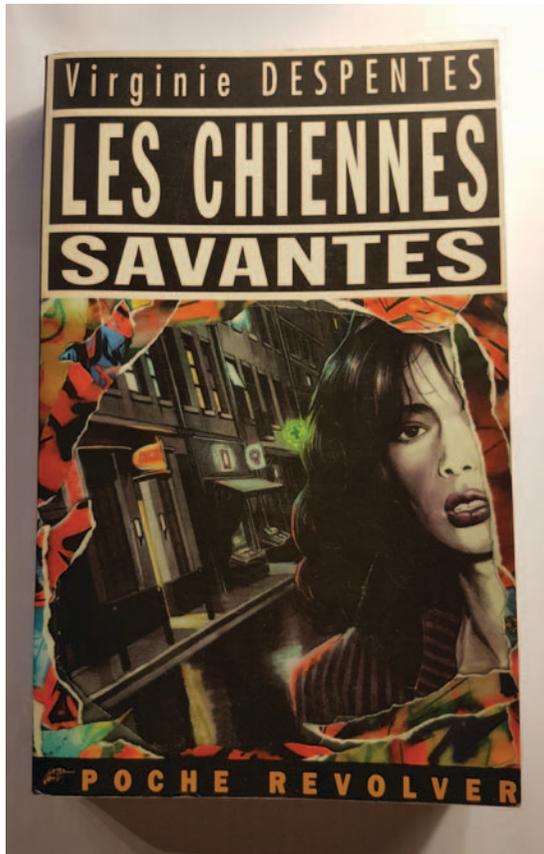
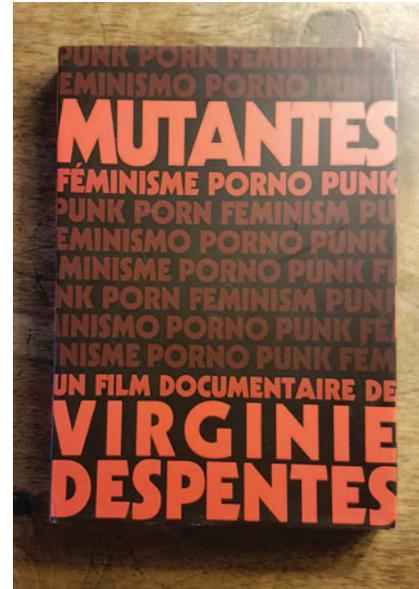


ILLUSTRATION - SERGE NAGENRAUFT



ILLUSTRATION - MARIE MEIER





SUE RYNSKI - **THE WHACKS À LA MIROITERIE PARIS 2012**

Extrait de l'exposition de Sue Rynski

PUNK IS ALIVE !

Regard sur la scène punk en France au XXI<sup>e</sup> siècle

Centre musical FGO-Barbara

1 rue de Fleury 75018 Paris

22 novembre au 24 décembre 2016



## PUNK

LYNDON HOLMES

When you grow up feeling different and isolated in a small east midlands village, you long to feel part of a group, something that gives you the confidence to be yourself and at the same time stick two fingers up at those you feel excluded from. Music has always been important as a focus for 'outsiders' from jazz and rock n' roll right through to rave culture. The attraction with punk for me was the feeling that you could join in and be actively part of creating something. It felt like there was a whole lot less elitism than with other forms of music (though this wasn't really true, it definitely felt that way) - you didn't need to be a professional musician, even better if you'd never touched an instrument before.

I missed the first wave of punk, or rather, my experience was limited to sticking Sex Pistols' and Buzzcocks' lyrics on my bedroom wall - but when my mum made me to take them down, the idea stuck.

At school in the early 80s, punk was cool, in the sense that it wasn't only the parents and teachers that hated it, but most of the kids too - after the Sex Pistols had become the tabloid newspapers favourite scapegoat, it was easy to get drawn to something that the establishment had decided was a subversive cult of drug- and sex-crazed wasters trying to undermine all the decent values of a society. For us, it was the world around us that was sick, obsessed with forcing kids into moulds, making us fit for a job-market that didn't really exist, at least it felt that way living anywhere north of Milton Keynes. Wearing badges, swapping cassettes of Conflict and Disorder became tiny acts of rebellion, like smoking behind the bike-sheds. It was the idea that there were more of us out there that made us get cockier, backchat teachers, change our hair and get piercings.

Not coming from London or the south of England, we were always a bit cynical about the Sex Pistols, it all seemed a lot of theatrics by some kids (who could even play their instruments!!) who were told to form a band by a rich couple who were just trying to shift stock in their clothes shop 'Sex'. But when all hell let loose in the British press after the Sex Pistols appeared on a TV chat show (a few swear words on live TV were

all it took!), the idea had been let out of the bag and it struck a chord with anyone who felt angry, helpless, frustrated or just plain lost in a system that seemed to be grinding to a halt. For me punk was just an expression of all the tension that had been building up over years, while it seemed everyone - our parents, the neighbours, teachers, the authorities, and those on the radio and TV, were trying to pretend that things were great. Punk just seemed to make sense. In the north, punk felt very different - it perhaps wasn't so radical in terms of fashion but the attitude was there, and in many ways young people up there were feeling so much more forgotten, and this expressed itself in other ways. I don't think it was so rigid either - we all thought the southerners were just copying one another, just trying to shock without much depth, like the idea of wearing nazi symbols which we thought was daft. Maybe it was the influence of the strength of the labour movement which seemed stronger in the north at the time, but punk seemed to be much more political and ironically more personal than in the south.

Their lyrics weren't just empty provocation, they actually meant something! Even those bands that felt far removed from the usual punk rebel image - like Joy Division and the Buzzcocks - stood out for us from that collection of southern punks with their expensive T-shirts, big hair and posturing lyrics and machismo. Of course, this wasn't all true, and there are loads of exceptions - we all loved The Slits, The Clash and X-ray Spex and ignored their southern roots.

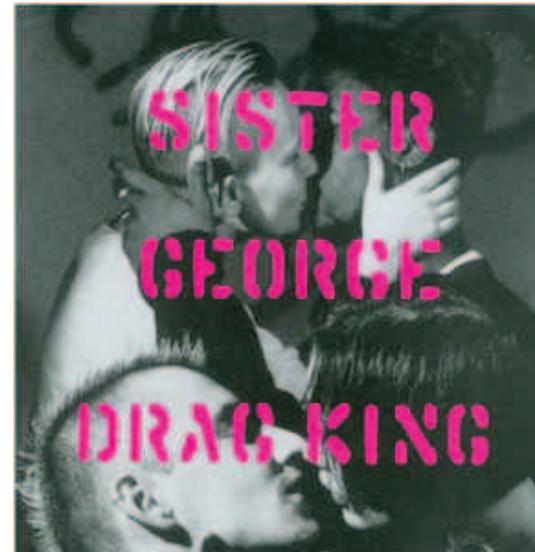
In the 80s, anarcho-punk got me interested in politics, this was an advance for me - thinking bigger than personal acts of rebellion, and thinking we could really shake things up so much more being organised. Despite the presence of plenty of women and queers, punk had always had a sexist anti-gay side to it but things were changing. I'd moved to the nearest major city - Leicester - at the time, and despite, or perhaps because of the empty shell that Leicester had become through years of Thatcherism, there was a thriving youth music scene, often very political. Leicester in the mid to late 1980s had become renowned for its Goth and psychobilly scene, but it also played a



large part in the anarcho-punk scene too. We lapped up the lyrics of bands like the Poison Girls and Crass. I never really got into anarchism but it was anarchists in that scene that drew me toward marxism in a big way at the time.

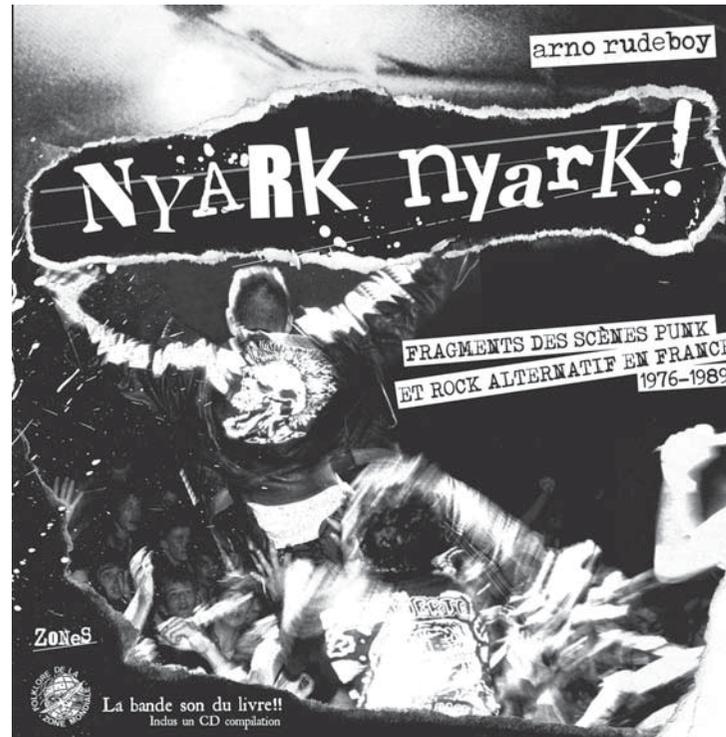
I then spent several years living in Manchester, surrounded by the acid-rave and hippyish scene they liked to call Madchester, but eventually me and some friends got drawn to London and back into punk in the early 1990s with the advent of Riot Grrrl - the feminist punk scene that had just crossed the Atlantic. Right away, my best friend and I wanted to form a band - we loved Riot Grrrl, even if we felt it was full of too many spoilt brats, but we wanted to give a voice to those young queers who were sick of the gay-scene, so we created Sister George and, with friends who quickly formed other bands, a queercore scene that set its sights on attacking our own 'community' - the lesbian and gay establishment which for us was becoming just another rotten part of the system with its own sexism, racism and anti-working class snobbism. For me this was very much part of what punk should be all about, prodding where we shouldn't, provoking those we weren't supposed to provoke, and refusing to be satisfied with anything. We gained a bit of a reputation and made quite a lot of noise in the British music press for a band that only ever made one small album and fizzled out after a couple of years. We were helped and encouraged by other Riot Grrrl bands, and people from the original punk scene which was really exciting for us.

SISTER GEORGE, PUNK QUEER, LONDON



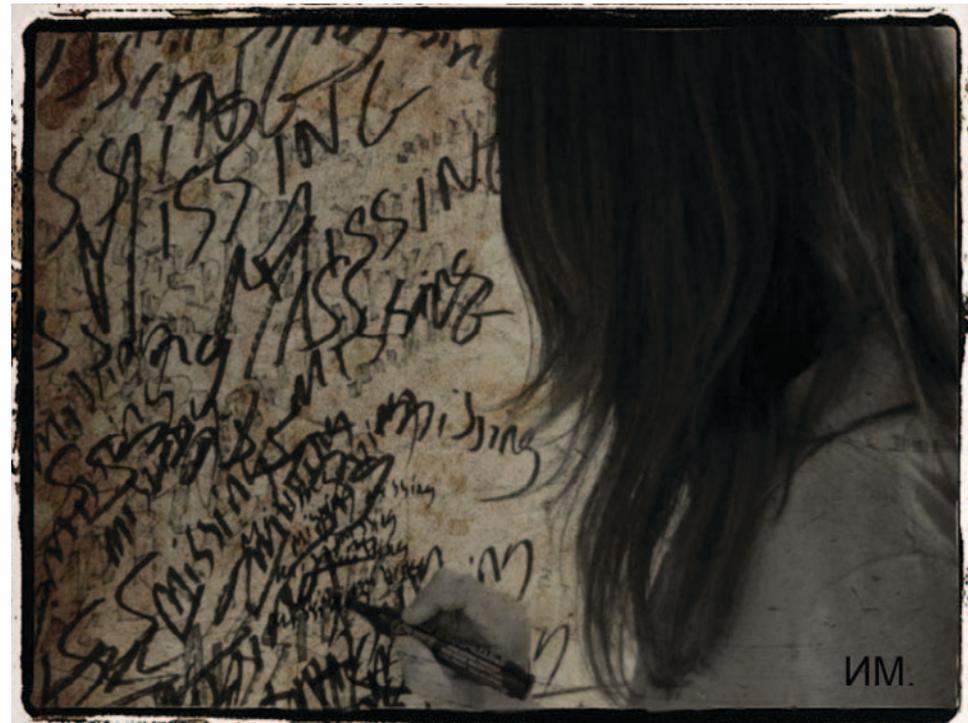


SIMON PUNK À ROULETTES





OLIVIA CLAVEL - **LIBÉRATION**  
 À PROPOS DE MONT DE MARSAN, 5-6 AOÛT 1977



NATHALIE MONDOT- VIDEO EN COURS

## PUNK À SINGE\* – PUNK-ROCK, LITTÉRATURE ET LUTTES DES CLASSES (EXTRAITS)

IAN GEAY DIALOGUE AVEC FRANÇOIS BÉGAUDEAU

**Ian Geay :** «— Dans les vieux trucs que j'ai ressortis pour préparer cet entretien, j'ai exhumé mon exemplaire du fanzine béthunois *Génération No Future*, le numéro deux, acheté chez Rockmitaine, où figure une interview des *Zabs* réalisée en 1996 par celui-là même qui montera le label *Dirty punk* quelques mois plus tard. Tu y déclarais, comme à ton habitude, entre deux réponses un poil agaçantes autant qu'agacées : «*Il y a deux trucs que les gens ne connaissent pas du tout dans le monde, c'est le marxisme et le punk. Et c'est incroyable comme ce sont deux choses qui font parler, alors que les gens n'y connaissent rien, que personne ne sait ce que c'est le punk. Donc des blaireaux qui font de la radio ils nous interviewent alors qu'ils écoutent de la fusion ou de la pop et nous disent : «Ah les punks, vous n'avez même pas de crêtes». Alors déjà t'es mort de rire. Après c'est : «Alors les punks, No Future ?!».* C'est vraiment la culture *Quid RTL* : c'est marqué punk, donc devant il y a marqué *no future*.».

[...] pour la majorité des personnes que nous côtoyons, le punk fait partie des choses dont elles ont une connaissance vague et à propos desquelles elles disent généralement des conneries. Tout cet appareillage, sous des atours scientifiques, ne l'est pas, mais permet d'introduire le sujet de manière légère, ce qui est déjà pas mal. Pour nombre de nos contemporains, il reste incontestable que le punk, à raison parfois, est associé aux mots «crêtes», «no future», «révolte», «marginal», «Angleterre», éventuellement à une date (1977), et à quelques noms de groupes comme *The Clash* ou les *Sex Pistols*. Quelques mots ou notions donc et un vague sentiment de violence, connecté à un vague sentiment de refus pour reprendre ta formule.

[...] Toi, tu n'es absolument pas un maître es-punk, mais tu as rencontré ce mouvement à l'âge de 16 ans, en 1987, cela fait donc presque trois décennies que tu as un compagnonnage avec le punk rock, tu l'as pratiqué — ce qui est toujours mieux pour le comprendre - et donc tu parles à ce titre là, en tant qu'amateur et amoureux et non en tant qu'expert. Tu ne te poses pas en spécialiste du punk, mais tu te revendiques comme le spécialiste mondial de ton propre rapport au punk.

[...] Nous avons vu à quels mots est généralement associé le punk (contestation, révolte etc.) ; il est aussi parfois attaché à de simples objets : des épingles à nourrice, des Doc Martens, des collants déchirés, tout ce qui constitue en somme une panoplie en plus de la coupe de cheveux exubérante et du rat sur l'épaule. Il y a pour ma part des objets beaucoup moins contingents que ces accessoires dans ce qui a fait le(s) punk(s) de notre génération et en particulier les k7 (audio et vidéo) et leur support technique, le magnétophone et le magnétoscope. Rappelons pour les plus jeunes qui nous liraient qu'internet et *you tube* n'existent pas encore (nous sommes à l'époque des premiers ordinateurs Amstrads (564), des commodores 64 et des MO5) et que ces nouveautés technologiques ont bouleversé le quotidien de manière profonde, c'est-à-dire qu'ils ont agi à la fois sur les imaginaires et les corps. Celles et ceux qui ont une connaissance vague de la chose, comme tu dis, objecteront que l'électrophone semble davantage coller aux punks à cause des disques vinyles qui ont permis de diffuser cette musique notamment en Europe. Mais ce qui constitue à mes yeux le punk n'est pas tant la musique qu'il écoute que ce que lui fait cette musique d'une part, et ce qu'il en fait d'autre part. A ce titre, le magnétophone est constitutif non pas du punk tel qu'il est apparu aux alentours de 1975/1976, en Angleterre mais de ce qu'il est devenu les années qui ont suivi. Le magnétophone en tant qu'objet de consommation massivement vendu à travers une bonne partie du globe au tout début des années 80 (et un peu plus tard dans certaines zones) a précédé le punk. Et ce, principalement pour deux raisons : cet appareil est un appareil bon marché et il permet surtout trois sortes d'enregistrement à domicile qui révolutionnent le rapport à la musique : 1) il permet de copier les vinyles qu'on se prête ou les K7 qu'on duplique d'un magnéto à l'autre ; 2) il permet d'enregistrer les radio libres qui diffusent un peu partout en France des émissions consacrées aux musique qu'on aime, et *last but not least*, 3) il permet de *capturer* nos propres voix et d'enregistrer nos propres compositions, ce qui n'est pas rien dans le processus d'émergence du *Do It Yourself*.

**François Bégaudeau** : – Avant de te répondre, j'aimerais poser une base de discussion. Pourquoi ai-je volontiers accepté cet entretien ? Parce que j'aime discuter, a fortiori sur le punk, et parce que c'est dans les niches minoritaires que peuvent s'épanouir les échanges les plus denses. En somme j'entrevois là une source de plaisir. Or il y a dans ta longue introduction des choses déplaisantes. Non pas les réserves que tu pourrais avoir sur tel ou tel aspect me concernant. Au contraire les discordes donnent de l'intensité. Ce qui est déplaisant, c'est que tu émailles ton propos d'incises pénibles [...] Tu te retrouves, ici, dans la situation basique du journaliste majoritaire, qui ne me lisant pas, finit par n'avoir de moi qu'une appréhension télévisuelle, et, par un tour savoureux, en vient à me reprocher des apparitions qui sans doute seraient quantité négligeable dans l'appréciation qu'il fait de moi s'il avait daigné lire un ou deux des quinze livres que j'ai publiés depuis douze ans, sans parler du millier d'articles et textes produits dans le même temps (et autres pièces de théâtre). En général les gens qui me lisent s'en branlent totalement des bribes de télé distillées ici ou là. Ils savent qu'elles ne sont que l'écume anecdotique du travail artistique. Cependant que les télécentriques (tu es, me concernant, télécentrique) en viennent à reprocher à quelqu'un de passer à la télé. C'est, au fond, un reproche qu'ils devraient s'adresser à eux-mêmes, qui se font une opinion sur un écrivain sans le lire. [...] Tu as quand même fini par me lire, en l'occurrence *Deux singes*, ce dont je te remercie et ce qui nous permet, après avoir enjambé ce marigot de malveillance, d'entrer dans l'espace poli et fraternel de la discussion [...] Ce que tu dis sur les cassettes m'intéresse parce que ça participe d'une analyse matérialiste des faits esthétiques. Il y a, oui, des données matérielles, qui conditionnent ces faits. Il y a, en l'occurrence, des outils d'émancipation. L'accès massif à la reproduction gratuite ou presque de la musique a permis à des millions d'individus de se forger un univers et une culture musicales qui ne soient pas totalement alignés sur les prescriptions de masse. Mais cet aspect ne regarde pas en propre le punk-rock. Il s'inscrit dans une longue histoire des données concrètes qui ont permis l'émancipation par la musique, et que nous évoquions dans l'essai sur la jeunesse écrit avec Joy Sorman. Ça passe d'abord par l'accès à une chambre individuelle – élément que *Deux singes*, dans le chapitre 77 bis, décrit comme déterminant dans ma découverte du rock –

doublé de la possession d'émetteurs de musique personnels. Ainsi les enfants se mettent à écouter des musiques différentes de celles qu'écoutent leurs parents. Puis les cassettes arrivent là-dedans, qui permettent d'affiner l'univers musical qu'on se constitue seul, avec le soutien des amis et des frères, par un jeu d'échanges, de repiquages, etc. [...] Le système marchand accouche parfois d'outils qui permettent d'échapper, provisoirement au moins, au système marchand. S'engage alors un jeu de chat et de souris éternel entre les deux pôles, et une oscillation infinie entre coercition et autonomie. Sans doute que cela s'est joué avec d'autant plus d'intensité dans la sphère punk, particulièrement soucieuse de son indépendance par rapport aux diktats majoritaires, mais encore une fois toutes les musiques populaires de ces cinquante dernières années ont participé à cette valse ambiguë.

**IG** – il me faut donc te rassurer sur un point : ma démarche auprès de toi est bienveillante et ça n'est pas vrai que ta tête ne me revient pas, ça serait même le contraire pour tout te dire, par contre, effectivement je n'aime pas tes pulls [...] Tu écris, toi, avoir fait un premier pas vers la musique punk-rock en écoutant une des K7 AGFA piquée dans les affaires de ton frère rangées dans le grenier et floquée *Starshooter* en 89, puis l'année suivante, celle des *Wampas*. Mais avant ça, tu indiques [...] avoir rencontré les corps punks, de manière un peu tardive sans vraiment te l'expliquer, à l'âge de 15 ans et demi, en janvier 1987 pour être précis, à travers le visionnage d'une émission spéciale des *Enfants du rock*, intitulée *Punk décade*, à l'occasion des dix ans du punk. Or, chose importante rappelles-tu, les magnétoscopes viennent de débarquer dans une bonne partie des foyers français et la famille Bégaudeau s'est équipée en bonne consommatrice de gauche d'un magnéscope – mais pas cher, sans toutes les options donc, c'est ça la consommation de gauche –, ce qui va te permettre d'enregistrer cette émission et de la revoir au moins cinq cent fois sur un semestre, entre janvier et juin 1987.

**FB** – Je raconte en effet dans *Deux singes* le contexte matériel qui, par un jeu de contingences et de nécessités, m'a mené au punk. Il y a d'abord, et ça reprend le cours de ma réponse précédente, la chambre. La chambre que je partage avec mon frère, loin du salon où l'électrophone familial joue du Ferrat qui me fout le bourdon – et ne parlons pas de Ferré, à qui j'ai gardé une rancune tenace. Mon frère a sept

ans de plus que moi, et donc j'en ai sept quand à 14 ans il se passe en boucle du *Téléphone*, alors en pleine bourre. Une première chose se fixe alors, déterminante. Ces guitares, très électriques dans les trois premiers albums péri-punks de ce groupe assez sous-estimé (réécouter « Au cœur de la nuit » n'est pas superflu, si on passe outre une certaine naïveté des paroles et du chant) m'ont acclimaté au rock et à la saturation.

Et puis sept ans plus tard, nanti cette fois d'une chambre pour moi et équipé d'un radio-cassette enregistreur, complété par la chaîne hi-fi familiale, je commence à explorer les années rock (65-80, en gros), en tapant pas mal dans les disques et cassettes du grand frère, que complètent aussi les échanges au sein de la bande de gauche agrégée au milieu du préau du collège-lycée bourgeois de Nantes où j'ai atterri. A ce stade, je ne fais pas de différence entre punk et rock : j'écoute indifféremment les Stones, Led Zep, les Who, les Stooges, les Pistols. Gros flash, quand même, en découvrant en 86 le premier Clash. Mais disons que je n'ai pas encore ciblé le punk-rock en tant qu'il me concernerait en propre. La fixation a effectivement lieu au printemps 87, avec le visionnage et reVISIONnage en boucle du spécial punk consacré par les *Enfants du rock* au mouvement pour ses dix ans, et enregistré avec soin. Là je découvre cinq ou six des singles phare de l'épisode anglais du mouvement – New rose, par exemple –, mais surtout trois prestations scéniques absolument décisives : une de *Pretty Vacant* (le corps dandy-clown de Rotten), une de *What's my name* (le corps hystéro-électrique de Strummer), une de *Passenger* (le corps contorsionniste d'Iggy, et sa face de christ émacié). Ces trois corps, produits par la musique et l'incarnant, je sens qu'ils vont me faire une vie. Je sens que pour moi c'est exactement là, dans cette façon d'occuper l'espace, le sol, le monde, que ça va se passer. *Deux singes* revient plus longuement sur les 20 secondes que durait la bribe de *Passenger* dans cette émission rétrospective. J'en connais la moindre grimace, la moindre contorsion. C'est un photogramme de cette vidéo (live à l'Apollo en... 77) qui a donné la couve du livre, la seule dont j'ai été à l'initiative depuis que je publie. D'habitude je n'ai aucune idée de visuel, là je savais. Je savais que les 400 pages de cet autobio menaient à ça, au prix d'un mouvement rétrospectif vers la matrice. Laquelle matrice n'en était pas une, puisqu'elle cristallisait en moi un ensemble de sensations et de goûts formés en amont, dans la chambre des frères, dans ma vie, dans mon foie, dans je ne sais quoi. Car là ça devient obscur : pourquoi

vibre-t-on à telle musique plutôt qu'à une autre ? Il y a des déterminations sociales, factuelles, familiales, mais en dernière instance il y a une collusion mystérieusement organique, le mystère de la co-vibration entre deux corps : celui de la musique punk et le mien.

\* *Punk à Singe, correspondance avec François Bégaudeau* est un livre de 288 pages, au format 148 x 210 cm paru chez LADA, la division sonore des Ames d'Atala, maison d'édition lilloise. Pour le commander, envoyez donc un mail à l'adresse suivante : [zamdata@riseup.net](mailto:zamdata@riseup.net)

Et si vous êtes pressées de lire ce livre d'entretiens, téléchargez intégralement et gratuitement le PDF (avec les liens hypertextes actifs) sur le blog des Âmes d'Atala, rubrique Publications.







LOLA RAFIA - SERIAL KNITTER





JEAN-LUC VERNA - **LE DROIT DU PLUS FORT** - 2005  
*transfert sur papier ancien r  
ehaussé de crayons et de fards  
50,7 x 32,5 cm  
© Tous droits réservés -  
Courtesy de l'artiste et Air de Paris, Paris.*





## ARCHIVES ARE NOT DEAD !

MARIE BOURGOIN

ARCHIVISTE OLD SCHOOL, FANZINOTHÈQUE DE POITIERS

CAFZIC, fanzine de Mont de Marsan édite en 2013 le fanzine L'ECHO DES SAUVAGES. Conçu en 77 dans le sillage laissé par les deux festivals punk, il était resté à l'état de maquette pendant presque 40 ans... Edito de DDD du fanzine CAFZIC, qui raconte cette histoire surprenante.

«L'ECHO DES SAUVAGES» - 1977

Résumé de l'épisode précédent.

Mont de Marsan, 2007. Je viens de terminer ma perf peinture en hommage aux CLASH et aux festivals punks de Mont de Marsan. 2 hommes plus âgés que moi me tapent sur l'épaule en me disant «bravo, merci, on y était!». Et ils disparaissent.

Quelques années plus tard, je retrouve Vivi, l'un de ces 2 dinosaures chez mon pote DJ NO (FUTURE?). On y apprend - entre autres - qu'il a fait, avec 4 amis à l'époque, un pseudo journal sur ces 2 fameux épisodes de l'histoire du mouvement punk national, européen, mondial,... et donc local!!

Le hic c'est que Vivi ne sait pas du tout si l'objet existe encore et où il peut être, et dans quel état. En vrai, je crois qu'il s'en fout et contrefout. Mais nous, on est à fond et devant notre engouement, il promet de jeter un coup d'œil chez ses parents, mais sans grande conviction.

DJ NO revoit 2 ou 3 fois le bonhomme. Sans suite.

Début 2013, la nouvelle tombe sur nos téléspectateurs : ils l'ont retrouvé!! Ni une ni deux je reviens dans les Landes en avril pour voir la bête.

Vivi, accompagné de son pote Bébert, nous prévient : «C'était juste un truc entre nous. C'était pas destiné à être vu par d'autres personnes que nous. On avait bien pensé en tirer 5 exemplaires, un pour chacun d'entre nous. Mais ça s'est pas fait, je sais pas pourquoi, et on est passé à autre chose.»

Juillet 2013. DJ NO et moi recevons, des mains propres de Vivi, une clé USB avec les scans des 36 pages de leur «cahier» de vacances à Mont de Marsan en 76 et 77.

«Vous pouvez bien en faire ce que vous voulez. Y'a prescription!»

Ils rajoutent que si nous cherchons bien, nous trouverons d'autres antiquités de ce genre chez ceux et celles qui y étaient.

En attendant qu'on trouve d'autres pépites de ce genre, DJ No et moi décidons – avec l'accord de leurs auteurs – que ces scans deviendront comme on l'espérait depuis le début de l'année, le numéro 63 du fanzine CAFZIC.

«On n'est pas sûr que vos lecteurs comprennent vraiment ce qui s'est passé à Mont de Marsan en lisant notre journal.»

Si les lecteurs de fanzines comprenaient quelque chose, ça se saurait...

Merci à Vivi-Bébert-Marie-le rouquin-Josiane pour ce joli cadeau. »



# Éditorial

L'ÉCHO DES SAUVAGES - 1977

Résumé de l'épisode précédent.

Mont de Marsan, 2007. Je viens de terminer ma perf peinture en hommage aux CLASH et aux festivals punk de Mont de Marsan. 2 hommes plus âgés que moi me tapent sur l'épaule en me disant « bravo, merci, on y était! ». Et ils disparaissent.

Quelques années plus tard, je retrouve Vivi, l'un de ces 2 dinosaures chez mon pote DJ NO (FUTURE ?). On y apprend - entre autres - qu'il a fait, avec moi, 2 amis à l'époque, un pseudo journal sur ces 2 fameux épisodes de l'histoire du mouvement punk national, européen, mondial... et donc local !!

Le hic c'est que Vivi ne sait pas du tout si l'objet existe encore et où il peut être, et dans quel état. En vrai, je crois qu'il s'en fout et contrefoot. Mais nous, on est à fond et devant notre engagement, il promet de jeter un coup d'œil chez ses parents, mais sans grande conviction.

DJ NO revoit 2 ou 3 fois le bonhomme. Sans suite.

Début 2013, la nouvelle tombe sur nos téléspecteurs : ils l'ont retrouvé! Ni une ni deux, je reviens dans les Landes en avril pour voir la bête.

## BACK TO THE NO FUTURE

Vivi, accompagné de son pote Bébér, nous prévient : « C'était juste un truc entre nous, c'était pas destiné à être vu par d'autres personnes que nous. On avait bien pensé en tirant 5 exemplaires, un pour chacun d'entre nous. Mais ça s'est pas fait, je sais pas pourquoi, et on est passé à autre chose. »

Juillet 2013. DJ NO et moi recevons, des mains propres de Vivi, une clé USB avec les scans des 36 pages de leur « cahier » de vacances à Mont de Marsan en 76 et 77.

« Vous pouvez bien en faire ce que vous voulez. Y a prescription ! » Ils rajoutent que si nous cherchons bien, nous trouverons d'autres antiquités de ce genre chez ceux et celles qui y étaient.

En attendant qu'on trouve d'autres pépites de ce genre, DJ NO et moi décidons - avec l'accord de leurs auteurs - que ces scans deviendront comme on l'espérait depuis le début de l'année, le numéro 63 du fanzine CAFZIC.

« On n'est pas sûr que vos lecteurs comprennent vraiment ce qui s'est passé à Mont de Marsan en lisant notre journal. » Si les lecteurs de fanzines comprennent quelque chose, ça se saurait...

Merci à Vivi-Bébér-Marie-le rouquin-Josiane pour ce joli cadeau.



## **PIND C'EST QUOI ?**

LUC ROBÈNE ET SOLVEIG SERRE

L'acronyme de « Punk is not dead » !!!

Punk pas mort !!!

C'est aussi le nom d'un projet de recherche consacré à l'histoire de la scène punk en France depuis 1976 jusqu'à nos jours.

Un retour vers No Future, qui interroge l'existence et les conditions d'existence de la scène punk en France depuis quarante ans.

Ça parle de musique et de musiciens, d'artistes et de visuels, de la débrouille et de la vie sur scène ou au squat, d'une création en résistance, à Caen, Rouen, Paris, Toulouse, Fumel, Bordeaux, Rennes, Montaigu, Lyon, Saint-Etienne, Montpellier... Ça parle des marges et d'un regard sur l'autre... Ça parle de la vie, de la poésie et du corps, de la danse et des manches de guitare, des tatoos et des marques, des filles et des garçons, de la dope et des avenir qui en meurent, de la jeunesse et de la vieillesse qui surprend toujours en creux ceux qui pensaient ne pas survive à No Future... Ça parle de 1977 et des années 1980, 1990, 2000, 2010. Ça parle d'aujourd'hui... et sans doute de demain Ça cherche, ça discute, ça polémique, ça gueule parfois mais toujours pour comprendre...

Bref un truc essentiel piloté et mis en musique par des chercheurs et des musiciens... une équipe terrible et tellement motivée...

*Do it yourself !!!*

*Just take a look...*



# Une histoire de la scène punk en France (1976-2016)

PIND est le premier projet de recherche consacré à l'histoire de la scène punk en France de 1976 à nos jours. Résolument interdisciplinaire, mobilisant la notion de scène comme prisme d'analyse, il cherche à revisiter la pertinence des périodisations et des ruptures qui définissent et organisent la scène punk en France, à dépasser le spectre d'un phénomène réduit à l'évidence culturelle anglo-américaine et à étudier comment s'élabore et se négocient les frontières entre une culture hégémonique et une culture restreinte de la subversion. PIND doit permettre de faire accéder cet objet à une légitimité thématique, scientifique et épistémologique en montrant combien le punk représente un prisme décisif pour éclairer les modes de résistance et d'innovation qui structurent les développements de la société contemporaine. Outre un volet de recherche fondamentale, PIND développe un volet patrimonial d'envergure en s'appuyant sur des partenaires institutionnels et associatifs.

## UN TRIPLE DÉFI

- Un objet illégitime** (dans la société et dans le champ académique français)  
Franchir une nouvelle étape dans le lent processus de légitimation des formes populaires de la culture en rendant l'objet visible et légitime.
- Un objet vulnérable** (urgence de la recherche liée à la fragilité des acteurs et des archives)  
Faire surgir l'archive et relever le défi de la préservation, voire de la patrimonialisation du punk en France, en s'appuyant sur un travail collaboratif entre acteurs et chercheurs.
- Un objet paradoxal** (en raison de la nature même du punk)  
Mobiliser la notion de scène comme cadre d'analyse, replacer la musique au cœur du mouvement et éclairer les trajectoires sociales économiques propres à chaque scène locale.

## HUIT CHANTIERS DE RECHERCHE

1. Historicité et généalogie
2. Vieillesse et mémoire
3. Médiations et médiatisations
4. Homologies musicales, esthétiques, artistiques
5. La violence de la scène punk
6. Le corps punk
7. Le genre du punk
8. Les géographies du punk en France

## RÉALISATIONS

Six journées d'étude depuis 2015 et seize à venir  
Un colloque en novembre 2016  
Une base de données (Chronopunk)  
Des publications scientifiques  
La formation et l'encadrement de jeunes chercheurs  
La construction d'un réseau international

## TROIS HYPOTHÈSES PRINCIPALES

- Le temps**  
Revisiter la pertinence des périodisations et des ruptures qui participent à définir et à organiser la scène punk en France
- L'espace**  
Analyser les spécificités du punk en France et dépasser le spectre d'un phénomène réduit à l'évidence culturelle anglo-américaine
- La cohérence paradigmatique**  
Étudier comment s'élabore et se négocient les frontières entre culture hégémonique et culture restreinte de la subversion

UNE ÉQUIPE DE RECHERCHE INTERDISCIPLINAIRE,  
AN INTERDISCIPLINARY RESEARCH TEAM

Luc Robène, historien (U. BORDEAUX, THALIM)  
Solveig Serre, musicologist (CNRS, CESR/OMSV)

Samuel Étienne, géographe (EPHE, PRODIG)  
Gérôme Guibert, sociologist (U. PARIS 3, DIM)  
Tim Heron, Irish Studies (U. REMS, CIRLEP)  
Philippe Liébard, anthropologist (U. LYON 3, I-VIS)  
Denis Mellier, literature studies (U. POITIERS, FORLEL)  
Christophe Pécout, historian (U. LILLE 2, UPRES)  
Marine Schütz, historian of art (CENTRE ALLEMAND D'HISTOIRE DE L'ART)  
Eric Wittersheim, anthropologist (EHESS, IRHS)

# A History of the Punk Scene in France (1976-2016)

PIND is the first research project which is devoted to the study of France's punk scene from 1976 to today. PIND is a resolutely multidisciplinary project which employs the concept of music scene as a lens of analysis and aims to reconsider the relevance of the periodizations and turning-points which are taken to define and structure France's punk scene; to transcend interpretations which view the punk phenomenon as an essentially Anglo-American cultural expression; and to examine how the boundaries between a hegemonic culture and a relatively subversive culture are constructed and negotiated. PIND sets itself the task of bestowing upon this object of study thematic, scientific and epistemological legitimacy by demonstrating that punk constitutes a valuable lens through which to shed light on the modes of resistance and of innovation which structure the developments of contemporary society. PIND is a two-pronged project: besides its research component, it has also developed a heritage component by partnering with both institutional and voluntary bodies.

## A THREEFOLD CHALLENGE

- An illegitimate object of study** (in society and in French academia)  
Reaching the next step in the slow process of legitimation of popular forms of culture by making the object of study visible and giving it legitimacy.
- A vulnerable object of study** (the urgent need to carry out research because of the vulnerability of the actors and of the archives)  
Constructing an archive and taking up the challenge of the conservation and patrimonialization of punk in France through the active collaboration of actors and researchers.
- A paradoxical object of study** (because of the very nature of punk)  
Employing the concept of music scene as a framework of analysis, replacing music at the heart of the phenomenon and bringing to light the socio-economic trajectories specific to each local scene.

## EIGHT FIELDS OF RESEARCH

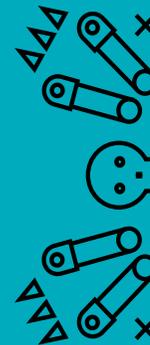
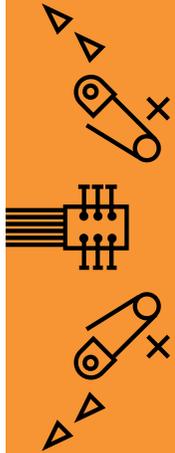
1. Historicity and genealogy
2. Aging and memory
3. Mediation and mediatisation
4. Musical, aesthetic and artistic homologies
5. Violence of the punk scene
6. The punk body
7. Punk gender
8. Geographies of punk in France

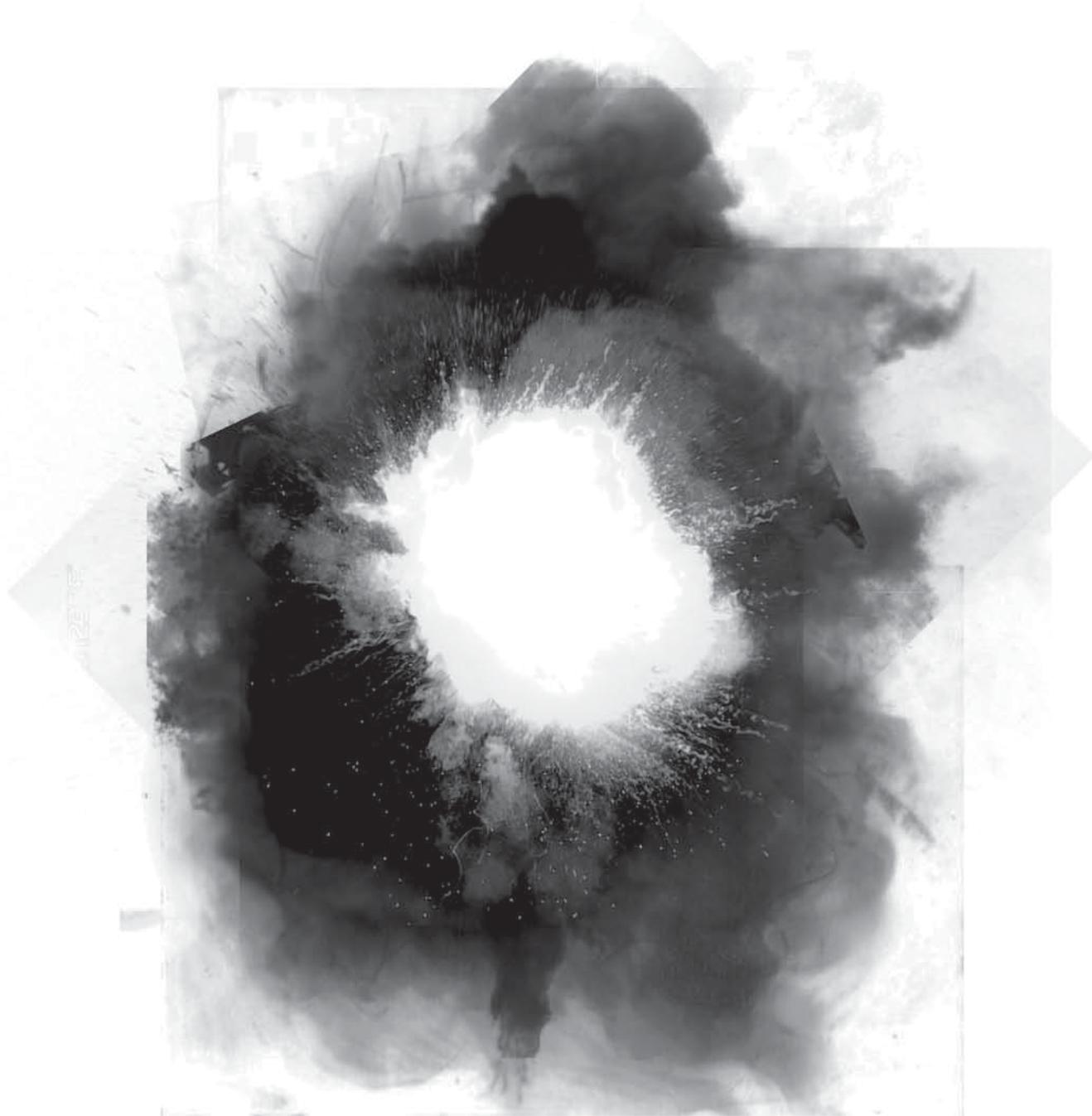
## KEY ACHIEVEMENTS

Six one-day conferences since 2015 and sixteen to come  
A conference in November 2016  
A database (Chronopunk)  
Academic publications  
Training and guidance of young researchers  
Construction of an international network

## THREE MAIN HYPOTHESES

- Time**  
Reconsidering the relevance of the periodizations and turning-points which are taken to define and structure France's punk scene.
- Space**  
Analysing the specificities of punk in France and transcending interpretations which view the punk phenomenon as an essentially Anglo-American cultural expression.
- Paradigmatic coherence**  
Examining how the boundaries between a hegemonic culture and a relatively subversive culture are constructed and negotiated.





VINCENT DELPEUX «!!!!????\*\*\*!!»





**LES YEUX FERTILES D'UN REGARD MODERNE,  
HOMMAGE À JACQUES NOËL (1946-2016)**



**L'INQUALIFIABLE - HOMMAGE À JACQUES NOËL - UN REGARD MODERNE - 21 NOVEMBRE 2016**

**C'est avec émotion que j'ai appris la disparition de Jacques.** Tant de souvenirs et de découvertes restent là-bas et dans mes pensées...

Un ami passionné de grafzines et d'autoproductions m'avait fait découvrir le lieu dans les années 90. De visite en visite, j'avais osé proposer à Jacques quelques productions «underground»... Par le plus grand des hasards mais surtout grâce à sa bienveillance, quelques dessins atterrirent semble-t-il entre les mains d'Art Spiegelman, amoureux de la librairie – qui préparait pour le Comics Museum de San Francisco une exposition appelée «Un regard Moderne». C'est ainsi qu'un de mes dessins pornographiques (signé Mad Donna) se retrouva inclus dans l'expo, au côté des grands noms de l'époque - et aussi dans le petit catalogue de l'exposition. Comment rêver plus belle reconnaissance ? J'aimais chez Jacques sa manière de vous accueillir. On n'osait rien demander car on savait qu'il sortirait un ou deux bouquins ou fascicules de sous une pile pour nous les proposer. Et si sa sélection était parfois surprenante elle tombait toujours juste en terme de découverte. Une page de vie se tourne encore. Il n'en reste plus beaucoup de cette encre-là. *Philippe Neumager*

**Il était bougon, génial et attachant.** Son petit sourire en coin quand tu lui demandais un truc qui lui plaisait ça n'avait pas de prix ! *Allison*

**Pour Jacques.** Je suis passé au regard moderne le mardi précédant le décès de Jacques. Habitant depuis plusieurs années Berlin, je passais moins souvent et encore moins cette dernière année car j'étais en retard sur la deadline pour un éditeur habitant aussi rue git-le-coeur, j'évitais donc cette artère. Jacques au courant de cette histoire me demande des nouvelles du livre, je me dis qu'il est vraiment formidable, il se souvient de tout, une des rares personnes à l'écoute de l'autre, avec sa manière particulière de se mettre de côté pour mieux vous entendre, comme s'il regardait une pile de livres en face, ceux que je faisais de plus en plus tomber à mesure que je prenais du poids, qu'il ramassait imperturbablement tout en vous proposant les livres que vous devriez avoir et dont vous ne savez même pas qu'ils vous manquent. L'un des rares aussi à avoir pris depuis 20 ans en distribution mes disques ou livres, comme le souffle continu, je lui dis qu'ils m'ont expliqué qu'ils ne survivraient pas l'année prochaine, on discute du marasme actuel, de l'absence de curiosité des gens, je lui file mon dernier livre «musique thérapeutique», pour qu'il le vende en lui disant de garder l'argent au cas improbable où il le vende, Jacques me surprend une nouvelle fois en me tendant un billet de 10€, que je refuse. Je l'invite à venir me voir à Berlin qu'il semble ne pas connaître et pars en lui disant «tu vas être le dernier libraire à Paris», l'imaginant encore là dans 30 ans...

Pour moi, Jacques restera le dernier libraire, quelqu'un d'irremplaçable. Il est mort alors que le centre Pompidou, à l'occasion de son expo pourrie, organisait un «beat tour» dans la rue git-le coeur, le genre de truc qui donne la nausée. J'ignore de quoi Jacques est mort, mais il faut posséder un sacré sens de l'humour pour résister à toutes ces générations de collaborateurs devenant subitement résistants. Avec le décès il y a quelques mois de Bruno Maisons de la Galerie Satellite, autre hub hors commerce, une page se tourne à Paris, qui ne me fait pas regretter d'être à Berlin. *Frédéric Acquaviva*

**Je ne connaissais pas Jacques Noël.** Nos relations n'étaient certainement pas amicales, j'avais sans doute trop peur de lui pour véritablement engager la conversation. Lui qui n'était jamais à une référence, à une histoire prêt. Quand et comment Patti Smith ou Lux Interior venaient dans sa librairie, à quelques pas seulement de l'endroit où William Burroughs avait achevé la rédaction du *Festin Nu*. Une femme entre dans la librairie, nous sommes en décembre, l'année compte peu aujourd'hui : «*Bonjour monsieur, je voudrais trouver un cadeau pour Noël*». Lui, montrant la porte : «*Dehors*». Vrai, c'était la fin d'une certaine forme de courtoisie, mais, enfin, tout cela était pour la bonne cause. *Frank Caranetti, 31 octobre 2016*

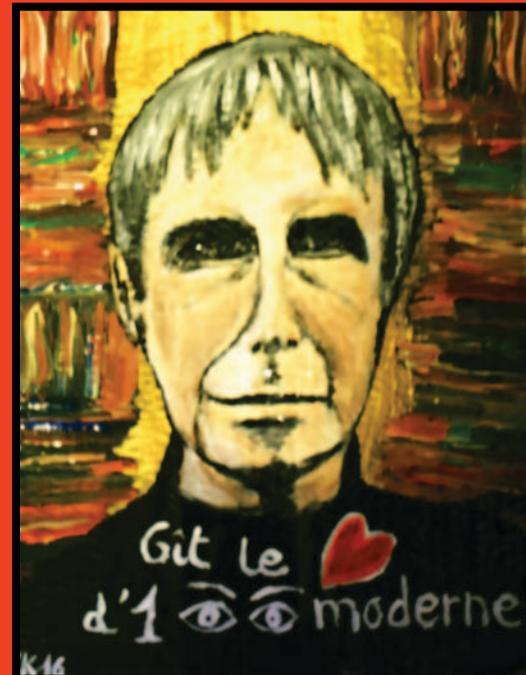
**Depuis le 1er octobre et que Jacques Noël s'est éteint**, – mais... pas la flamme –, jamais la rue Git-le-Coeur n'aura autant mérité son nom. La flamme de nous tous, ses héritiers, réchauffés que nous avons été par cette librairie incandescente : *Un Regard Moderne* s'est fermée, plutôt une page. A nous lecteurs, curieux, chercheurs, poètes, dessinateurs, rêveurs, utopistes, cinéphiles, écrivains, réalisateurs, musiciens, bibliophages, dilettantes éclairés, empêcheurs de tourner en rond... de la poursuivre... Entre caverne d'Ali baba, terrier d'Alice aux Pays des Merveilles, franchir la porte (de perception) d'*Un Regard Moderne*, égalait à traverser le miroir, du moins, générer une autre réflexion. Se faufiler comme un serpent dans le tortueux antre de Jacques, s'aventurer au hasard, lui poser une question et repartir avec un autre livre, voire comme il est arrivé à certains de mes amis, que Noël anticipe votre désir en vous soumettant un ouvrage dans un sourire silencieux. J'ai eu la chance de découvrir vers 1991 ou 1992, cette oasis discrètement cachée. Et la joie et la fierté d'y amener flyers et affiches de la première édition de l'Etrange Festival en 1993 – pour lequel j'étais bénévole, payée en projections. J'étais heureuse d'avoir une raison « officielle » pour aborder davantage le taiseux Jacques. Puis, chaque fois, que je passais par cette rue si marquée et en même temps dont la seule rémanence de la grande époque était *Un Regard Moderne*, je m'y arrêtais. Le Temps aussi. C'était comme un repère dans ce Pari(s) provisoirement gagné et plus ou moins perdu. Une boussole. Un lieu – comme dirait Poe – « Out of Space, Out of Time » que j'avais perdu de vue jusqu'à ce qu'un clément hasard nous réunisse à nouveau – géographiquement, mais pas seulement... La proximité de la salle du cinéma le Saint André des Arts, m'a permis de revoir Jacques Noël à une cadence plus soutenue. Mon premier long-métrage documentaire y était projeté mars-avril 2016. Je suis passée voir Jacques comme un parent et il a eu la générosité de mettre l'affiche d'*Ex-TAZ* sur son mur palimpseste, mieux : de se faire prendre en photo, preuve à l'appui. J'étais fière comme pas possible. Euphorique n'est pas un trop grand mot. Mon film parlant de l'underground parisien 1987-1994, des zones d'autonomie temporaire et des premières raves. Jacques eut la gentillesse et la curiosité de le visionner rapidement et le trouva intéressant, même si je sais que ce n'était pas du tout sa came musicalement. C'était généreux de sa part. Comme chaque projection était suivie d'un débat, souvent j'évoquais aux quelques spectateurs la proximité d'*Un Regard* et, parfois, mes invités s'y rendaient, avant ou après. Que ca soit Manu Casana, organisateur des premières raves dans notre aimable capitale – qui y colla

un sticker de son collectif P.U.R.E (soit, Pure Underground Rave Energy) qui est encore sur la façade – ou Patrick Vidal, qui connaissait Jacques Noël depuis l'époque Marie et les Garçons, je crois. Quand j'étais démoralisée à l'idée du peu de public qui se trouverait (ou plutôt, ne se trouverait pas) dans la salle, je faisais une brève escale chez Jacques et il me remontait avec son doux sourire de sphinx ou une phrase sibylline : « Le monde est étrange ». Et je repartais, regonflée. La dernière fois que je passai devant sa boutique mercredi 28 septembre, en me voyant, il détala comme un chaton sauvage, bavarde que je suis, réservé qu'il était. Le fou rire l'emporta sur la vexation. Je l'avais vu une semaine auparavant et, cherchant un cadeau pour ma moitié, j'avais trouvé un exemplaire de la revue anglaise *The Idler*. Je me suis rendue compte du message caché qu'elle contenait, en la regardant à nouveau le 1er octobre. Comme dirait l'autre (Rimbaud) ca ne veut pas rien dire ?

*Xanaé Bove - 23 octobre 2016*

**Karim Bachiri**

Hommage à Jacques Noël



**Jacques l'intempestif.** Jacques Noël a été incinéré hier. Il y avait un grand soleil dans le ciel bleu. Et beaucoup de monde. Depuis l'annonce de sa mort, samedi dernier, les réseaux numériques qu'on dit sociaux ont diffusé de nombreux messages rendant hommage à «l'ami Jacques». Certains sont d'ailleurs très émouvants. Il n'y a pas lieu de douter de la sincérité de ces témoignages, même lorsqu'ils sont écrits par des gens qui reconnaissent n'avoir jamais - ou presque jamais - mis les pieds dans sa librairie. C'est humain. Et c'est touchant. Vendredi, quelques heures avant sa disparition, je suis allé lui rendre visite au *Regard Moderne*. Comme à notre habitude, nous avons parlé. Par exemple, d'un article du dernier numéro d'*ArtPress*, qu'un ami nous avait signalé en ce même lieu quelques jours plus tôt. L'article, consacré aux «arts visuels issus du web», décrivait le *Regard Moderne* comme «exsangue», à la différence de plateformes en ligne en plein «essor». Nous avons évoqué aussi les salons de la microédition – comme disent les institutionnels – qui se tenaient en ce moment à Paris, drainant un public de vernissage peut-être plus que d'«amateurs» au sens où nous l'entendions. Et Jacques m'a alors confié que ce mois de septembre finissant avait été pour lui comme un deuxième mois d'août. Il n'avait vu presque personne. Nous en avons plaisanté, comme nous le faisons souvent, en guise d'exorcisme. Nous qui n'avons pas de téléphone mobile, nous aimions nous moquer – c'est humain – de tous ces gens tripotant compulsivement leurs smartphones dans la rue, ou passant une bonne partie de leurs journées sur Google, Facebook ou Amazon, et désertant la petite librairie de la rue Gît-le-Cœur. Il y a quelques mois, Jacques m'avait même dit, en esquissant un sourire : quand je mourrai, peut-être me rendront-ils hommage ! C'est humain. C'est touchant. Amateur de livres singuliers, je fréquente régulièrement certaines librairies que j'apprécie. Mais avec Jacques, c'était différent. Les autres, pour la plupart, font du prêt-à-porter. Lui, c'était de la haute couture. Du sur-mesure. Mais pas réservé par principe à une élite. Non, quiconque osait franchir le seuil de sa porte et poser une question un peu précise voyait cet homme vêtu de noir lui répondre avec soin en lui présentant les livres ou dessins susceptibles d'intéresser et de nourrir son intelligence aussi bien que sa sensibilité. Ce faisant, il incarnait l'esprit libertaire de l'avant-garde dans sa quintessence. Non seulement en raison de la qualité et de la diversité du fonds qu'il avait constitué, où les ouvrages anarchistes et d'avant-garde étaient en bonne place, mais, plus radicalement encore, parce qu'il mettait au cœur de sa pratique quotidienne la si belle et toujours vivante phrase de Lautréamont :

«*La poésie doit être faite par tous. Non par un.*» (*Poésies II*) À rebours des dispositifs contemporains de domination qui visent à accroître la passivité des gens pour les réduire à la condition de consommateurs plus ou moins solvables, Jacques Noël était un grand passeur de ce qu'il estimait être le meilleur. En fertilisant leur regard – tant esthétique que théorique et critique –, il fut un initiateur hors pair pour bien des personnes qui ne l'oublieront pas de sitôt. Il est vrai que Jacques n'était guère affable avec les individus qu'il ne sentait pas, ceux qui voulaient faire les malins avec lui, ou qui reprenaient *ad nauseam* l'une des rengaines qu'il ne supportait plus : on se croirait chez Gaston Lagaffe !... Vous vous y retrouvez dans ce capharnaüm ?... Etc. Ceux-là, il les envoyait paître. Jacques avait son caractère. C'est humain. Mais les autres, et plus encore les fidèles – si rares ces dernières années –, Jacques se faisait un point d'honneur d'essayer de leur trouver la pièce sur mesure qui les comblerait. Pour ma part, j'ai eu l'insigne chance de le voir au moins une fois par semaine pendant plus de quinze ans, et à chaque rencontre il m'épatait en me présentant des choses nouvelles que, le plus souvent, je ne reposais pas. Même ces derniers mois, malgré les difficultés financières, il ne désarmait nullement, au contraire, et continuait de nous émerveiller par ses trouvailles. Nous sommes quelques-uns à pouvoir en témoigner. À propos de Jacques, le mot «vocation» n'est pas galvaudé. Veuillez m'excuser de ce cliché, mais il est mort sur scène, ou sur son navire. Jacques se plaisait à reprendre à son compte le quolibet dont l'avaient affublé certains cyniques : je suis un «ringard moderne» !... Je pense pouvoir dire sans le trahir qu'il détestait la plupart des aspects du monde néo-libéral qui s'est développé depuis la fin des années soixante-dix, en particulier tout ce qui touche aux technologies numériques, dominées par ceux que les Américains appellent les Big Four de l'Internet, et favorisant la standardisation des comportements. (N'oublions pas que le «World Wide Web» est apparu deux ans après la création du *Regard Moderne*...) Mais Jacques n'a jamais été un *has been*. Pas du tout. Il était bien plutôt «inactuel» ou «intempestif» au sens nietzschéen, c'est-à-dire de ce qui agit «*contre le temps, donc sur le temps, et, espérons-le, au bénéfice d'un temps à venir*». D'abord aux *Yeux Fertiles*, la librairie où il officiait dans les années soixante-dix et quatre-vingts, puis au *Regard Moderne*, Jacques a su inlassablement extraire les étranges et brûlantes beautés de ce monde. En les partageant, il en transmettait la flamme. Sa mort ne marque pas la fin de son influence. En ce point, peut-être touchait-il au surhumain. Il faut dire aussi que

Jacques n'était pas seulement libraire. C'était un artiste ! *Un Regard Moderne* peut être envisagé comme un poème matérialisé ou une œuvre d'art évolutive, vingt-cinq ans durant. Et, surtout, Jacques a dessiné, en toute discrétion, pendant près d'un demi-siècle. Des dessins, souvent, d'une grande beauté. «*X Dessins Graves, Négatifs, Entêtants, Rares, Enervants, Tendancieux*», comme il me l'a écrit un jour. À ce propos, hommage soit rendu aux éditeurs de *Nazi Knife* (Jonas Delaborde, Hendrik Hegray, Stéphane Prigent), qui, depuis 2007, ont révélé quelques-uns de ses dessins dans leurs publications. Jacques était très heureux de cette reconnaissance tardive par de jeunes artistes dont il avait contribué à former le regard. Ceux-ci, en retour, ont joué un rôle important pour maintenir jusqu'au bout cet être intempestif dans un état d'émerveillement enfantin face à un monde pourtant de plus en plus standardisé. Marie, tu peux être fière de ton Jacques !

*Xavier-Gilles Néret, le 6 octobre 2016*

**Bertoyas** Disparition de Jacques Noël



**Être au bon endroit, au bon moment.**... L'univers comporte un champ infini de possibles et il arrive parfois qu'une agréable sorcière se penche sur notre sort. J'ai ainsi eu la chance d'habiter rue Git-le-Coeur lorsque Jacques Noël a investi le rez-de-chaussée du numéro 10 pour y installer sa caverne. C'était avant l'ère de l'Internet. Une époque où il fallait encore se donner un peu de mal pour accéder à l'information. On entendait parler de fanzines, de revues alternatives et de livres mythiques, ramenés de Londres ou de New York par des amis voyageurs, mais nous avons rarement l'occasion de les tenir entre nos mains, encore moins de nous en abreuver. L'ouverture d'*Un Regard Moderne* a tout changé. *Mondo 2000*, *BoingBoing*, *Future Sex*, *Juxtapoz*, *Raw Vision*, les premiers bouquins de *Feral House*, les éditions thématiques de *RE/Search*, un véritable festin, intellectuel et créatif, s'offrait à nous. Bien plus que tout ce que j'aurais pu espérer ou imaginer, sous le regard discret et bienveillant de Jacques qui dirigeait discrètement le gamin que j'étais en direction de tel ou tel titre, au fur-et-à-mesure de l'envahissement de son lieu.

De quoi susciter une vocation et dans mon cas le combustible nécessaire pour lancer *La Spirale* dans sa première incarnation photocopiée, puis sur Internet. Avant que le projet ne revienne en 2004 au *Regard Moderne* sous la forme de *Mutations pop & crash culture*, une anthologie parue aux éditions du Rouergue, qui trônait sur le plateau central de la librairie. Sans conteste, l'une de mes plus grandes fiertés et le sentiment heureux de lui avoir rendu hommage.

Jacques vient de nous quitter, brusquement. Une nouvelle bien étrange. Avec lui, ce sont plusieurs pans de réalité qui s'évaporent. Il appartient désormais à chacun d'entre nous de poursuivre cette œuvre singulière de partage et de transmission, au travers de nos travaux, de nos films et de nos ouvrages. De conserver précieusement son souvenir et celui de la meilleure librairie au monde, celle qui m'a amené vers d'étonnants chemins de traverse où je me perds encore avec délice.

*Laurent Courau, 6 novembre 2016*

**Je suis passé vendredi en fin d'après-midi** [30 septembre] et il avait vraiment un coup de moins bien. Je lui ai proposé un médecin mais il n'en a pas voulu. Je lui ai proposé un anti-douleur, sa sciatique lui faisait très mal, et il a dit non aussi. J'avais peur que ce soit le cœur quand je suis parti. Il y avait encore deux personnes dont un familier qui voulait lui prendre le dernier *Nazi Knife*. Je suis parti plus tôt car il avait l'air vraiment fatigué et il m'a dit qu'il était désolé de son état. Depuis le temps que j'y allais, il m'avait tout simplement fait découvrir Pierre La Police, Al Columbia, Y5/P5, David Sandlin, Gary Panter, *Le Dernier Cri*, Oskar Sclemmer. *Michel Diricq, 2 octobre 2016*

**J'ai connu Jacques Noël.** Il m'achetait mes petits livres bricolés sur le coin de la table de la cuisine. Jacques Noël qui meurt : c'est la France qui meurt un peu plus. *Jean-Pierre Blanpain*

**Repose en paix Jacques Noël.** Ce curieux libraire pittoresque s'est éteint le 1er octobre 2016. La première fois que je suis passé au *Regard Moderne*, c'était en 2003, étant venu à Paris pour distribuer notre premier livre *La Philosophie du Punk* en passant directement dans certaines librairies. J'ai été ébahi par ce murs de livres dans un si petit espace. Pendant plusieurs années nous avons reçu ses lettres avec les cartes si originales des expo graphiques de la librairie. Je l'ai eu au téléphone la dernière fois le 7 juillet, il nous passait commande de notre récente sortie *Histoire de Crass*. Voici l'enveloppe de son dernier courrier à *Rytrut* \*



**C'était la première fois que nous marchions ensemble dans les rues de Paris**, ma compagne et moi. Nous allions voir Patti Smith en concert. Depuis le Parvis de Notre-Dame, nous avons traversé la Seine et avons atteint la Place Saint-Michel. A hauteur du numéro six un passage discret, vouté à deux arches, a attiré notre attention. Nous l'avons emprunté, descendant l'escalier de sept marches. Au bout de cette rue étroite, une inscription nous donna le nom de ce passage, la rue de l'irondelle. L'orthographe fantaisiste est respectée. Nous débouchâmes sur la rue Gît-le-Coeur. Nous ne le savions pas encore, peut-être n'en étions nous simplement pas conscients, nous allions dès cette première marche dans Paname nous découvrir une affinité commune pour les imprévus des ruelles parisiennes. Une passion pour les découvertes inattendues qui ne nous a pas quittés. «*Tiens*», ai-je dit, apercevant la librairie nommée Un Regard Moderne au dix de la rue Gît-le-Coeur, «*je connais ce lieu de réputation, un libraire sur les quais de la Seine m'a recommandé de venir ici, m'assurant que le choix de livres devrait me plaire*». «*Allons-y*» me répondit ma compagne. Nous pénétrâmes dans la librairie. L'étroitesse du lieu nous frappa d'entrée. La première salle était remplie de livres, empilés du sol au plafond. Nous nous mîmes à parcourir les piles. Le libraire, Jacques Noël, nous laissait fureter. J'avais soudain de l'or et de la magie qui ruisselaient entre mes doigts. Des revues obscures, des fanzines malsains, des recueils de poésie à la macabre beauté, des recueils sur l'art des ossuaires, des livres d'arts plastiques décapants. Du beau vous dis-je. Du rare. Du dérangent. De l'éblouissant. Ma compagne vit une sérigraphie de Niki de Saint Phalle publié en 1993. Des étoiles brillaient dans ses yeux. L'œuvre se nomme «*Invitation à la Danse*». Nous reposâmes nos trésors, saluâmes Jacques Noël et nous reprîmes notre route vers le concert de la prêtresse new-yorkaise. Quelques jours plus tard je revins dans la boutique avec l'idée d'offrir. La sérigraphie de Niki de Saint Phalle trône désormais dans notre chambre, au-dessus de la tête de ma femme. *Patrice*



**Thierry Guitard**

Le dernier de mes dessins mis en vitrine au *Regard Moderne* cette année.  
Jacques m'aura soutenu jusqu'au bout !

**La meilleure librairie du monde était une librairie punk** au fond de laquelle officiait Jacques Noël, passeur unique et indispensable de contre-cultures. L'état d'esprit, le détachement face aux contingences économiques, le souci de faire ce qui compte, ce qui vaut pour soi et de le partager, la résistance aux codes établis associée à une acuité fine devant les désordres du monde, l'acceptation de l'initiative authentique fut-elle naïve... tout cela caractérisait Jacques Noël, libraire.

Ce n'est pas le bordel sans nom qui semblait régner dans les lieux qui en faisait une librairie punk mais la richesse rare accumulée dans les piles de bouquins introuvables pour beaucoup, l'énergie des textes, des images, la rage contenue dans des livrets de quelques lignes ou des cahiers de peu d'images parfois exposés, souvent proposés par Jacques Noël.

*Un Regard moderne* était donc la plus belle librairie punk au monde. La plus belle librairie d'ailleurs. Sa beauté n'était pas celle du design issu du marketing du livre, elle n'était pas la mieux rangée au sens géométrique du terme mais elle offrait le plus beau fouillis culturel rassemblé par un humain.

Jacques Noël était le Facteur cheval de l'édition alternative, celle que l'on trouvait nulle part ailleurs, ou difficilement. Il a fait d'*Un Regard moderne* le Palais idéal de la production contre-culturelle, amassant années après années des créations produites de-ci de-là par des artistes inconnus, méconnus, (certains) reconnus, des ouvrages, fanzines, fascicules, opuscules, plaquettes, sérigraphies, albums improbables, inutiles, hors d'usages, précieux, irréguliers, secrets, bricolés, fignés, insolents, irrespectueux, inattendus, surprenants, maladroits, aboutis, inventifs, répétitifs... qu'il assemblait les uns aux autres pour en faire cette caverne ouverte aux mondes. Car en entrant à *Un Regard moderne*, on franchissait une sorte de frontière qui nous conduisait de la vie réelle aux mondes imaginés. Les cloisons de livres étaient autant de portes d'un corridor où nous aurions accompagné Alice dans son pays des merveilles secrètes, troublantes ou interdites. *L'INqualifiable*

## **Jacques Noël s'est éteint la nuit dernière**

Il était le libraire de la plus fabuleuse librairie du monde.

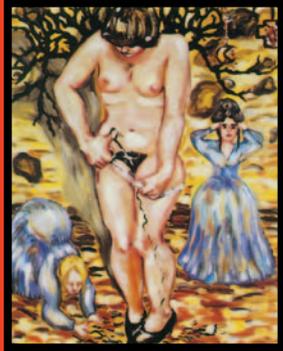
Il était une encyclopédie des contre-cultures.

Il a été un passeur de ces cultures, décloisonnant les catégories, croisant les arts, liant d'une manière ou d'une autre ceux qui passaient par chez lui, en proposant aux unes les bouquins des autres, dénichant des perles dans le monde entier qu'il enfilait sur d'autres perles introuvables jusqu'à faire toucher les livres au plafond, jusqu'à interdire d'entrer à plus de deux ou trois personnes tant les couloirs entre les piles de livres étaient devenus étroits. Et malgré tout, il trouvait toujours le bouquin auquel il pensait, il extrayait d'une pile un livre de photos improbables, une biographie inconnue, un fanzine disparu.

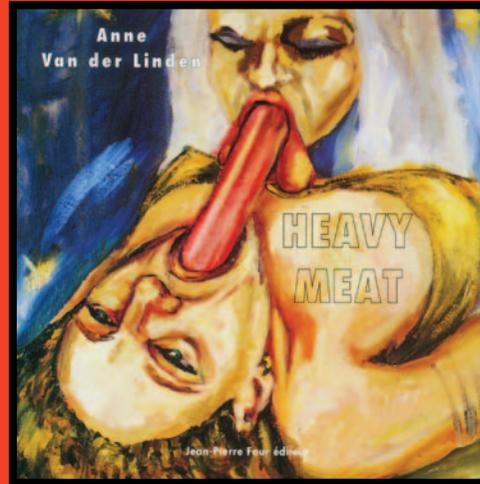
Hier encore, nous avons discuté un moment. Je suis reparti de la librairie avec deux sacs pesants. Les livres aujourd'hui sont plus lourds de la peine que j'ai de le savoir parti.

*Philippe Liotard, 1er octobre 2016*





**Anne Van der Linden**  
Peintures parues dans *Heavy Meat*  
Jean-Pierre Faur éditeur 1995



**Anne Van der Linden**  
*Dessins* éditions de l'Usine 2008

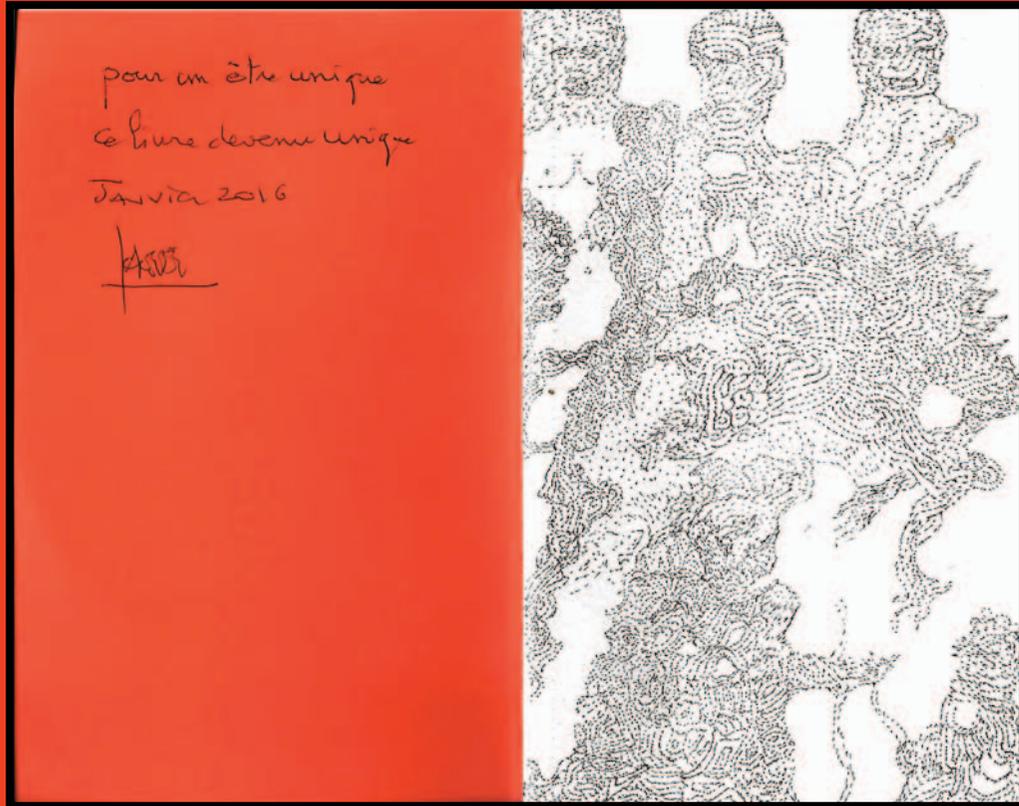




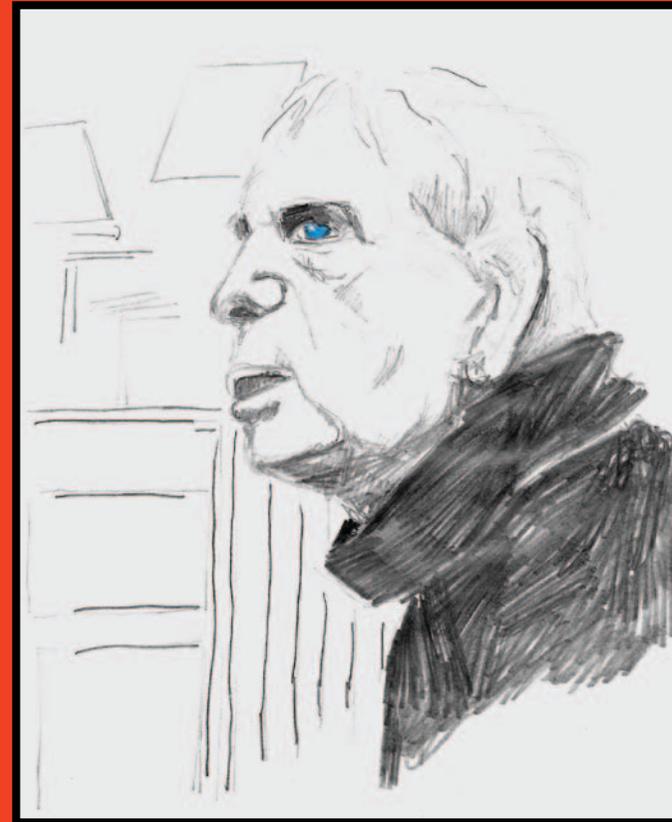
**Pakito Bolino**

Un regard moderne ne meurt jamais



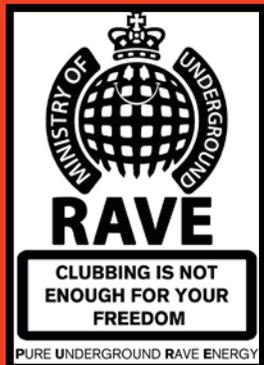


**Jacques Noël**  
Petit carnet de dessins - autoédité

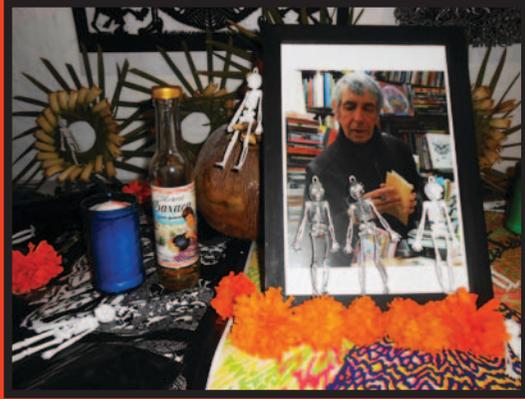


**Jean-Marc Renault**  
Jacques Noël





**Un Regard moderne**  
Vue depuis la rue - 3 octobre 2016



**El ultimo grito / dernier cri**  
Expo fête des morts 2016 / lago Oaxaca



Tapis de sol à partir de livres trouvés au *Regard moderne*



**Jacques Noël**

Dessin inédit commencé en 1972 achevé en 2016